

Le Samedi[®]

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

45^e année, No 10

Lisez notre feuilleton: LE SECRET D'UNE TOMBE

Montréal, 5 août 193



DIANA WYNYARD

éta
au n
toujour
d'oeufs c
tions de Je

Aujourd'hui
à l'autre, la lui
primé la nuit, le
poulet ne sont pas
de céder la place à l
se grimpera. Les go
mœurs et les plaisirs,
forme, démolit un petit
par-là et vouloir, dans ce
comme événements, serait a
certitude — quelle sera sa tem

Et pourtant, ce ne sont pas les
n'y en a même jamais tant eu. On e
des actions, dans les agences ou en petit
tionale, dans le club des optimistes et dans
la peine de les chercher, ils viennent à vous,
lent, vous renseignent de force et cèdent la place
le contraire.



Vers des Jours Heureux !

CONDUISEZ UN PONTIAC ECONOMIE HUIT EN LIGNE

VOUS voyez-vous avec votre famille dans ce beau Pontiac, filant sur une route enchantée ? Vous vous reposez tout en conduisant... Et pourquoi vous soucier, quand vous savez que le Pontiac va vous conduire où vous allez et qu'il vous ramènera sains et saufs. Vous savez de plus que le voyage ne vous coûtera pas cher, car le Pontiac est l'Economie Huit en Ligne.

Mais alors, que faire de votre auto actuel ? C'était un bon auto. Entendu, mais est-ce que son temps n'est pas un peu passé ? Est-ce que vous ne craignez pas un peu de le conduire loin des stations de service ? Alors, songez aux mois et aux milles d'automobilisme de tout repos que vous

pouvez avoir dans un gros auto, avec un minimum de frais d'opération.

Pourquoi ne pas vous rendre chez votre dépositaire Pontiac et prendre le volant d'un nouvel Economie Huit en Ligne ? Vous ressentirez tout de suite l'impression de la solidité, du poids et du confort de cet auto. Vous constaterez l'accélération du moment que vous prendrez la rue. Remarquez avec quelle facilité et quelle ardeur le Pontiac se conduit dans la circulation de ville—sur la grande route—dans les mauvais chemins ! Vous avez là quelque chose de nouveau en fait d'autos à bas prix. Si vous voulez, consultez les propriétaires de nouveaux Pontiac

vous en trouverez parmi eux, leur nombre augmente maintenant partout.

Enfin, pour vous Pontiac, votre dépositaire de vous accorder l'auto actuel, s'il est G M A C son

45e année

No 10

ABONNEMENT
CanadaUn an - - - - \$3.50
Six mois - - - - 2.00
Trois mois - - - - 1.00

Etats-Unis et Europe

Un an - - - - \$5.00
Six mois - - - - 2.50
Trois mois - - - - 1.25

HEURES DE BUREAU

9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Tél.: LANCaster 5819 - 6002

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des Canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, Prop.

975, rue de Bullion

MONTREAL - - - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879Montréal,
5 août 1933

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces fourni
sur demande

Publication de Poirier, Bessette & Cie, limitée

Carnet Editorial

Le temps qu'il fait



DANS un grand observatoire où l'on était familier avec tous les mystères astronomiques, météorologiques, climatologiques et un tas d'autres belles choses en ique, il y avait deux grands et doctes personnages qui n'étaient pas de simples bourriques.

Ils étaient même très savants et prédisaient aux simples mortels les temps à venir en ce qui concernait le soleil ou bien la pluie, les coups de vent ou le calme plat; ils avaient la même compétence en matière de brouillard, tonnerre et grêlons. A tel point même qu'ils avaient fini par se considérer comme les chefs d'orchestre de la nature.

Comme tous les grands génies, ils travaillaient d'inspiration, et s'ils jetaient, de temps à autre, un coup d'oeil sur leurs instruments, ce n'était plus que pour voir si chaque chose était bien à sa place, si les thermomètres n'étaient pas accrochés la tête en bas ou si la grande lunette astronomique avait été passée convenablement à la peau de chamois. Ils avaient en effet l'amour-propre de leur métier.

Ils préparaient chaque jour la prédiction du temps du lendemain pour les journaux et avaient trouvé, pour cette besogne, un procédé aussi rapide qu'ingénieux: ils prenaient une pièce de monnaie, la jetaient en l'air et selon qu'elle retombait *pile* ou *face*, ils inscrivait pluie ou beau temps. A la fin de l'année, cela représentait une très notable économie de calculs et de papier pour les faire.

Le plus beau de la chose, c'est que leurs prédictions étaient plus souvent justifiées par les événements que celles de leurs collègues qui s'en tenaient encore à l'autre méthode, dite scientifique.

Un jour, l'un des deux savants fit la grimace et parut très embêté; il dit à son collègue:

— Tu as marqué de la pluie pour dimanche et c'est bien ennuyeux; justement ce jour-là je dois aller en pique-nique!

— Oh! dans ces conditions, répondit l'autre, il y a toujours moyen d'arranger les choses.

Et froidement, de sa bonne plume, il raya la pluie et mit du soleil.

Eh bien, je crois que les deux savants que je viens de vous présenter ont fait école et qu'ils ont des disciples, non seulement dans le domaine de la météorologie mais dans tous les autres et que c'est fort bien ainsi.

Il fut un temps, dans l'histoire du monde, où la science d'observation était nécessaire avec des événements qui obéissaient à la logique ou tout au moins à une sorte de loi d'enchaînement. Les saisons se succédaient toujours dans le même ordre, le jour et la nuit alternaient, la douzaine d'oeufs contenait douze oeufs et l'on n'avait pas encore mis les *Lamentations de Jérusalem* en mesure de fox-trot.

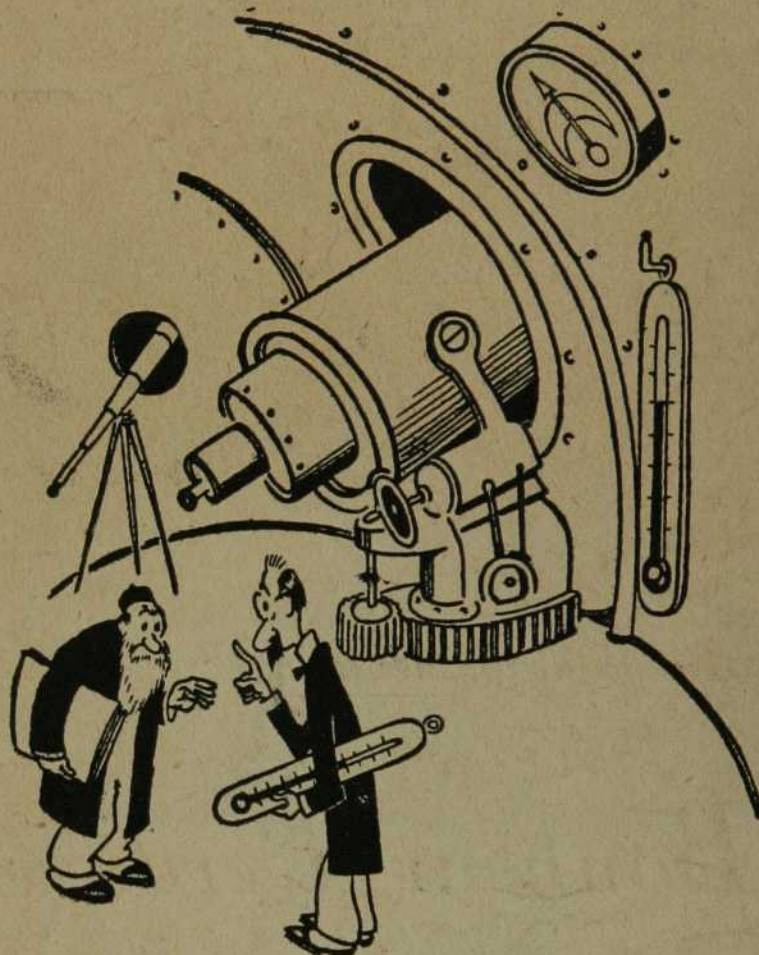
Aujourd'hui l'hiver et l'été jouent à cache-cache d'un bout de l'année à l'autre, la lumière artificielle et le noctambulisme ont à peu près supprimé la nuit, les douzaines d'oeufs qui contiennent onze oeufs et un poulet ne sont pas introuvables, et le fox-trot devenu vieillot est en passe de céder la place à la danse des cocotiers, laquelle ne se valsera pas mais se grimpera. Les goûts et les couleurs, les sensations et les désirs, les moeurs et les plaisirs, tout cela va, vient, s'agite, se transforme et se déforme, démolit un petit coin de la vie par-ci pour le rebâtir autrement par-là et vouloir, dans ces conditions, prédire de quoi demain sera fait comme événements, serait aussi fou que de vouloir connaître — avec certitude — quelle sera sa température ou sa pression barométrique.

Et pourtant, ce ne sont pas les prophètes qui manquent, loin de là! il n'y en a même jamais tant eu. On en trouve à la Bourse pour le cours des actions, dans les agences ou en petit comité pour la situation internationale, dans le club des optimistes et dans celui des pessimistes; on n'a pas la peine de les chercher, ils viennent à vous, vous assiégent, vous harcèlent, vous renseignent de force et cèdent la place à d'autres qui disent tout le contraire.

Tous ces prophètes amateurs ou professionnels prennent un incident, lui donne une pichenette et selon qu'il retombe *pile* ou *face*, ils bâtissent là-dessus de la comédie ou du drame. L'un affirme une chose et l'autre prédit le contraire; de cette façon il y en a toujours un des deux qui a raison.

Ce n'est certes pas une illusion, tout va de travers aujourd'hui sur le globe, à tel point que les crabes doivent avoir la sensation de marcher droit; également ceux qui ont trop fêté la dive bouteille. Autrefois chacun faisait son petit bonhomme de chemin dans la vie sans trop de hâte ni de misère mais généralement il fallait tout de même taper un peu dans la besogne pour assurer sa matérielle; en ces temps lointains il y avait moins d'or qu'aujourd'hui mais on en voyait davantage en circulation. Par contre nous avons d'énormes stocks de marchandises diverses, mangeables ou non et presque tout le monde crève de faim; il y a bien encore quelques travailleurs qui ont l'air de fossiles égarés dans la société mais une notable partie du genre humain passe son temps au petit jeu des bras croisés; ces sont des favorisés qui mangent, boivent, dorment et que des administrations compatissantes payent pour ça... avec l'argent des autres.

Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, s'il est difficile d'y voir clair dans les événements futurs, et si mes deux météorologistes ont trou-



vé pratique de jouer à pile ou face le temps qu'il fera demain. Au lieu de les laisser dans un observatoire, qu'on les installe sur les hauts sommets de la politique et ils feront d'excellents hommes d'Etat; peut-être même des gouvernants qui laisseront un nom dans l'histoire. Il y a des gens qui prétendent même qu'il y en a déjà un ou deux de ce calibre-là.

Ne désespérons cependant pas de la planète, si la boule terrestre est un peu "maboule", c'est tout simplement parce qu'elle a un peu de fièvre passagère; ça se traduit fatalement par quelques éruptions, volcans, discours incendiaires et même taloches internationales mais ça passera. Nous sommes dans une période de transition, d'ajustement à des temps nouveaux eux-mêmes préparés par une multitude d'inventions nouvelles; on a fait tant de machines à simplifier la vie qu'il en est résulté une complication extraordinaire des rouages de l'existence. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on peut apprendre à se débrouiller dans tout ça.

Il en résulte que ça craque d'un côté, ça se fausse de l'autre, il faut faire des soudures et du polissage continuellement; on se salit les pattes à cet ouvrage-là, et pas mal de gens se les font pincer dans les engrenages, mais la besogne est commencée et l'implacable loi d'évolution — ou de progrès si vous aimez mieux — veut qu'on l'achève; ça viendra.

En attendant il y a, comme il y a toujours eu, des malins qui prédisent le temps à venir en jouant à pile ou face et d'autres qui attendent ce temps-là en se croisant les bras...

Fernand de Vermaut



Nouvelle Canadienne

*Histoire de tous les jours**Bonheur Perdu et Retrouvé*

APRES une grande semaine de beau temps, en cette fin de mois de mai, les arbres s'étaient subitement verdés d'un menu feuillage tendre.

Déjà, dans les jardins de Westmount, les groupes de lilas se balançaient mollement comme des encensoirs qui répandent leurs parfums.

Elles avaient poussé à l'improviste, en même temps que des milliers de petites fleurs blanches qu'on voyait partout sur les buissons, naguère encore recouverts par une neige traînarde de printemps.

Maintenant de tièdes haleines soufflaient dans l'air; la belle saison avait définitivement le dessus.

Cet après-midi-là, Yvette étrennait sa robe rose de crêpe, à dessins variés, et dont les manches bouffantes et les volants circulaires ondulaient au moindre souffle.

Par

Léonce Zalloni

Elle était coiffée d'un large chapeau de toile, à la mode du jour, qui lui allait très bien.

Mais la petite n'avait nullement besoin de se faire belle; la nature prévoyait pour elle; l'exquise fraîcheur de ses vingt ans suffisait pour lui attirer tous les regards.

Aujourd'hui, ainsi habillée avec un extrême bon goût, elle était à croquer.

Sa mère avait paru un peu étonnée de la voir se mettre en frais de toilette un jeudi; d'ordinaire, ce jour-là, Yvette n'allait voir que sa petite soeur, au couvent, et son unique souci consistait à la distraire.

Et puis, elle était sortie beaucoup trop à l'avance.

Cependant on ne lui avait fait remarquer ni ceci ni cela. Ne vaut-il pas mieux, dans certaines circonstances, se garder de poser des questions embarrassantes à une jeune fille sérieuse, ou du moins, très sage.

D'ailleurs, rien de plus légitime, parfois, qu'une folle envie d'exhiber une robe neuve; mais il ne sert de rien de faire avouer cette faiblesse.

Yvette avait d'abord suivi, sur une assez longue distance, la rue qui de coutume la conduisait au pensionnat; mais à un détour elle prit une direction tout à fait opposée; alors, accélérant le pas, elle monta, légère et comme soulevée par la brise, la Côte-des-Neiges jusqu'au pied du Mont-Royal.

A l'ombre, nouvelle et encore incertaine des grands érables, elle s'arrêta un moment pour s'orienter et consulter sa petite montre en or qui brillait à son poignet. Puis,

prenant le plus court, elle se mit à gravir la montagne, d'un air résolu.

Que diable venait-elle faire là, à une heure de l'après-midi? A ce moment de la journée les promeneurs sont rares dans les bois. Malgré chance pour que personne vit sa robe neuve.

Pourtant, pourtant... elle savait que, là-haut, dans un coin pittoresque, un jeune peintre qu'elle connaissait se rendait tous les jours à certaines heures. Il y peignait les sites admirables de ces lieux pour compléter sa collection de paysages, déjà célèbre.

Ce jeune peintre — faut-il le dire — Yvette l'aimait éperdument dans le plus profond de son cœur. Et ce qui est certainement mieux, elle avait toutes les raisons de croire qu'elle en était aimée.

Jusqu'ici, elle ne l'avait rencontré que chez des amis, dans des réunions plus ou moins nombreuses, très peu propices aux confidences. Elle eût voulu le voir seul et, ces derniers temps, elle en recherchait l'occasion avec insistance, car il devait bientôt partir pour un long voyage à travers les Rocheuses.

Aujourd'hui, c'était décidé... comme par hasard, elle passerait par là... oh! elle ne resterait pas longtemps... Quelques mots d'échangés, quelques sourires... mon Dieu! que savait-elle encore... Elle verrait.

C'était un peu osé, ce qu'elle allait faire, mais après tout, cette innocente rencontre aurait pu très bien avoir lieu sans préméditation aucune. La provoquer n'est pas un mal; tout au plus une imprudence, en cas de maladresse. Et sur ce point Yvette ne craignait rien; elle se savait fort habile "à faire paraître les choses naturelles." Pourvu qu'elle ne fût pas intimidée, comme toujours, devant ce beau grand garçon. Quand elle lui parlait, elle disait "Monsieur Beauchesne" tandis que les autres demoiselles, qui le connaissaient depuis moins longtemps, l'appelaient plus familièrement "Monsieur Adélarde" ou "Adélarde", tout court, ainsi qu'il est d'usage.

Yvette était déjà arrivée à mi-hauteur, lorsqu'elle quitta le chemin et descendit, en sautant, un talus de gazon. Elle venait d'apercevoir des violettes sauvages, les premières de la saison. Délicatement elle les cueillit une à une, par leur base, avec leurs feuilles, et en fit un bouquet qu'elle piqua à sa poitrine, juste à la bonne place, par un geste inconscient et naturel.

Comme elle allait remonter, elle s'arrêta brusquement et pâlit. Oh! que voyait-elle?

(Suite à la page 38)

LA-BAS, loin, très loin, là où les montagnes de Norwège se dessinent en bleu sur le ciel, où les pics, les pitons et les dents étincellent et brûlent avec d'étranges couleurs violettes, la grande aigle avait son aire dans une anfractuosité de roc abrupt et sauvage. Des ravines revêtues de sapins, où des torrents bruissaient, y grimpaient comme des sillons de plus en plus étroits.

Quand, à la pointe du jour, planant sur ses ailes puissantes plus haut que ne montent les regards humains, l'aigle épiait et cherchait sa proie, elle distinguait sans effort jusqu'au mulot des prés trottant sous les herbes. Et, tout à coup, le petit chevreau fou de plaisir, qui jouait, dansait et réalisait le joli tour de force de se tenir en équilibre sur l'arête d'un rocher, faisait dans l'air pur une ascension autrement périlleuse. Et le lièvre, qui se frottait encore les yeux et n'avait pas commencé sa toilette du matin, était mis subitement à même de contempler le monde d'un point de vue si élevé que les flèches des églises de sept communes se brouillaient éperdument sous ses yeux.

Les autres jours de chasse, l'aigle traversait des centaines de lieues, au-dessus des plateaux, des landes grises et moussues, des rocs farouches et des noirs abîmes. Et les montagnes lointaines bleuisaient derrière les montagnes, toujours vers l'ouest, jusqu'à l'orageuse mer de glace. Chaque ligne de montagnes indiquait un royaume dont la grande aigle, au cours des ans, avait fait sa progéniture reine ou roi. Et malheur à l'intrus qui osait se hasarder sur ce terrain de chasse! Plus d'une fois la grande aigle, elle-même, avait dû soutenir un combat contre un prince exilé de sa propre famille. Combat terrible! Les plumes volaient et tombaient comme des flocons de neige, mais d'une neige sanglante, jusqu'à ce qu'un des deux adversaires s'abattit sur le sol, presque inanimé. Il y avait du sang d'aigle sur les rocs de ces frontières.

Un matin, après une chasse de cent lieues au-dessus des landes rocheuses, l'aigle revenait vers son petit avec un renne nouveau-né dans les serres.

Quand elle s'approcha de son nid, elle battit violemment des ailes: son cri sauvage retentit, multiplié par les échos des gorges montagneuses. Les fortes branches dont elle avait fait la base de son aire avaient été brisées. Le nid avait été pillé, dévasté; et son aiglon, qui



LA GRANDE AIGLE

Par

Henri Martin

déjà commençait à voler, son aiglon dont le bec et les serres s'aiguisaient sur une proie tous les jours plus grande, son aiglon avait été pris! L'aigle s'éleva bien haut, si haut que l'écho de ses cris ne troubla plus l'immense solitude.

Tout à coup, deux chasseurs qui débouchaient d'un bois, entendirent au-dessus de leur tête un bruissement et un sifflement. L'un d'eux portait sur son dos, dans un panier d'osier, un aiglon captif. Et, pendant que les deux hommes poursuivaient la longue route qui descendait vers les fermes de la vallée, l'aigle, toujours planant, ne les quittait pas du regard.

A travers les déchirures bleues des nuages, son oeil perçant observa qu'à l'arrivée des chasseurs dans

la cour de la ferme, petits et grands se pressèrent autour du panier.

Du matin jusqu'au soir l'aigle resta là, les ailes toutes grandes. Lorsque vint le crépuscule, elle se laissa tomber vers le toit de la maison, et, dans la nuit obscure, les gens de la ferme perçurent autour d'eux un étrange cri rauque.

Dès la pointe du jour, lorsque à peine le soleil commençait à dorer les nuages de l'orient, elle planait encore, les yeux toujours fixés sur le même point. Elle vit devant la porte les fils du paysan tailler à coups de hache des lattes de bois.

Un cercle d'enfants les regardait. Plus tard, dans la matinée, ils apportèrent une cage dans la cour et, à travers les barreaux de cette cage, elle distingua nettement son petit qui, sans trêve ni répit, battant des ailes et s'escrimant du bec, s'évertuait à fuir.

La cage fut laissée au milieu de la cour, et personne ne se montra plus.

Le soleil montait dans la chaleur du matin et, par delà les nuages, l'aigle ramait de ses grandes ailes, mais elle ne cessait d'observer chaque mouvement de son aiglon, qui, la tête tendue, dressait son bec recourbé et sifflait de rage, tandis que ses griffes s'accrochaient désespérées aux barreaux de sa prison.

(Suite à la page 36)



MONSIEUR PIERRE

Par

H. de Forges

IL s'appelait Monsieur Pierre, tout court. On ne lui connaissait pas d'autre nom. Nul ne s'en étonnait, du reste, car on le respectait et on l'aimait pour sa bonne figure d'aïeul, grave et douce.

On se disait qu'il devait y avoir eu quelque grosse peine dans sa vie. Il habitait, tout seul, une unique chambrette, où personne d'autre que lui ne pénétrait. Il ne sortait

guère que la nuit, aux heures d'ombre, comme si la lumière du jour l'effrayait.

— Quelque ancien criminel! disaient les mauvaises langues.

— Ou quelque fou!

Mais ceux qui le connaissaient se sentaient conquis tout de suite

par sa bonté. On assurait qu'il distribuait en secret de larges aumônes à ceux qu'il voyait souffrir autour de lui. Cet homme, si simple d'apparence, était donc riche! Certainement, il avait dû vivre autrefois de la vie du monde, tant ses manières étaient distinguées et son langage correct.

Le hasard nous rapprocha. Etudiant, je me trouvais habiter justement tout à côté de lui. En nous rencontrant, nous échangeons quel-

ques mots de politesse, et je lui dis un jour, je ne sais plus à propos de quoi, que j'étais originaire de Saint-Rémy, dans les Vosges.

En entendant prononcer ce nom, il parut troublé. Son front se creusa d'un pli soucieux. Depuis ce jour il ne me parlait qu'avec émotion.

Or, un soir d'été, comme nous étions ensemble à causer et que je lui parlais de mon pays, de la grande joie que j'aurais d'y retourner aux vacances, d'aller tirer des chevreuils avec quelques camaardes d'enfance, je vis le vieillard, tout à coup, changer d'expression, pâlir, et, la bouche tremblante, les yeux hagards, me crier:

— Ne chasse pas, petit, ne chasse pas!

Mais moi, dans l'enthousiasme de mes vingt ans, je me mis au contraire à célébrer ce plaisir des dieux, l'exercice le plus salubre qu'il y eût pour la jeunesse. A Saint-Remy, mon pays natal, le gibier abondait.

— Insensé! Insensé répétait-il, en fixant sur moi un regard presque suppliant.

Et, comme je riais, m'amusant de son effroi:

— Ecoute, petit, me dit-il, une histoire que je vais te dire, une histoire de là-bas, de ton pays.

II

— Moi aussi j'ai chassé beaucoup, autrefois. Mais j'ai été témoin, près de Saint-Remy justement, d'un accident si épouvantable, que je me suis juré de ne plus toucher jamais à un fusil.

Il y a de cela quarante ans.

J'ai tenu parole.

— As-tu entendu parler, continua-t-il, du marquis de Rieux?

— Oui, répondis-je. Je me souviens, en effet. C'est une histoire bien ancienne et dont on parle, dans le pays, comme d'une légende. On raconte qu'il a été tué à la chasse.

— Précisément. Et ce n'est pas une légende.

M. de Rieux était propriétaire du château de Villemont, à quelques milles de Saint-Remy.

— C'est cela. Un château qui est en ruines aujourd'hui, sous les clématites blanches et les herbes folles.

— Le marquis était le plus accueillant des hôtes. Pendant la période de chasses, sa demeure réunissait une compagnie aussi élégante qu'aimable et devenait un lieu de fêtes, célèbres dans toute la contrée.

Sa fille, Diane, une créature exquise, aussi jolie que bonne, faisait les honneurs.

(Suite à la page 36)

L'oiseau s'envole

par Jean Maucière



Le feuillet tremblait aux doigts de Madeleine. La jeune institutrice, réfugiée dans sa chambre, s'efforçait de soutenir le coup qui la frappait. Cette aggravation subite de la maladie de son père, dont l'avisait la petite soeur demeurée au foyer, la bouleversait profondément. Au chagrin de savoir son père plus souffrant se mêlait le regret de quitter une famille où chacun s'était montré affectueux pour elle, surtout la mignonne fillette dont l'éducation lui était confiée. Car Madeleine allait, dès ce soir, répondre à l'appel des siens, et courir où la portait son coeur.

Elle se rendit auprès de Mme de Civry, la mère de son élève. Celle-ci s'épouvanta de la voir si troublée.

— Mon enfant! que vous arrive-t-il?

— Lisez, Madame, répondit la jeune fille d'une voix brisée, en tendant le billet désolé que la châtelaine parcourut du regard.

— Il faut au plus tôt rejoindre votre père. Vos soins lui rendront la santé. Votre présence déjà lui sera un bienfait. Notre coeur sera avec vous, n'en doutez pas.

— Je vous remercie, Madame. Peut-être pourrais-je prendre le rapide de 5 heures à son passage à Tours?

— Certainement. Je vais donner les ordres au chauffeur. Et prenez courage: ce ne doit pas être si grave... Votre papa rétabli vous nous reviendrez. Simone vous attendra avec impatience.

Madeleine remercia encore, les larmes aux yeux. Elle promit:

— Je reviendrai dès que je le pourrai. Comptez sur moi, Madame.

Dans la salle d'études, Simone soupirait sur un problème. Entre deux baisers, Madeleine lui annonça son départ; puis, ayant essuyé les larmes que cette nouvelle fit verser à l'enfant, la jeune fille, en hâte, se dirigea vers sa chambre: elle n'avait pas trop de temps pour préparer sa malle. Mais, au détour d'un couloir, elle se heurta à Pierre de Civry.

Le frère de Simone était un beau garçon de vingt-cinq ans, qui n'avait pu rester insensible aux qualités élevées possédées par la jeune institutrice et que révélait à toute occasion le plus délicieux des sourires. Au vrai, Pierre éprouvait à la fois un profond respect et une ardente sympathie pour la blonde commensale installée au château et dont la présence, insensiblement, lui était devenue la plus chère habitude. Mais... elle avait pleuré! Il s'inquiéta:

— Qu'est-il arrivé, Mademoiselle?... Si ma mère... ou moi... pouvions quelque chose pour vous?

— Rien, hélas! J'ai reçu de mauvaises nouvelles. Mon père est malade, je retourne auprès de lui.

— Oh! vous partez?

Son accent faiblissait. La jeune fille leva sur lui son clair regard:

— Sans doute. Ma présence est nécessaire dans ma famille. Mme de Civry veut bien me faire conduire à Tours, afin que j'arrive à temps pour prendre le rapide.

Pierre n'écoutait plus. Dans son esprit s'imprimait l'image du désert aride et morne que deviendrait sa vie, s'il devait perdre celle dont il rêvait de faire la reine de son foyer chrétien. Mais elle reviendrait peut-être, et ce serait pour ne plus s'éloigner.

Il demanda, frémissant, douloureux:

— Nous nous reverrons?

— Si Dieu guérit mon malade, dit Madeleine. Quoi qu'il doive en être, je n'ai plus qu'un but, maintenant: prendre ma part de l'épreuve qui frappe les miens, l'al-

léger autant qu'il me sera possible...

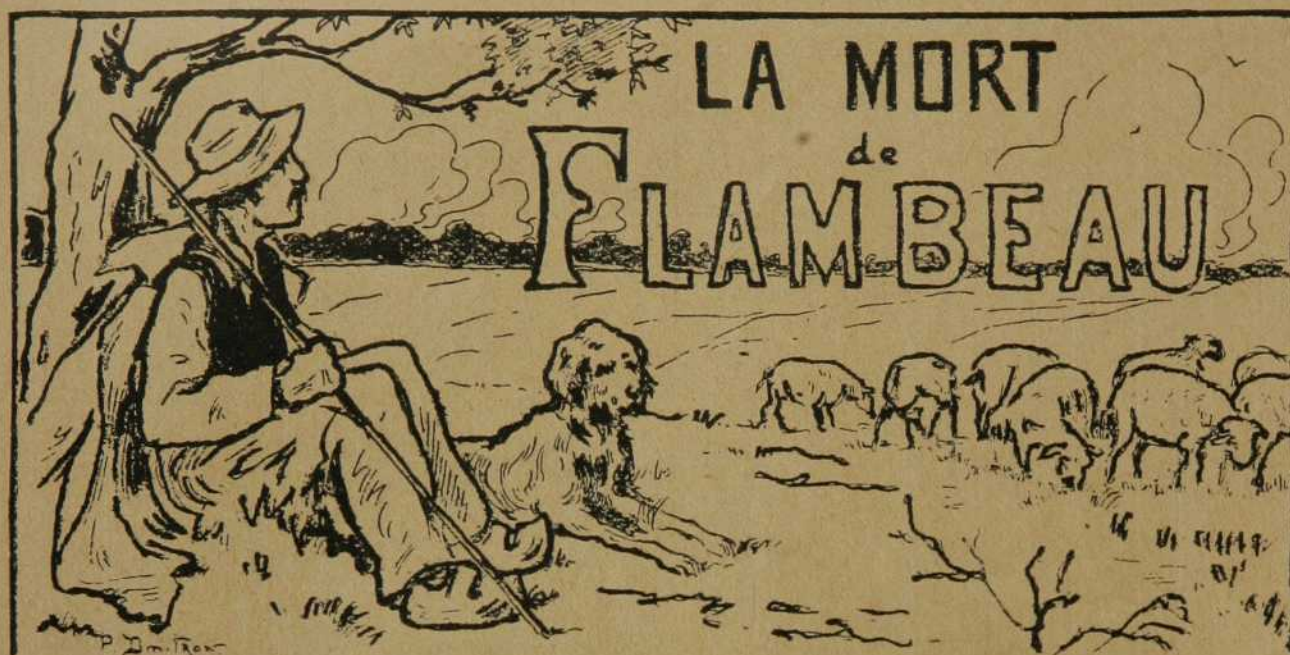
Elle fit un pas et Pierre chancela. Il avait l'impression qu'elle lui échappait, comme un oiseau s'envole, et qu'ils étaient séparés par tout un monde déjà. Cependant, il l'estimait davantage de tout quitter pour courir au chevet du malade. Fébrile, le jeune homme s'approcha, et, assourdissant sa voix:

— Ecoutez-moi une minute, un instant seulement. Je ne vois plus la vie sans vous! Pardonnez la brusquerie de mon aveu; mais je ne puis vous laisser partir ainsi. Autorisez-moi à me présenter à vos parents, quand vous nous aurez envoyé des nouvelles rassurantes...

Elle écoutait, pétrifiée, le feu aux tempes, les mains glacées, l'aveu d'une tendresse que jamais elle n'avait soupçonnée et dont la révélation l'écrasait de stupeur.

(Suite à la page 39)





LE grand diable de chien roux, à coup sûr, n'était point beau. La nature ne s'était pas complue à lui prodiguer les dons de la grâce. Haut sur pattes, de poil rude, il n'eût pas fait le caprice d'une mondaine; mais il suffisait de lui accorder un regard pour deviner tout ce qu'il y avait de douceur et de fidélité sous cette enveloppe grossière, et quand il fixait sur vous ses yeux mélancoliques d'enfant, il n'était pas possible de résister à leur muet appel. On aimait le chien roux comme un ami souvent éprouvé.

Son maître, un berger des plaines blondes de la Beauce, l'avait appelé Flambeau, parce qu'en effet, au soleil couchant, sous sa fauve toison, le grand chien semblait flamber au loin comme une torche vivante.

Ils s'aimaient.

Tout en gardant leurs moutons, l'homme et le chien, silencieux, se parlaient un langage mystérieux, expressif, d'âme à âme en vérité.

Tandis qu'à quelques pas de là, le troupeau, en bon ordre, quêta la pâture quotidienne, François Leber et Flambeau regardaient le soleil rouge mourir dans le jour glauque, et le manteau du soir s'étendre sur la plaine pour les couvrir à leur tour d'ombre et de paix sereine.

François Leber était si profondément attaché à Flambeau qu'il l'emmena avec lui à la guerre, quand il reçut, comme les autres, son ordre d'appel. Flambeau devint rapidement le plus populaire des "poilus" de la compagnie. Il fut, dans la tranchée, le gardien vigilant de son maître; il éventa plus d'une ruse de l'ennemi.

Blessé au cours d'une offensive, Leber fut évacué à l'arrière. Il retrouva le fidèle Flambeau dans la

cour de l'hôpital. Ce sont là des souvenirs qui ne s'effacent pas.

La paix revenue, le berger retourna dans la plaine avec son chien. Rien n'était changé: seul, peut-être, le troupeau s'était amoindri. L'affection pour le chien roux était devenue de la passion. Aussi, quand il fut chargé de conduire à la Villette ses brebis les meilleures, décida-t-il d'emmener son cher compagnon.

Le voyage s'effectua sans incidents. Les moutons livrés à l'acheteur, François descendit dans la ville avec le chien. L'homme connaissait peu la capitale. Il s'égarait sur des artères où la circulation atteint le maximum d'intensité. Il fut saisi dans un tourbillon, poussé sur un trottoir.

Quand il se retrouva à l'abri de la foule, il siffla son chien, il siffla longtemps. Ce fut en vain, Flambeau avait disparu.

Chercher l'animal dans la vague humaine qui déferlait sans cesse eût été pure folie. Il essaya pourtant, arrêta des passants, leur demanda, avec des larmes dans la voix, s'ils n'avaient pas, par hasard, rencontré de chien roux. Et son émotion était si sincère et si touchante que nul ne songeait à rire en l'écouter parler.

Le soir, après quatre heures de recherches vaines, il ne put se résigner à partir. Il loua pour la nuit un cabinet modeste dans un hôtel plus modeste encore, décidé à reprendre dès l'aurore du lendemain, ses investigations patientes.

De son côté, affolé, complètement étourdi par l'obsédant brouhaha de la rue, Flambeau essayait de retrouver la piste de son maître. Il n'y réussit pas.

Quand la nuit fut venue, il ne put supporter l'éclat brutal des phares, le scintillement des devantures; aveuglé par cette profusion de lumière artificielle, il se heurta

vingt fois aux passants pressés, essayant plus de rebuffades en une heure qu'il n'en avait connu au cours de toute sa vie.

Il faillit passer sous des voitures, eut une patte écrasée, puis, épuisé, mourant de fatigue et de faim, il échoua sous un banc, là-haut, du côté de Montmartre.

Deux jours s'écoulèrent ainsi.

Le pauvre chien, repoussé de partout — il était si laid — promenait par la ville sa peine silencieuse, vivant de rien, ne regardant rien... rien que la Beauce blonde à travers le prisme de son rêve.

Le troisième jour, tandis qu'il s'étirait péniblement pour reprendre son douloureux calvaire, il fut brutalement empoigné, muselé, jeté dans une voiture basse et grillagée, avec d'autres chiens qui ne semblaient pas moins misérables que lui.

— Que me veut-on? pensa le chien perdu.

Peut-être cherchait-il encore la solution de ce problème, quand le véhicule roula avec un grand bruit sourd sous une porte cochère.

Une cour. Une cour sombre, des hommes aux gestes durs, des relents de gaz. C'était le tombeau des chiens sans maître: la fourrière!

Durant quelques jours, cloîtré dans une cage exiguë, le chien roux reçut une pitance chichement mesurée. Il la trouva néanmoins surabondante. L'appétit n'était pas revenu: il avait trop de chagrin.

Il commençait à désespérer de son sort quand il vit, en face de sa case, s'arrêter un petit groupe. Il comprit que sa destinée allait s'accomplir; il se fit tout petit, il se montra caressant.

Un homme se détacha, passa autour de son cou un collier de cuir fauve et l'entraîna vers la rue.

Le cœur du chien roux s'épanouit.

Peut-être allait-on le conduire à son maître?

Il lécha la main de son guide, et sa queue frétille de plaisir, comme jadis, quand d'un claquement sec de la langue, François Leber le rappelait à lui.

Pauvre chien trop confiant!

Vingt minutes plus tard, introduit dans une vaste laboratoire, on l'enfermait de nouveau.

Il passa là quelques heures d'angoisse et d'incertitude.

La liberté tardait à venir. Son bon maître l'avait-il oublié?

Vers le milieu de l'après-midi, on s'empara de lui pour la troisième fois. Il fut amené dans une salle où traînaient d'indéfinissables odeurs... Des hommes sévères et graves l'accueillirent sans un geste d'encouragement.

Il comprit qu'il n'en avait pas fini avec les tribulations. Il essaya de se soustraire par la fuite à la menace, cachée sous le masque impassible des inconnus.

Saisi et ligoté étroitement sur une claie, incapable de remuer, il devint, soudain, l'objet d'une attention singulière.

Maintenant, le plus âgé des hommes pérorait... Ses doigts fuselés manipulaient d'étranges instruments, des lames fraîchement aiguisées dont l'acier, sous la coupole, brillait comme des miroirs au soleil.

Le discours, poncif et grandiloquent, dura peu. La main du savant décrivit une courbe gracieuse et s'abattit sur le chien éperdu dont l'échine frissonna.

Le scalpel venait de lui fendre la peau. La chair, pantelante, apparut.

Flambeau poussa un hurlement de douleur et promena son regard suppliant sur l'aréopage que cette scène d'horreur ne semblait pas émouvoir. Il ne rencontra que visages fermés, immuablement indifférents.

Il posa son oeil clair sur le pâle vieillard, dont la main ferme poursuivait l'abominable tâche.

Le chien pensa:

— Qu'ai-je fait pour que ces hommes s'acharnent ainsi sur moi? Pourquoi me font-ils du mal?... Je ne demandais pourtant qu'à les aimer...

Une douleur plus violente que les autres lui fit clore ses grands yeux. Il lui sembla que quelque chose venait de l'atteindre aux sources même de la vie.

Il poussa un grand cri et perdit connaissance.

▲

Quand il revint à la vie, le chien roux avait réintégré sa logette. Il
(Suite à la page 19)



A droite et fumant sa pipe, le roi fugitif Charles Stuart cause avec le gros Sally, l'aventurier et le sommelier Pope.

LE ROMAN D'UN ROI

Chronique Historique

Par LOUIS ROLAND



HUREUX comme un roi!

Cette locution n'est pas toujours vraie, bien des têtes couronnées et découronnées l'ont prouvé. Charles II d'Angleterre fut du nombre, et la partie de sa vie qui suivit immédiatement la bataille de Worcester est un vrai roman dont les chapitres sont plutôt dramatiques.

Après l'exécution de son père, Charles Ier, il s'était réfugié en Ecosse où il fut proclamé roi par ses partisans. Cromwell mit fin à ce rêve de souveraineté en 1651, par la bataille de Worcester et Charles II, qui n'avait encore que vingt et un ans, dut s'en remettre à l'avenir pour la reprise de son rang. Pour le moment il n'y avait qu'à s'en-

fuir et à se mettre à l'abri des soldats de Cromwell qui auraient certes fait bon marché de sa vie.

Le voilà donc en fuite, au galop de son cheval, accompagné de quelques rares amis, et méditant avec amertume sur la fragilité des choses d'ici-bas.

Charles II, ou plutôt pour l'heure présente, Charles Stuart, était un prince quelque peu frivole qui voyait surtout dans la royauté la possibilité des plaisirs sans limites, mais il avait aussi ses qualités, et l'une d'elles était certainement le courage. Toutefois ce courage ne

lui servait à rien dans les circonstances présentes. Pourtant à lord Wilmot, comte de Rochester qui le pressait de trouver un asile sûr au plus vite, il répondit:

— Je vais en effet m'en trouver un, et vous viendrez m'y rejoindre dans cinq jours. Je serai à Londres...

— Mais c'est impossible!

— Ce sera certainement ainsi; les soldats de Cromwell me chercheront dans tout le pays mais il ne leur viendra jamais à l'idée de me chercher au coeur même de la cité. J'ai encore des amis là-bas,

et je pourrai peut-être organiser un soulèvement populaire.

— C'est un hardi dessein, reprit lord Wilmot, mais vous serez pris avant d'y arriver; c'est dans l'ombre que vous devez préparer votre revanche.

Charles Stuart réfléchit et reconnut la justesse de ces paroles. Un gentilhomme nommé Charles Giffard s'offrit alors à conduire le prince dans un abri sûr, dit la maison de Boscobel. La nuit entière se passa encore à voyager à cheval et, le matin de bonne heure on arriva à White-Ladies, ancien monastère où le prince put prendre enfin un peu de repos avant de poursuivre sa route.

(Suite à la page 34)

L'ACTUALITÉ A QUÉBEC

Inauguration du Musée Provincial et du Jardin Zoologique



Le Musée provincial de Québec qui vient d'être inauguré et ouvert au public.

Le nouveau musée provincial, situé à Québec, sur les Plaines d'Abraham, vient d'être ouvert au public qui peut le visiter tous les jours de la semaine, de une à six heures de l'après-midi.

L'édifice lui-même est une imposante construction de pierre grise, qui s'harmonise admirablement bien avec les environs. Le musée domine la scène du dernier combat entre Wolfe et Montcalm, à une centaine de verges de l'endroit où le vainqueur rendit le dernier soupir. L'intérieur, disposé de façon artistique, est décoré avec un goût exquis. C'est un cadre digne des rares trésors qu'il renferme.

Parmi les nombreuses choses intéressantes que renferme le musée, mentionnons une importante collection de monnaies du régime français; des cartes marines et géographiques, quelques-unes curieusement intéressantes parce qu'elles représentent les premiers essais des cartographes à délimiter les contours du nouveau continent américain; des vieux manuscrits, y compris le texte original de la capitulation de Québec; des exemples des premières sculptures exécutées dans la Nouvelle-France; des tableaux de différents peintres canadiens; une collection complète de la flore et de la faune de la province, et en outre plusieurs espèces exotiques.

Le jardin zoologique

En même temps que ce musée fut inauguré le jardin zoologique

fourrure, où l'on avait sous observation tous les animaux que l'on élève déjà sur une base commerciale, et un grand nombre d'autres qu'il serait intéressant de pouvoir élever avec profit. En greffant leur projet sur cette ferme, les organisateurs du jardin zoologique se sont trouvés en possession d'une importante collection d'animaux, et ils s'emploient activement à compléter cette collection de manière à posséder des spécimens de tous les animaux sauvages vivant au Canada. Le travail d'aménagement du terrain en vue de situer autant que possible chaque animal dans son habitat naturel avance rapidement.

A côté des animaux, le jardin zoologique de Québec possèdera également une collection d'oiseaux. Une volière mesurant cent pieds de

longueur et trente-six pieds de hauteur a été construite et l'on est à aménager des étangs pour les oiseaux aquatiques.

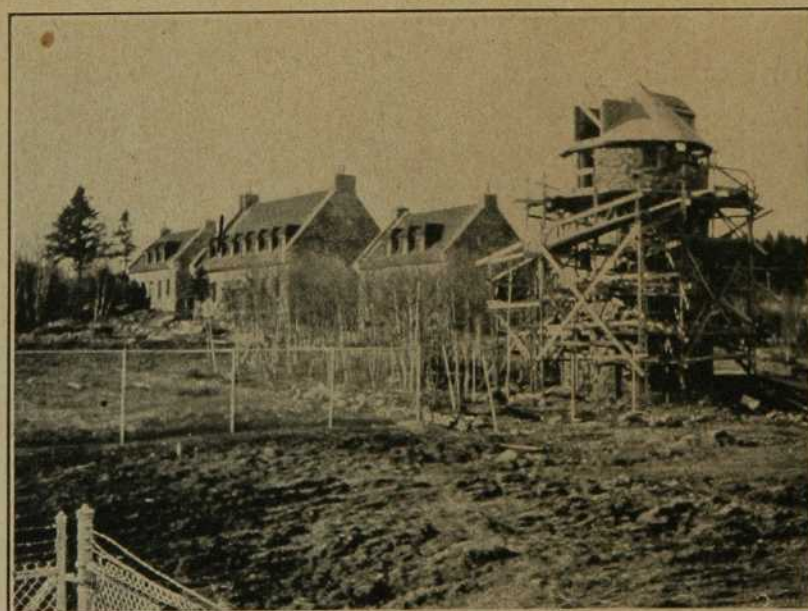
Pour compléter le rôle éducatif de ce jardin zoologique, les organisateurs ont décidé d'y aménager un arboretum, où seront représentées toutes les variétés d'arbres canadiens susceptibles d'y croître. Un étiquetage précis permettra de distinguer les différentes sortes d'arbres.

ALLEMAGNE

Les duels d'étudiants sont autorisés

Monsieur Kerri, commissaire du Reich au ministère prussien de la Justice, a donné de nouvelles directives aux parquets relativement à la question des duels d'étudiants. Sa circulaire indique que le plaisir pris à ces duels émane d'un esprit combattif qu'il convient d'encourager et non d'entraver dans la jeunesse universitaire. Les duels trempent le courage, exigent de la maîtrise de soi et renforcent la volonté. A une époque qui exige que l'éducation de la jeunesse se fasse dans l'esprit des aptitudes au combat, l'Etat n'a pas intérêt à empêcher les duels d'étudiants... Le commissaire prie donc les parquets de s'abstenir de poursuites en cas de duel d'étudiants, à condition que les mesures de sécurité habituelles soient observées.

(Berliner Tageblatt)

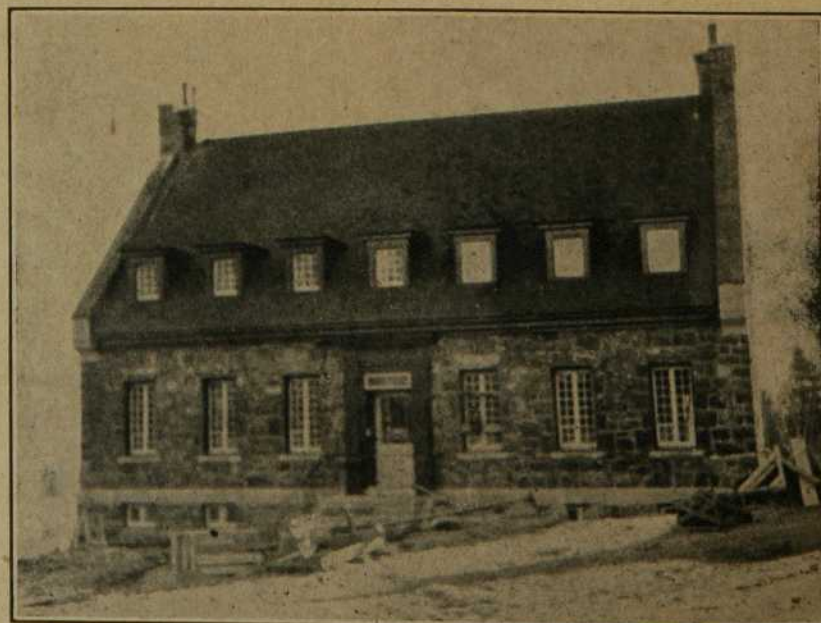


Reconstitution d'un village canadien du XVIII^e siècle. Photo prise l'an dernier au Jardin Zoologique de Québec.

provincial, situé à Saint-Pierre-de-Charlesbourg, près Québec, dont notre confrère, *La Revue Populaire*, fut le premier à donner des photos l'année dernière, pendant la construction des divers édifices et pavillons de ce musée.

Le jardin zoologique occupe un site admirable, au pied des premiers contreforts des Laurentides. Ses différentes bâtisses, édifice de l'administration, logements du personnel, abris des animaux, s'inspirent d'une architecture purement canadienne et sont groupées de manière à reconstituer un petit village canadien-français d'autrefois. L'ensemble présente un très joli coup d'oeil.

Il existait à cet endroit une ferme expérimentale des animaux à



Le pavillon d'administration du Jardin Zoologique de Québec, un bel exemple de l'architecture domestique canadienne sous le régime français.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON :

Feuilleton du "Samedi"

Le Secret d'une Tombe

Par EMILE RICHEBOURG

No 2 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

A la veille de livrer le combat suprême, le marquis de Mimosa, un des principaux chefs carlistes, confie sa petite fille Thérèse à son fidèle serviteur Pedro. Celui-ci porte l'enfant en France et le remet à une jeune femme, Mme Marguerite, qui vit seule avec sa petite Louise. L'Espagnol lui donne en même temps vingt mille francs et le testament du marquis.

Une nuit, Pierre Forestier, le mari de Mme Marguerite qu'elle avait dû quitter à cause de ses mauvais traitements, veut obtenir de force l'argent remis par Pedro. Mais l'arrivée soudaine du curé Ancelin fait fuir le misérable.

Le Dr Villarceau va mettre en lieu sûr l'argent et le testament.

Pendant un moment d'absence de Mme Marguerite, la petite Louise est enlevée.

IV

Instinctivement il jeta les yeux sur le berceau et vit les deux petites filles, qui n'étaient pas encore réveillées. Alors, se tournant vers la jeune femme :

— Qu'avez-vous, Marguerite, que vous est-il donc arrivé ? demanda-t-il.

Ayant peine à retenir ses larmes, elle répondit :

— Mon mari a découvert, je ne sais comment, que je m'étais réfugiée à Salvignac...

— Ah ! Et alors ?

— Hier soir il est venu ici.

— Quoi, il a été assez audacieux...

— Il a toutes les audaces, monsieur le docteur.

— Que s'est-il passé entre vous ?

— Une scène épouvantable ; le malheureux m'aurait étranglée si, venant me faire une visite, M. le curé de Salvignac n'était pas intervenu.

— Mais alors, ma pauvre enfant, vous n'êtes plus en sûreté dans cette maison isolée.

— M. l'abbé Ancelin l'a menacé du maire et des gendar-

mes ; il doit avoir maintenant quitté le pays.

— Il fallait le faire arrêter sur l'heure.

— Hélas ! il est le père de mon enfant !

— Oui... je comprends. Pauvre femme, pauvre mère !

— Ah ! je suis bien malheureuse !

— Je vous plains de tout mon cœur, Marguerite.

— Si je n'avais pas ma fille et cette autre innocente qui m'a été confiée...

— Que feriez-vous ?

— Je me tuerais, monsieur le docteur.

— Marguerite, dit gravement M. Villarceau, une pareille idée est indigne de vous ; il y a dans la vie de douloureuses épreuves à subir, il faut avoir la force et le courage de les supporter. Les orages passent et le calme revient. Mais vous pouvez à peine vous tenir sur vos jambes ; asseyez-vous, mon enfant.

Tous deux s'assirent, et, reprenant la parole :

— A quel propos cette scène a-t-elle éclaté entre vous ? demanda M. Villarceau.

— Je vais vous le dire, monsieur le docteur.

Et la jeune femme raconta très exactement ce qui s'était passé entre elle et son mari.

Le docteur l'écouta attentivement.

Il apprenait en même temps qu'une somme de vingt mille francs avait été remise à Marguerite pour élever l'enfant qu'on confiait à ses soins et qu'elle avait reçu un dépôt des papiers très importants.

— Tout cela est fort grave, dit-il, quand la jeune femme eut achevé en pleurant son récit ; votre mari est un homme des plus dangereux et je crains bien qu'il n'ait pas renoncé à

s'emparer des billets de banque et des papiers.

— C'est aussi ma frayeur, monsieur le docteur. Oh ! je ne crains rien pour moi ; mais je sens que les vingt mille francs et les papiers ne sont pas en sûreté ici.

— Oui, fit M. Villarceau, qui réfléchissait.

— Mon bon docteur, reprit la jeune femme avec hésitation, si j'osais...

— Dites.

— Je vous demanderais d'emporter avec vous ces papiers et cet argent dont je n'ai pas besoin, quant à présent.

— Ma chère enfant, j'allais vous faire cette proposition.

— Oh ! que vous êtes bon ! Je vais être délivrée de toutes mes terreurs, je pourrai dormir tranquille.

Marguerite alla prendre les deux enveloppes et les remit à M. Villarceau.

Sur l'enveloppe cachetée de cire rouge, le docteur lut :

"A ouvrir en l'année 1886."

— Marguerite, dit-il, le moment est venu, ces papiers vous seront remis.

— Non, monsieur le docteur, répondit-elle vivement, c'est vous qui en prendrez connaissance, et alors je ferai ce que vous me conseillerez.

— C'est bien, nous avons tout le temps de reparler de cela.

M. Villarceau compta les billets de banque.

— Oui, dit-il, il y a bien vingt mille francs dont je vais vous donner un reçu.

— Un reçu ! Oh ! monsieur le docteur ! protesta la jeune femme.

— Si, si, il le faut, c'est nécessaire.

Le docteur se fit donner du papier, une plume, de l'encre et écrivit le reçu que Marguerite glissa dans le tiroir de la commode.

— De retour à Paris, reprie-il, je convertirai ces vingt mille francs en un titre de rente sur l'état. Vous aurez ainsi, Marguerite, un revenu annuel d'un millier de francs, et ce sera infiniment plus sage que de prendre chaque année une somme plus ou moins forte sur le capital.

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, répondit la jeune femme.

M. Villarceau consulta sa montre.

— Le temps passe vite, fit-il, il me faut prendre congé de vous, ma chère enfant.

N'oubliez pas, Marguerite, dit-il en sortant, que je suis à votre disposition ; donnez-moi de vos nouvelles de temps à autre et espérons qu'il ne vous arrivera pas de nouveaux malheurs.

Les enfants venaient de se réveiller.

La jeune mère leur donna des jouets pour s'amuser dans le berceau pendant qu'elle préparait leur déjeuner. Cela fait, elle les leva. Thérèse mangea de bon appétit ; mais Louise ne voulut boire qu'un peu d'eau rougie. Elle n'avait pas sa vivacité habituelle ; elle était pâlotte, avait les yeux battus, les mains brûlantes. C'était un peu de fièvre ; la mère s'inquiéta.

Mais Louise s'étant mise à jouer avec Thérèse, faisant entendre de petits éclats de rire, Marguerite se sentit rassurée.

— C'est la frayeur qu'elle a eue hier, pensa-t-elle, ce ne sera rien.

Elle se remit à ses reprises de dentelle. Le travail pouvait être facilement achevé pour midi.

Elle priait une femme, dont la demeure n'était pas beaucoup éloignée de la sienne, de venir garder les enfants pendant qu'elle irait reporter la dentelle au château de Génoude, à deux kilomètres de la ville. C'était al-

ler et retour, une lieue et demie qu'elle aurait à faire.

L'ouvrage terminé, Marguerite s'occupa du repas de midi.

Comme le matin, Louise ne mangea pas. Ses petits membres étaient toujours brûlants de fièvre, et des gouttes de sueur perlaient à son front; elle était extrêmement affaiblie et sa tête languissante reposait sur le sein de sa mère, qui la tenait sur ses genoux. Elle finit par s'endormir d'un profond et lourd sommeil.

Marguerite la coucha dans le berceau sans la déshabiller.

— Peut-être va-t-elle dormir ainsi pendant plusieurs heures, se dit-elle.

Elle renonça à faire venir la voisine.

Louise dormait et n'avait pas besoin d'être gardée; elle se rendrait au château avec Thérèse.

Cette décision prise, elle s'assura que la porte de derrière était bien close, elle ferma les volets, enveloppa la riche pièce de dentelle dans un foulard de soie, mit deux baisers sur le front de sa fille, prit Thérèse sur son bras et partit après avoir fermé la porte à deux tours de clef.

Mais elle s'en allait tranquille; elle ne craignait plus qu'on lui dérobât es vingt mille francs et les précieux papiers de la petite Espagnole.

Il pouvait être trois heures lorsqu'elle revint.

La petite Thérèse paraissait très heureuse de la promenade qu'elle venait de faire; elle tenait sa mère adoptive par le cou, et avait des cris de plaisir, quand ce n'était pas un petit rire argentin qui éclatait entre ses lèvres.

A peine Marguerite eut-elle ouvert sa porte et franchi le seuil qu'elle poussa un grand cri rauque.

Elle avait vu tout de suite le berceau renversé et vide de sa literie. Elle n'avait vu que cela, son premier regard ayant été pour sa fille.

D'un bond elle s'élança vers le berceau, en criant:

— Louise, Louise!

— L'enfant ne répondit pas.

— Mais où est-elle, mon Dieu, où est-elle donc? s'écria Marguerite.

Miller's Worm Powders déracineront le mal diabolique qui pèse si lourdement sur les enfants et que, l'on croit causer tant de fatalités. C'est un remède accepté par les enfants et l'on peut complètement s'y fier pour nettoyer les intestins complètement de ces parasites destructeurs et restaurer à la santé les surfaces enflammées et douloureuses. C'est un excellent remède pour ces maux.

Elle alissa glisser Thérèse sur le parquet et courut ouvrir les volets qui empêchaient le jour de pénétrer dans la chambre.

Alors elle put voir l'affreux désordre au milieu duquel elle se trouvait.

Les tiroirs de la commode avaient été ouverts et fouillés; le lit avec ses draps et sa couverture enlevés, les matelas étaient retournés; le linge avait été jeté pêle-mêle de tous les côtés.

Sans se rendre encore exactement compte de ce qui s'était passé chez elle, la pauvre mère éperdue, folle, cherchait sa fille sous cet amas de lingerie, d'effets, d'habillements qu'elle remuait, jetait, éparpillait, complétant ainsi le désordre sans en avoir conscience.

Et, toujours, d'une voix étranglée, sanglotant, elle appelait sa fille.

Thérèse pleurait, blottie derrière le berceau vide.

Enfin, Marguerite comprit que c'était en vain qu'elle cherchait et appelait sa fille. Il fallait se rendre à l'évidence, Louise n'était plus dans la maison, Louise avait disparu.

Elle se mit à pousser des cris déchirants auxquels répondirent les cris de la petite Thérèse.

En proie au plus violent désespoir, la malheureuse se tortait convulsivement les bras. Hélas! si grand que fût le trouble de son cerveau, elle comprenait.

Forestier, le mari infâme, lui avait pris, volé son enfant.

Une lâche et ignoble vengeance!

Accroupie au milieu de la chambre, tenant sa tête dans ses mains crispées, la malheureuse Marguerite était comme écrasée. Des spasmes violents soulevaient sa poitrine toujours pleine de sanglots.

Elle resta ainsi plus d'une heure dans un état de torpeur effrayant, n'ayant plus ni volonté, ni pensée.

Il fallut les caresses de la petite Thérèse, qui vint se pendre à son cou, pour la ranimer, la rappeler au sentiment de la réalité et lui faire reprendre possession d'elle-même.

Alors elle sentit qu'elle avait eu tort de s'abandonner à son désespoir au lieu d'agir. En effet, n'aurait-elle pas dû songer tout de suite à faire arrêter le ravisseur?

Elle avait laissé s'écouler un temps précieux; était-il encore temps de se lancer à la poursuite du misérable!

Elle prit Thérèse dans ses bras et, affolée, s'élança hors de la maison. Elle courait, allant droit devant elle, ne sachant point où elle dirigeait ses pas. Elle ne pensait pas que c'était chez le maire qu'elle devait aller.

Aux personnes qu'elle rencontrait elle demandait s'ils avaient vu sa fille emportée par un homme.

On ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire; on la prenait pour une pauvre femme atteinte d'aliénation mentale.

Enfin on lui dit, que deux heures auparavant, un inconnu, portant un enfant enveloppé dans une couverture, avait été vu à la gare, quelques minutes avant le passage du train.

— C'est lui, le misérable, c'est lui! s'écria Marguerite.

C'était lui, en effet; mais deux heures s'étaient écoulées, il était loin.

Et, à cette époque, le télégraphe n'existait pas encore à Salviagnac.

Poursuivre le misérable était impossible, d'autant plus qu'on devait supposer qu'il prendrait toutes ses mesures pour échapper aux recherches qui pourraient être dirigées contre lui.

Marguerite reprit en pleurant le chemin de sa maison. Elle y arriva en même temps que le maire et le garde champêtre, qui avaient été prévenus du rapt de l'enfant.

Tout d'abord, on constata que Forestier s'était introduit dans

la maison par le jour de souffrance du cellier, dont il avait tordu et arraché le barreau de fer.

Sans nul doute, son intention avait été de s'emparer des papiers de la petite Thérèse et des vingt mille francs.

Le maire eut peur, d'abord, que ce vol n'eût été commis, mais la jeune femme le rassura en lui disant que le matin même elle avait remis les billets de banque et le précieux dépôt à M. le docteur Villarceau.

— Voilà, fit le maire, je ne crois pas me tromper en disant que, furieux de ne plus trouver ici ce qu'il voulait voler, Forestier n'a pas trouvé un autre moyen de vengeance que celui d'enlever la petite Louise. Ah! pauvre madame Marguerite, votre indigne mari ne pense qu'à vous faire horriblement souffrir.

La jeune femme répondit par un sourd gémissement.

Le maire reprit:

— Je regrette bien vivement que M. Ancelin ne m'ait pas informé plus tôt de ce qui s'est passé hier soir entre vous et cet homme; je l'aurais fait arrêter pour violation de domicile et violences exercées contre une femme.

Mais dites-moi, madame Marguerite, aviez-vous un peu d'argent?

— Oui, monsieur le maire, quatre billets de banque de cent francs.

— Où étaient-ils placés?

— Là, fit la jeune femme, montrant la commode.

On chercha dans le linge éparpillé.

Peine trop inutile; Forestier avait trouvé les billets de banque et s'en était emparé; il avait pris aussi trois louis et quelques pièces de menue monnaie qui se trouvaient dans le vide-poche.

Le misérable avait dépouillé sa femme. Il ne restait à la malheureuse que quinze francs, la petite somme qu'elle avait touchée au château pour prix de son travail.

— Monsieur le maire, dit-elle, il y avait aussi, dans le premier tiroir de la commode, le reçu des vingt mille francs que M. Villarceau a voulu absolument me donner.

On chercha encore. Mais, comme les billets de banque, le reçu avait disparu.

Le maire voulut remettre à la jeune femme, à titre de prêt, deux pièces de vingt francs

Les Gagnants des Mots Croisés

LES MOTS CROISÉS — CONCOURS No 84 (22 juillet)

\$5.00 en prix

Mme F. X. Lachance, 162, rue Bayard, Québec, P. Q.

Mme J. A. Bélanger, Hôtel St-Laurent, Rimouski, P. Q.

Mlle Berthe DesRosiers, 12 rue Saunders, Québec, P. Q.

Mlle Bernadette Bernier, Montmagny, P. Q.

M. Joseph-Emery Gauthier, 1487, rue Chomedey, Montréal, P. Q.

Elle n'accepta point, disant qu'elle avait assez pour vivre quelques jours et que, d'ailleurs, elle ne pouvait se trouver embarrassée, puisqu'elle avait autant d'ouvrage qu'il lui était possible d'en faire.

— Et puis, ajouta-t-elle, si je me trouvais gênée, j'écrirais à M. le docteur Villarceau, qui s'empresserait de m'avancer tout ou partie de la somme que les vingt mille francs doivent rapporter dans l'année.

— En ce cas, madame Marguerite, je n'insiste pas, répondit le magistrat municipal.

— Monsieur le maire, répondit la jeune femme, n'y a-t-il donc rien à faire pour que ma fille me soit rendue?

— Si, vraiment, et dès ce soir la Justice sera saisie de cette grave affaire. J'espère qu'on ne sera pas longtemps à retrouver le ravisseur de votre fille et à savoir ce que le misérable aura fait de la pauvre petite.

Le maire crut devoir adresser à Marguerite quelques paroles de consolation, puis il se retira suivi du garde champêtre.

La jeune femme commença par relever le linge et à refaire la couche, en versant de nouvelles larmes. Ensuite elle replaça dans les tiroirs de la commode le linge, ses divers objets de toilette et ceux de la petite Louise, qui allaient appartenir maintenant à sa fille adoptive.

Une bonne heure fut employée à remettre en ordre.

Pendant ce temps, Thérèse avait dormi, étendue sur le tapis où elle ne jouait plus avec sa petite sœur.

Elle se réveilla et Marguerite la prit sur ses genoux. La petite promenait ses regards autour de la chambre, cherchant Louise. La pauvre mère le comprit, car elle s'écria, en éclatant en sanglots:

— Nous ne la verrons plus, elle est à jamais perdue pour moi! Mon Dieu, mon Dieu! que deviendra-t-elle entre les mains de son misérable père?

Elle serrait fiévreusement Thérèse contre sa poitrine haletante.

— Je n'ai plus que toi, plus que toi! dit-elle; Dieu a-t-il donc voulu que tu aies toute ma tendresse, toutes mes caresses maternelles? Oh! tu ne me feras pas oublier ma fille; mais va, je t'aimerai bien, pauvre petite abandonnée, j'aurai pour toi les soins de la plus tendre des mères.

Et quand je te couvrirai de mes baisers, je penserai qu'une

autre femme, une étrangère, a aussi pour ma pauvre petite Louise des baisers de mère.

Et elle embrassait l'enfant avec une sorte de fureur, en l'inondant de ses larmes.

V

Nous devons apprendre aux lecteurs dans quelle pénible circonstance le marquis de Mimosa avait confié sa fille à Pedro Lamnès, son fidèle serviteur.

On sait que le roi d'Espagne Ferdinand VII avait, avant de mourir, en 1833, annulé la loi salique transportée de France au-delà des Pyrénées, à l'avènement des Bourbons au trône d'Espagne, et reconnu ainsi les droits à la couronne de sa fille Isabelle, encore enfant.

L'oncle de la jeune reine, don Carlos disputa le trône à sa nièce, et, dès lors, commença une guerre civile qui, interrompue de temps en temps par la lassitude et d'affaiblissement du parti vaincu, s'est prolongée presque jusqu'à nos jours.

Dans les dernières années du second empire, les provinces du nord de la péninsule qui, en soutenant la cause de don Carlos, trouvaient un prétexte pour revendiquer leurs antiques privilèges reprirent les armes.

Ce fut dans les provinces basques que la lutte prit le caractère le plus acharné; il y avait là peu de familles qui n'eussent à venger un de leurs membres immolés dans les rencontres précédentes.

Le cri de mort aux ibéraux retentit de montagne en montagne et chacun s'arma du fusil ou de l'escopette.

Le pays, coupé de ravins, sillonné de hauteurs escarpées, hérissé de bois touffus, était éminemment propice à la guerre d'embuscade, et les Carlistes, familiarisés avec les sentiers les moins fréquentés, tinrent longtemps en échec les troupes régulières. Enfin, la supériorité du nombre et de la discipline l'emporta; l'insurrection refoulée recula jusqu'aux abords de la chaîne pyrénéenne où se cantonna la dernière résistance.

Là s'élève un château qui, pendant le Moyen-Age, a soutenu victorieusement plusieurs sièges, mais qui ne pouvait résister longtemps à l'artillerie moderne. Il avait perdu ses anciens moyens de défense. Le donjon était en ruines, les vieilles murailles crevassées, lézardées, couvertes de lierres, servaient d'asile aux oiseaux de nuit. A

côté du vieux manoir on avait bâti des constructions qui n'avaient aucun rapport avec l'architecture féodale.

Cependant, quoique dépourvu de tout ce qui constitue une place forte, le château de Valpenas avait été désigné comme devant être un des points de ralliement pour les plus obstinés défenseurs de la cause carliste.

Le jeune marquis de Mimosa, propriétaire du château de Valpenas, avait été un des premiers à prendre les armes, quand avait retenti dans les montagnes l'appel à la révolte.

Depuis plus d'un mois il était parti pour tenir la campagne à la tête de hardis guerilleros, et l'on attendait de ses nouvelles avec anxiété.

Un homme dans la force de l'âge, à physionomie franche et énergique, se tenait à une des fenêtres sud du château. Son costume était celui des montagnards navarrais, une espèce de béret, une veste brodée en soutache, une ceinture de laine violette, une culotte collante descendant jusqu'aux genoux et des guêtres qui lui serraient étroitement les mollets.

Une femme d'une trentaine d'années, aux membres robustes et portant, non sans coquetterie, le vêtement des villageoises du pays basque, était aussi accoudée sur l'appui de la fenêtre.

Dans la chambre, tout près d'elle, une petite fille, aux lèvres roses, à la figure fraîche, respirant la santé, dormait dans son berceau.

La jeune femme jeta un doux regard sur le berceau, puis laissa échapper un long soupir.

— Pedro, dit-elle, toujours pas de nouvelles de M. le marquis, je suis dans une mortelle inquiétude.

— Tu penses aussi à ton mari qui est parmi les combattants, Rosina, et c'est tout naturel. Ah! mon inquiétude n'est pas moins grande que la tienne; ne rien savoir, ne rien savoir! Si, je sais que depuis quelques jours on se bat constamment à quelques lieues d'ici, et que les nôtres tiennent bon; mais pourront-ils résister longtemps?..

Je ne puis me faire à cette pensée que je suis ici en sûreté, bien tranquille, tandis que mon maître, ton mari et tous nos amis bravent constamment la mort dans une lutte dont l'issue, hélas! n'est que trop certaine. M. le marquis n'espérait pas la victoire.

"Nous serons écrasés, me disait-il, je le prévois, mais les traditions de famille, l'honneur ne me permettent pas de refuser mon concours."

Et il partit sans vouloir que je l'accompagne.

— Tu devais rester ici, Pedro, pour veiller sur la fille de notre maître et au besoin la défendre.

— M. le marquis aime à l'adoration sa petite Thérèse, il a fallu que la loi du devoir fût bien impérieuse pour qu'il se résignât à s'éloigner d'elle, sachant surtout à quels dangers elle est exposée.

— Ah! don Antonio de Villina, ce cousin de notre maître, est un bien méchant homme.

— C'est un misérable, Rosina. Il est le plus proche parent de M. le marquis; si notre maître venait à mourir, l'enfant serait le seul obstacle qui l'empêcherait de s'emparer de l'immense héritage de la maison de Mimosa. Don Antonio est un des officiers de l'armée libérale; ce ne sera pas sa faute si son cousin échappe à la mort. Tu comprends, Rosina, que si M. le marquis était tué, don Antonio s'empresserait de mettre la main sur l'enfant et alors...

— Jésus Seigneur! Le misérable se serait bientôt débarrassé de ma pauvre chérie!

— C'est pour empêcher ce crime que M. le marquis m'a ordonné de rester ici.

— Et si notre maître était tué, Pedro, que ferais-tu?

— J'ai reçu les instructions de M. le marquis. J'emporterais ma jeune maîtresse et la mettrais à l'abri des criminelles intentions de don Antonio. Mais le moment n'est pas encore venu. Le château occupe une position qui ne me fait pas redouter une surprise; nos hommes disputeront le terrain pied à pied et l'ennemi n'est pas près d'être maître des sentiers par lesquels je suis sûr d'échapper à une poursuite.

Soudain Pedro tressaillit et se redressa brusquement.

— Rosina, écoute, dit-il.

On entendait dans le lointain le grondement du canon.

— Les nôtres sont repoussés, dit tristement Pedro, mais les soldats de la reine sont encore éloignés.

Ils restèrent silencieux, les regards anxieusement fixés sur l'horizon.

Plus d'une heure s'écoula. Le bruit du combat cessait par intervalles, puis reprenait avec une nouvelle intensité. La peti-

te fille s'était réveillée et Rosina l'avait prise dans ses bras.

Cependant, le silence avait succédé au bruit du canon et aux crépitements de la fusillade, lorsque le regard perçant de Pedro distingua une petite troupe qui débouchait à l'entrée d'un chemin sinueux.

Un cheval qui portait un homme et qu'un autre tenait par la bride, s'avancait lentement. La petite troupe, composée d'une dizaine d'hommes, mit du temps avant de s'engager sur la montée au faite de laquelle se dressait le château.

— Dieu du ciel ! s'écria tout à coup Rosina, c'est M. le marquis ?

— Oui, répondit Pedro, il est blessé, et Matteo conduit le cheval.

Pedro s'empressa d'aller à la rencontre de son maître, qu'il aida à mettre pied à terre.

Le marquis de Mimosa avait une trentaine d'années. Grand, bien fait, d'une figure mâle et belle, il présentait dans toute sa personne le cachet de la distinction et de la vaillance. Le sang qui coulait de son front faisait encore ressortir la pâleur de son visage. La blessure du front était légère, mais une autre balte lui avait assez profondément labouré la cuisse, et il marchait difficilement, appuyé sur le bras de son fidèle Pedro.

— Mon cher maître, dit celui-ci, vous allez vous coucher et je vais panser vos blessures.

— Plus tard, Pedro, j'ai à m'occuper d'une affaire plus urgente. Où est ma fille ?

— Dans sa chambre, avec sa nourrice.

Pedro avait conduit le marquis dans le grand salon et l'avait pour ainsi dire forcé à s'étendre sur une chaise longue.

La nourrice fut appelée et vint avec l'enfant.

Le marquis regarda sa fille en proie à une violente émotion et des larmes jaillirent de ses yeux. Il la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises ; puis il passa la main sur la tête de son grand levrier qui, lui aussi, réclamait une caresse de son maître.

— Mes amis, dit le marquis à ses compagnons, descendez à la

salle à manger et faites-vous servir à boire et à manger.

Les guérilleros sortirent du salon et le marquis resta seul avec Pedro, Rosina et l'enfant.

— Je me sens mieux et moins faible, dit-il au bout de quelques instants ; Pedro, nous allons passer dans mon cabinet, j'ai à te parler et le temps presse.

Dans le cabinet, le marquis se laissa tomber dans un fauteuil ; il souffrait beaucoup, mais l'énergie morale le soutenait ; la douleur ne se révélait chez lui que par une légère contraction des traits et la sueur qui perlait à son front.

— Pedro, reprit-il, notre cause est perdue, du moins pour l'instant et jusqu'au jour où il plaira à Dieu de permettre que nous relevions notre drapeau dans des conditions meilleures.

Un combat sanglant vient de se livrer au pont d'Aris. Les libéraux étaient supérieurs en nombre, mieux armés, et je dois reconnaître qu'ils se sont vaillamment battus.

Mon cousin était parmi eux, stimulant leur ardeur ; il m'aperçut, me désigna à ses soldats et tenta de me rejoindre ; il voulait ma mort pour satisfaire sa haine, car il me hait, Pedro, parce que je suis riche et qu'il ne l'est plus. Comme si j'étais responsable de ses folies ! Comme si j'étais pour quelque chose dans la dilapidation de son héritage paternel ! Ah ! il a bien fait tout ce qui dépendait de lui pour me faire tuer par les siens ; heureusement je ne suis que blessé et peu grièvement, je crois. Quand je suis tombé, mes braves compagnons m'ont emporté hors du champ de bataille.

La lutte a continué avec un égal acharnement des deux côtés. Nos vainqueurs ont été, paraît-il, assez maltraités ; ils vont être obligés de prendre un peu de repos, s'ils veulent franchir le défilé de Los Minos. D'ailleurs ils y seront arrêtés par une vigoureuse résistance. S'ils préférèrent tourner la montagne, ils perdront beaucoup de temps, ayant à passer par des chemins presque impraticables.

Dans l'un ou l'autre cas, je calcule qu'ils ne pourront arriver ici avant demain. C'est autour de ce château que les débris de nos troupes vont se rallier pour brûler leurs dernières cartouches. Cependant, Pedro, il faut prévoir le cas où l'ennemi, précipitant sa marche, se présenterait plus tôt.

Je ne me fais pas illusion : don Antonio, qui en veut à ma vie,

me poursuivra jusque dans cette demeure ; il ne prendra de repos que lorsqu'il m'aura fait assassiner ou que je serai son prisonnier.

Maintenant, Pedro, prête une oreille attentive à ce que je vais te dire !

Ma fille, ma petite Thérèse adorée, n'est plus en sûreté dans ce château ; il faut la soustraire aux cruautés de don Antonio et déjouer en même temps ses projets criminels.

Pedro, tu te chargeras de ma fille, ainsi qu'il a été convenu ; tu la porteras en France, et tu la confieras à des mains sûres. Surtout, Pedro, il te faudra prendre toutes les précautions nécessaires pour que don Antonio ne puisse faire suivre tes traces.

Je vais te remettre des pièces qui permettront plus tard à la fille du marquis de Mimosa de faire valoir ses droits.

Le marquis ouvrit le tiroir secret d'un bureau et en tira une grande enveloppe, non cachetée, qu'il remit à Pedro.

— Dans cette enveloppe, dit-il, se trouve mon testament, écrit de ma main, l'extrait de l'acte de naissance de ma fille et la lettre dont je t'ai déjà parlé.

Mon cousin est capable de tous les crimes, continua-t-il, et j'ai prévu le cas où il déchirerait la page du registre des naissances de la paroisse de Falun, qui contient l'acte de naissance de Thérèse-Inès de Mimosa.

Il remit une seconde enveloppe à Pedro en disant :

— Il y a là vingt mille francs en billets de la Banque de France ; cette somme est pour la personne à qui tu confieras ma fille : elle ne sera pas le prix de son dévouement, mais l'indemniser de ses dépenses.

Soutenu par Pedro, le marquis revint dans le salon où Rosina était restée avec l'enfant.

On voyait les efforts qu'il faisait pour ne pas éclater en sanglots. Il oubliait qu'il était blessé pour ne penser qu'à la douloureuse séparation.

Il s'assit et prit la chère petite sur ses genoux.

— Ma chérie, mon cher trésor, dit-il, ta naissance a coûté la vie à ta mère et j'ai reporté sur toi toute ma tendresse, tout mon amour. Avant de mourir, ta mère put te couvrir de ses baisers. Sa dernière pensée fut pour toi, pauvre enfant ; je lui jurai de te consacrer ma vie entière, de mourir pour toi s'il le fallait. Aujourd'hui, hélas ! je suis forcé de me séparer de toi et de te

confier aux soins d'une autre personne ; je ne puis tenir mon serment. Mais Dieu te protégera et te soutiendra au milieu des épreuves où tu n'auras pas ton père pour guider tes pas.

Il s'arrêta. Les larmes le suffoquaient.

— Oui, monsieur le marquis, dit la nourrice, qui pleurait aussi, Dieu veillera sur elle !

Puis, retirant de son cou une médaille d'argent :

— Monsieur le marquis, ajouta-t-elle, laissez-moi lui donner cette image : c'est celle de Notre-Dame-del-Pilar, la patronne de Saragosse ; elle portera bonheur à la fille de monsieur le marquis.

Voyant pleurer autour d'elle, la petite avait pris une expression grave et triste. Elle se serrait contre son père, lui faisant un collier de ses petits bras.

On eût dit qu'elle comprenait la cause de cette grande douleur.

Soudain, nos trois personnages tressaillirent.

Ils entendaient l'écho d'une vive fusillade qui se répercutait de rocher en rocher.

— Déjà ! soupira le marquis.

Et, s'adressant à Pedro :

— Il faut partir, lui dit-il.

— Ils sont encore loin, répondit Pedro.

— Soit, mais ne perdons pas un temps précieux.

Le fidèle serviteur prit la petite fille, l'enveloppa soigneusement et, avant de partir, la présenta une dernière fois aux baisers du marquis.

Celui-ci et la nourrice sanglotaient.

Quelques instants après, ayant reçu les dernières instructions de son maître, Pedro Lamnés descendait avec son précieux fardeau la pente abrupte qui conduisait à des sentiers connus seulement des pâtres et des contrebandiers.

VI

Après le départ de son fidèle Pedro, qui emportait ce qu'il avait de plus cher au monde, le seul lien qui le rattachait à la vie, le marquis de Mimosa resta immobile, anéanti, dans le fauteuil sur lequel il s'était affaissé.

Le front sombre, le regard perdu dans le vague, il paraissait insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

On aurait pu croire qu'il avait subitement perdu la raison. Mais non ; à cet instant de douloureuses réflexions, pensant au sort que Dieu réservait à sa fille adorée, croyant voir Pedro fran-

chir les escarpements de la montagne à travers de nombreux et profonds précipices, il se demandait comment il avait eu le courage et la force de se séparer de son enfant.

Il sentait toute l'étendue de son sacrifice. Hélas! il avait dû le faire, ce sacrifice, la sûreté de sa fille l'exigeait.

Cependant ses serviteurs le décidèrent, non sans peine, à se mettre au lit. Il prétendait ne plus souffrir de ses blessures; mais on lui fit observer qu'un repos d'au moins quelques heures lui était absolument nécessaire s'il voulait prendre part à la lutte suprême.

Un de ses serviteurs, un vieillard, qui avait longtemps guerroyé et passé par les ambulances, le pansa, et il fut laissé seul dans sa chambre, dans un grand lit à baldaquin.

Le marquis allait-il dormir? Au moindre bruit il tressaillait, se figurant entendre au milieu des plaintes du vent qui se cognait aux angles des hautes tours carrées la voix de Pedro implorant du secours; ou bien c'était sa fille qui l'appelait à grands cris et lui reprochait de l'avoir abandonnée.

Malgré tout, il finit par s'endormir; mais son sommeil fut agité, pénible.

A la tombée de la nuit, les défenseurs de la cause carliste commencèrent à arriver au château par petits groupes ou isolément. Ils annonçaient que l'ennemi n'était pas très éloigné, mais que, ne pouvant s'aventurer dans l'obscurité au milieu du dédale des rochers qui, même de jour ne sont pas sans danger pour des soldats étrangers au pays, on n'aurait à répondre à une nouvelle attaque que le lendemain.

La nuit se passa tranquillement. Mais vers dix heures du matin on entendit tout à coup le bruit assez rapproché d'une fusillade bien nourrie.

C'était une escouade de guérilleros qui défendait un défilé où une douzaine de bons tireurs pouvaient tenir tête à un régiment. Ils cherchaient à arrêter la marche du vainqueur. Mais, bientôt, manquant de munitions et débordés par le nombre, ils durent se replier sur le château.

Environ trois cents carlistes, ayant le marquis à leur tête, étaient là bien armés et tous résolus à vendre chèrement leur vie.

Les libéraux escaladaient les rampes de la montagne, et, de

tous les côtés, se précipitaient à l'assaut du château.

Alors l'action s'engagea. La résistance fut héroïque.

Il ne semblait pas que le marquis eût été blessé la veille; électrisé par la lutte, il combattait comme s'il n'eût reçu qu'une égratignure.

Cependant, les partisans de don Carlos étaient constamment débusqués de leurs positions.

La ligne de défense une fois franchie, les soldats de l'armée régulière se trouvèrent sur un terrain plat, qui formait une terrasse dominée par le château.

Ce fut là que la lutte devint terrible; il y eut une mêlée épouvantable; corps à corps on s'égorgeait. Les coups de fusil étaient rares; les baïonnettes perçaient les poitrines, éventraient, et les crosses de fusil broyaient les crânes. Nul ne demandait quartier. C'était un duel impitoyable, sans merci.

Aux plaintes des blessés et des agonisants se mêlaient les cris de fureur de tous ceux qui combattaient encore.

Don Antonio de Villina chercha à plusieurs reprises à atteindre son cousin, mais sans pouvoir arriver jusqu'à lui. Toujours quelques-uns des compagnons du marquis se trouvaient devant lui.

Quand il ne resta plus un carliste debout pour continuer la lutte, la nuit était venue. Des torches furent allumées et don Antonio se mit à chercher avidement le cadavre de son cousin parmi les morts et les mourants. Il ne trouva pas le marquis.

Un soldat prétendit qu'il avait vu rouler le chef carliste dans le ravin profond qui protégeait le château contre toute attaque du côté. Ce ravin, ou plutôt ce précipice aux roches anguleuses, menaçantes, était recouvert d'une puissante végétation de ronces fortement entrelacées.

La nuit était maintenant trop épaisse pour chercher le marquis dans cet abîme; on n'y songea même pas.

Que le chef carliste, blessé mortellement, fût allé expirer au fond du ravin, n'était-ce pas un heureux événement pour don Antonio?

Il ne destait plus que la fille du marquis et elle était là, — il le croyait, du moins, — dans ce château où il allait pénétrer.

Il réclamerait la tutelle de l'enfant, comme étant son plus proche parent, et elle lui serait accordée. Alors, ayant l'héritière entre les mains, il saurait di-

Quand le Thermomètre indique la CHALEUR.

Prenez
des
aliments
légers
et vous
vous
sentirez
plus léger



Kellogg's

Flocons de Maïs

Ces flocons, en plus d'être délicieux, font un bien énorme. Ces flocons rafraîchissants, riches en énergie et si faciles à digérer, vous donneront de l'entrain.

La chose idéale pour le repas du soir des enfants. Servez-en avec lait ou crème, additionnés de fruits en conserve ou sucrés au miel. Toujours frais comme au sortir du four. Préparés par Kellogg, à London, Ontario.



Kellogg's pour leur fraîcheur

"Les Flocons de Maïs Kellogg sont le fruit de 25 années d'expérience dans la préparation de céréales prêtes à servir. Ils représentent aujourd'hui ce qu'on peut produire de mieux comme qualité et valeur."

K. H. Kellogg

riger les événements au gré de son ambition et de sa cupidité.

Pendant que ses soldats examinaient les corps étendus sur le sol pour séparer les blessés des morts, il aperçut une lumière qui éclairait deux grandes fenêtres du château.

Il eut un rire de démon et se précipita, son épée rouge de sang à la main, vers l'entrée du vieux manoir féodal.

Il ne rencontra personne pour lui barrer le passage. Sauf Rosina, la nourrice, tous les serviteurs du marquis de Mimosa avaient disparu. Peut-être étaient-ils parmi les blessés et les morts.

Don Antonio fit irruption dans la vaste pièce dont il avait vu les fenêtres éclairées.

Devant une de ces fenêtres ouvertes, une femme était à genoux et priait les mains jointes.

Au bruit des pas sonores, elle se retourna brusquement, mais resta agenouillée. Elle avait tressailli en reconnaissant l'officier.

— Ah! c'est vous, Don Antonio de Villina, fit-elle.

— Tu me connais donc?

— Sans doute, puisque je viens de vous appeler par votre nom.

— Que fais-tu là?

— Vous le voyez bien, je prie.

— Pour qui pries-tu?

— Pour ceux que vous venez de tuer!

— Je ne te connais pas, moi, qui es-tu?

— Je suis Rosina Balti, la femme de Joachim Balti et la nièce de Pedro Lamnès.

— Ah! oui, tu es la nourrice?

— Je l'étais.

— Que veux-tu dire?

Rosina regarda don Antonio, dont l'œil dur, brillant comme l'acier, la fit frissonner.

C'est qu'il n'était pas du tout rassurant cette homme avec son épée nue à la main, son profil anguleux, son teint bilieux et sa large bouche, qui lui donnaient un air de vampire.

Rosina lui répondit en montrant le berceau vide.

— Morte? fit-il.

— Que votre tendresse se rassure, don Antonio, la fille du marquis de Mimosa est vivante et se porte à merveille.

— Où est-elle?

La nourrice n'était plus aussi effrayée; deux autres officiers venaient d'entrer dans la chambre.

Elle se releva et répondit:

— Je n'en sais rien.

— Tu mens!... Ecoute: le marquis de Mimosa est mort.

Rosina poussa un long soupir, fit le signe de la croix et dit:

— Que Dieu veuille recevoir l'âme de mon noble maître.

— Dieu ou le diable, répliqua don Antonio. Je suis le cousin du marquis; à présent, le maître ici c'est moi.

— En ce cas, seigneur, je n'ai plus qu'à me retirer.

Et elle se dirigea vers la porte.

Don Antonio l'arrêta en la saisissant par le bras, et il la repoussa brutalement jusqu'au fond de la chambre.

— Où est la petite senora? demanda-t-il encore.

— Encore une fois, je n'en sais rien.

— Tu mens, tu mens! s'écria-t-il avec colère; je suis le plus proche parent, je puis même dire l'unique parent de la jeune Thérèse; mon devoir est de la prendre sous ma protection et de veiller sur elle; ton devoir à toi, Rosina Balti, est de dire ce que tu as fait de la fille de ton maître: réponds, je te l'ordonne!

— Je ne puis vous dire ce que j'ignore.

Don Antonio se mordit les lèvres et frappa du pied avec une sorte de fureur.

Un des officiers intervint.

— Pourtant, mon cher, dit-il, vous ne pouvez pas exiger que cette femme vous apprenne ce qu'elle ne sait pas.

— Vous prenez ma défense, monsieur l'officier, dit Rosina, je vous en remercie; non, je ne sais pas où est la fille de mon maître, mais le saurais-je que ma bouche resterait muette. Don Antonio voudrait prendre la jeune sonora sous sa protection, c'est justement ce que M. e marquis n'a pas voulu.

Et, s'adressant directement à don Antonio, elle ajouta:

— Tout ce que je puis vous dire, seigneur, c'est que la senorita Thérèse Mimosa est à l'abri de vos recherches.

— C'est ce que nous verrons, murmura sourdement don Antonio.

Il reprit à haute voix:

— Où sont ton mari et ton oncle?

— Demandez-le à ceux qui le savent, répondit Rosina. Il est probable qu'ils se sont fait tuer en défendant leur maître.

— Je ne saurai rien de cette misérable femme, grogna don Antonio.

Et il alla donner l'ordre à ses soldats de fouiller le château jusqu'aux combles.

Toutes les recherches, on le comprend, furent inutiles.

— Pourtant, il faut que je la retrouve, et je la retrouverai! se disait don Antonio en proie à une agitation fébrile.

* * *

Or, pendant que s'accomplissaient au château de Valpenas les événements que nous venons de faire connaître, Pedro Lamnès avait eu tout le temps de gagner les Pyrénées.

Il avait l'agilité et les jarrets nerveux du montagnard habitué à gravir les rampes rocheuses; il connaissait tous les sentiers de la montagne qu'il avait maintes fois parcourue lorsqu'il chassait le renard et l'isard.

Sans hésitation, marchant à la lueur d'un ciel étoilé, il s'était acheminé dans la direction de la France.

A la pointe du jour, il arriva au col d'Ibaynette, une des gorges des Pyrénées occidentales qui livrent passage aux piétons.

Pendant l'hiver, la traversée n'est pas sans danger; mais on était en été et Pedro n'avait à redouter ni les trombes de vent, ni les rafales de neige qui dérobent aux regards du voyageur la place où il doit poser le pied.

Pedro ne rencontra personne dans ce long couloir et atteignit sans encombre l'endroit où un poteau la limite des deux frontières.

Les douaniers français exerçaient alors une surveillance rigoureuse sur notre frontière; ils désarmaient ceux des belligérants qui venaient chercher un refuge en France.

Mais ce que Pedro portait dans ses bras n'était pas un de ces objets qui figurent sur le tableau du tarif douanier.

Après un rapide interrogatoire, il put continuer sa route.

Il ne ressentait aucune fatigue, mais il voulait l'épargner à l'enfant. Aussi, lorsqu'il trouva une voiture publique, il s'empressa d'y monter. Elle le conduisit à Pau.

Cette ville, aux yeux de l'homme de confiance du marquis de Mimosa, était trop rapprochée de l'Espagne.

Il n'y resta que quelques heures, le temps de faire manger l'enfant et de lui laisser prendre un repos dont elle avait besoin.

Il prit le chemin de fer et s'arrêta dans différentes localités sans vouloir y chercher la personne à laquelle il pourrait confier l'héritière de la maison de Mimosa.

Du reste, il lui plaisait de mettre une assez grande distance entre sa jeune maîtresse et l'Espagne.

D'étape en étape, et changeant constamment de mode de locomotion, il arriva un matin au bourg de Salvignac, sur le versant méridional des Cévennes.

La physionomie des habitants lui parut bienveillante.

Des maisons blanches, des ombrages, des eaux courantes, la perspective des montagnes le charmèrent et triomphèrent de ses irrésolutions.

Il interrogea adroitement le maître d'hôtel où il était descendu et apprit que le curé du village, jeune encore, était très estimé, très aimé, très serviable, et que l'on pouvait compter sur sa discrétion.

Pedro Lamnès n'avait pas besoin de plus amples renseignements pour le décider à aller trouver le curé de Salvignac...

Nous savons l'accueil que l'excellent prêtre fit à l'Espagnol.

Enfin, celui-ci put remplir, aussi bien qu'il le désirait, sa mission de haute confiance; il ne pouvait que se féliciter de s'être adressé à M. Ancelin.

Il laissait la petite Thérèse entre les mains d'une honnête femme qui l'aimerait et lui donnerait les soins d'une véritable mère. Et cette chère enfant, frappée si jeune par le malheur, aurait dans le maire et le curé deux protecteurs.

VII

Pedro Lamnès s'était éloigné de Salvignac et avait repris le chemin des Pyrénées avec cette conscience tranquille de l'homme qui a fait son devoir, mais en proie aux plus terribles appréhensions.

Le bon serviteur était mortellement inquiet.

Que s'était-il passé en son absence à Valpenas? Le marquis et ses compagnons, il en était convaincu, n'avaient pu repousser les soldats de la reine. Ceux-ci vainqueurs, don Antonio Villina avait pu facilement s'emparer du château.

Pedro connaissait assez son maître pour être certain que le marquis avait résisté aux libéraux jusqu'à épuisement complet de ses forces. Mais le retrouverait-il? Le marquis de

LE BAUME PERSAN. — Créateur et conservateur de beau teint. D'un effet tonique et stimulant merveilleux. Conserve et embellit la peau la plus délicate. Rafraichit la peau fatiguée ou irritée par les intempéries. Opère par enchantement. Une friction légère et le teint se rafraichit et s'embellit instantanément. Adoucit aussi bien les mains et les rend blanches comme neige. L'article de toilette idéal pour la femme particulière.

Mimosa ne s'était-il pas fait tuer, préférant la mort à la détentement, à la déportation?

Autant de pensées lugubres qui hantaient le cerveau de Pedro.

Le marquis avait prévu le cas où il perdrait la vie et aussi celui où il serait fait prisonnier. Dans l'un ou l'autre cas, Pedro ne pourrait rendre compte à son maître de sa mission.

Mais dans les instructions qu'il avait reçues, Pedro devait, s'il lui était impossible de dire à son maître ce qu'il avait fait, Pedro, disons-nous, devait aller trouver le comte de Corello et lui apprendre où l'héritière de la maison de Mimosa était cachée.

Le comte de Corello était un ami intime du marquis, et, bien qu'ils servissent sous des drapeaux opposés, l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre était restée la même.

Du reste, Pedro avait dans son portefeuille une lettre du marquis adressée au comte. Par cette lettre, le marquis de Mimosa confiait la tutelle de sa fille au comte de Corello.

Donc, Pedro se dirigeait vers les Pyrénées, ayant hâte de rentrer en Espagne. Cependant, il ne s'avancait pas sans de grandes précautions, car il était persuadé que don Antonio avait lancé des émissaires à sa poursuite.

Il ne se trompait pas. En effet, dès le lendemain de son entrée au château de Valpenas, don Antonio avait fait battre la campagne par ses soldats, afin d'arrêter les carlistes fuyards, et surtout pour obtenir des renseignements au sujet de la fille du marquis, qu'il soupçonnait Pedro Lamnès d'avoir emportée.

Il n'eût bientôt plus de doutes sur ce point, car un chevrier de la montagne déclara avoir vu Pedro, portant un jeune enfant, franchir les escarpements de la montagne et prendre la direction des Pyrénées.

Immédiatement, don Antonio fit partir deux de ses espions, hommes de sac et de corde, avec ordre de se mettre sur les traces de Lamnès et de découvrir, n'importe à quel prix, l'endroit où il aurait conduit l'enfant.

Cependant, Pedro était arrivé sans encombre à l'entrée d'un des passages que la nature a creusés dans la grande muraille pyrénéenne. Mais là, il apprit que l'entrée du côté de l'Espagne était gardée par un détachement de libéraux.

Il y avait tout lieu de supposer que les autres passages étaient également gardés.

Il n'y avait qu'une chose à faire: escalader la montagne.

Pedro s'engagea résolument dans un de ces étroits sentiers tracés par les contrebandiers et connus d'eux seuls.

Nous le savons, il avait comme tous les Basques le pied montagnard; un voyage à travers les rochers et les précipices ne l'effrayait point.

Il grimpa les premières rampes d'un pas assez alerte, mais il fut bientôt obligé de ralentir sa marche. Le versant français est beaucoup plus abrupte que le versant espagnol qui, par une série de plateaux, descend progressivement jusqu'à l'Ebre.

A mesure qu'il franchissait un escarpement, il en voyait un autre se dresser brusquement devant lui. A chaque instant, c'était une roche à pic ou une large crevasse qui l'arrêtait et qu'il était obligé de contourner. Tantôt il s'enfonçait dans un ravin sauvage, tantôt il se trouvait sur quelque sommet dénudé d'où ses regards pouvaient embrasser un vaste horizon, mais où, aussi, il pouvait être aperçu de très loin.

Il arriva ainsi au bord d'un de ces petits lacs comme il s'en trouve dans toutes les chaînes de montagnes, réservoirs des pluies et des neiges, qui étaient autrefois, sans doute, cratères de volcans aujourd'hui éteints.

Exténué de fatigue, il s'assit au bord du lac et se rafraîchit les mains et le visage; ensuite il baigna dans cette eau fraîche, limpide, ses pieds endoloris tout en mangeant un morceau de pain et du fromage non moins dur que le pain.

Il avait remis ses chaussures et se disposait à se lever, lorsque, dans le miroir qu'il avait sous les yeux, il crut voir apparaître deux têtes à la crête d'un rocher.

Il se dressa brusquement, ses yeux explorèrent l'horizon, mais il ne vit plus rien.

Il était sûr de ne pas s'être trompé, et il se sentit troublé, inquiet, tout en se disant que ce ne pouvait être que deux contrebandiers. C'est que l'idée qu'il était poursuivi, qu'on l'espionnait, avait de nouveau traversé son esprit.

Il se remit en marche, surmontant des difficultés de plus en plus grandes et n'avançant qu'avec une lenteur désespérante.

Il venait de sortir d'une espèce de couloir fort étroit lors-

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



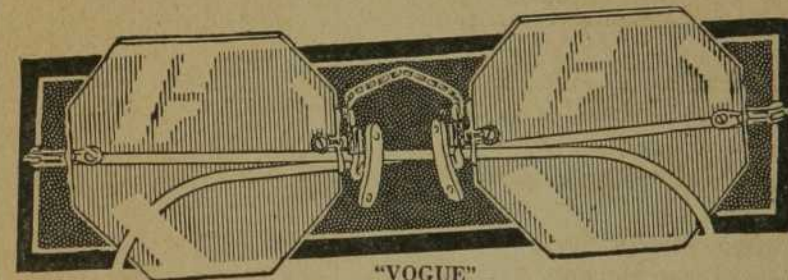
COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

OFFRE SENSATIONNELLE !

VERRES À DOUBLE VUE POUR 60 JOURS D'ESSAI GRATUIT !



100% de SATISFACTION ou RIEN À PAYER

Pour faire connaître nos lunettes "Vogue" les plus modernes, nous vous offrons de les porter gratuitement pendant 60 jours. Garanties vous convenir absolument ou rien à payer. Les lunettes "Vogue" vous embelliront et vous permettront de lire les textes les plus fins, de travailler, coudre et voir de près ou de loin. Garanties ne pas se casser ni ternir. Si ces belles lunettes avec verres à vision parfaite ne font pas votre bonheur — rien à payer. Enorme réduction, maintenant, \$1.98 seulement — avec essai gratuit de 60 jours. Maillez aujourd'hui même le coupon d'essai gratuit! Nous vous dirons aussi comment vous procurer vos propres lunettes gratuitement!

Ritholz Optical Co. Ltd., Dépt. 641,
300 Yonge St. Toronto, Ont. Can.

Plus de 300,000 personnes portent les Lunettes Vision Parfaite du Dr Ritholz — d'un océan à l'autre

ENORME
REDUCTION
MAINTENANT

\$1.98

COMPLETES

Coupon d'essai gratuit

Ritholz Optical Co. Ltd., Dépt. 641,
300 Yonge Street, Toronto, Ont. Canada.

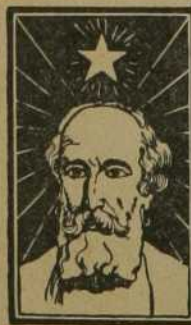
Je désire essayer vos lunettes suivant votre offre d'essai de 60 jours et savoir comment me procurer mes propres lunettes gratis!

Nom _____ Age _____

Adresse _____

R. R. _____ C. P. No. _____

Bureau de poste _____ Prov. _____



POUR LA 1^{ère} FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CÉLÈBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VOEU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTÉ, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse A TOUS et A TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 175 P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbres de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi.)

qu'il se trouva en présence d'un homme à l'air farouche, qui portait un ballot sur les épaules.

— Eh bien, l'ami, dit-il à Pedro dans un patois moitié français moitié espagnol, où allez-vous donc ainsi par des chemins qui ne sont pas faits pour des voyages d'agrément?

Pedro n'était pas d'humeur à engager la conversation avec un inconnu.

— Je vais où il me plaît d'aller, répondit-il sèchement; est-ce que je vous demande, moi, ce que vous faites ici?

— Je veux bien vous le dire sans que vous me le demandiez; du reste, vous voyez bien que je fais de la contrebande. C'est un métier comme un autre; il faut que tout le monde vive, n'est-il pas vrai?

— Ça, c'est votre affaire et je n'ai rien à y voir; bonjour, je continue mon chemin.

— Je crois que vous ne le connaissez guère votre chemin; vous êtes peu familiarisé avec les sentiers de la montagne, mais, si vous le voulez, je suis prêt à vous donner de précieuses indications.

— Ce n'est pas de refus.

— D'abord, où allez-vous?

— En Espagne, puisque je tourne le dos à la France.

— Si votre costume ne me trompe pas vous êtes du parti de don Carlos; eh bien, l'ami, je crois devoir vous prévenir que vous arriverez dans un pays occupé par les soldats de l'armée libérale.

— Oh! cela m'importe peu, répondit Pedro qui, après tout, n'avait pas d'autre crainte que celle de tomber entre les mains de don Antonio ou des hommes qui étaient sous ses ordres.

— Alors, mon brave, prenez à gauche; vous arriverez à un bouquet de bois, puis vous irez droit devant vous jusqu'à ce que vous voyiez une roche très haute qui se dresse en forme d'aiguille. Là, vous ne serez plus embarrassé pour vous diriger.

Pedro remercia l'homme au ballot et marcha dans la direction indiquée. Mais, bientôt, la défiance le saisit. La figure de cette homme ne lui revenait pas, il l'avait regardé d'une façon

très drôle, et puis cette rencontre lui paraissait suspecte.

Il se rappelait les deux têtes aperçues dans les eaux du lac, et il se demandait si les hommes du rocher n'étaient pas de ceux qui le poursuivaient, lesquels pouvaient s'être entendus avec l'obligeant contrebandier pour le faire tomber dans un piège.

Il ne se trompait pas et avait raison de se tenir sur ses gardes.

Les deux espions lancés à la poursuite de Pedro Lamnès étaient parvenus à retrouver ses traces, mais trop tard, c'est-à-dire après qu'il eut confié la petite héritière à Mme Marguerite.

Depuis l'avant-veille qu'ils l'avaient reconnu, comme il sortait d'une auberge, ils le suivaient, le perdant souvent de vue, mais toujours sur la piste.

Cependant, le hasard qui les avait placés sur la route de Pedro n'avait pas fait assez pour eux, puisqu'ils n'avaient pas découvert comme ils en avaient reçu l'ordre, le lieu où le fidèle serviteur avait conduit la fille de son maître.

Mais ils pensaient, avec raison, que Pedro devait avoir sur lui des papiers disant ce que don Antonio de Villina avait intérêt à savoir.

Il fallait donc que les deux gredins s'emparassent de ces papiers; ayant rencontré le contrebandier, ils en avaient fait leur associé, moyennant quelques pièces de monnaie afin de faire tomber Pedro dans une embuscade.

Le bon Lamnès avait écouté les paroles perfides du contrebandier; tout allait bien pour les deux émissaires.

Tapis derrière une roche, ils virent Pedro s'avancer vers eux et l'un dit à l'autre:

— Attention, qu'il ne nous échappe pas, cette fois.

Ils croyaient le tenir.

Pedro marchait prudemment, les oreilles tendues au moindre bruit, regardant de tous les côtés.

Comme s'il eut deviné que des hommes, prêts à bondir sur lui, étaient embusqués à quarante pas, il prit brusquement une autre direction que celle qu'on lui avait conseillé de suivre.

Les deux espions eurent une exclamation de fureur.

Chacun reprit son bâton et ils se séparèrent afin que l'un ou l'autre se retrouvât, un peu plus tard, sur le chemin de Pedro.

Celui-ci ne tarda pas à arriver au faite de la montagne; mais

comment se guider, maintenant, au milieu de ces rochers énormes et de formes fantastiques sur lesquels les pieds de l'homme ne s'étaient probablement jamais posés? Cependant, et non sans peine, il parvint à escalader un de ces pics. Alors, au-dessous de lui, il put voir des plateaux couverts de genêts fleuris, de bruyères et, s'élevant, ça et là, des chênes lièges. Plus bas c'était la terre d'Espagne.

Il poussa un long soupir de soulagement.

Mais bien des obstacles et des dangers à courir le séparaient encore de cette terre qu'il saluait comme le voyageur du désert salue l'oasis bénie.

Un passage creusé entre deux hautes murailles se trouva devant lui et, bravement, il s'y enfonça. Il venait de sortir de cette large crevasse lorsque, tout à coup, un homme se dressa devant lui.

Cet homme était à peu près vêtu comme Pedro.

Il y avait entre eux une distance d'une quinzaine de pas, mais un précipice les séparait.

— Pedro, dit l'homme, tu ne t'attendais pas à me rencontrer ici.

— C'est vrai, mais je ne suis pas surpris que tu aies accepté la vilaine besogne que t'a donnée ton maître.

— Allons, Pedro, pas de gros mots; nous pouvons devenir amis, si tu le veux.

— Je ne tiens pas à ton amitié.

— Tu as tort, Pedro, car tu n'as plus rien à gagner en restant du côté de Don Carlos. Voyons, dis-moi d'où tu viens.

— Cela ne te regarde point.

— Cela m'intéresse beaucoup, au contraire; Pedro, tu viens de porter en France la fille du marquis de Mimosa.

Pedro haussa les épaules.

— Ne nie pas, c'est inutile; je ne veux pas être ici ton ennemi, Pedro; dis-moi où tu as laissé l'enfant.

— Ah ça, pour qui me prends-tu?

— Je sais que tu es un brave, mais le marquis de Mimosa est mort et tu as besoin d'un nouveau maître.

— Pas le tiens, répliqua Pedro d'une voix étranglée par l'émotion douloureuse qu'il éprouvait.

— Don Antonio de Villina est généreux comme on ne l'est pas ordinairement en Espagne; si tu veux parler, je te promets une belle récompense.

— Tu dois pourtant savoir que je ne suis pas un traître.

— Tu possèdes un secret que je veux connaître.

— Je n'ai de ma vie livré un secret.

— Pedro, prends garde que je ne te traite en ennemi; il y a dans la poche de ta veste un portefeuille, si tu ne me le donnes pas, je le prendrai.

— Si tu peux, Lorenzo.

Brusquement, celui-ci s'arma de son revolver, visa Pedro et fit feu.

Mais Pedro ayant fait un mouvement, la balle alla s'aplatir contre un rocher.

— Maladroit! fit-il.

Il avait aussi tiré son revolver de sa ceinture; à son tour, il fit feu sur l'espion qui fut touché à l'épaule.

Celui-ci poussa un cri rauque, chancela, mais ne tomba pas.

A ce moment l'autre espion parut, accourant au bruit des détonations.

Il aperçut Pedro qui s'éloignait aussi rapidement que possible, sautant de rocher en rocher.

Il tira sur lui et l'atteignit à la jambe.

Pedro voulut continuer sa course pour échapper aux deux hommes qui le serraient de près, mais il trébucha et tomba.

Le bandit qui l'avait blessé crut lui avoir cassé la jambe.

— Nous le tenons, cria-t-il à son compagnon, saute sur lui!

Lorenzo, qui n'était plus qu'à vingt pas de Pedro, se précipita vers le blessé avec des bonds de hyène furieuse. Mais soudain, comme il arrivait sur lui, Pedro se redressa et lui asséna sur la tête un rude coup de bâton. L'espion, déjà blessé à l'épaule, poussa un rugissement de douleur et s'abattit comme une masse.

Pedro, pour l'instant, délivré de cet adversaire, et ayant retrouvé toute son énergie, reprit sa course à travers les rochers. Mais son sang coulait, il souffrait horriblement de sa blessure et il sentait ses jambes faiblir.

Cependant, il aurait pu, peut-être, échapper à son autre ennemi, s'il n'eût pas été subitement arrêté par un gouffre large d'au moins quatre mètres, qui s'ouvrait devant lui, béant.

C'était un de ces précipices insondables, si nombreux dans les hautes montagnes, particulièrement dans les Alpes et les Pyrénées.

Comme Pedro cherchait des yeux un passage, une balle siffla à son oreille.

EPUISE PAR L'ASTHME.—Beaucoup de ceux qui lisent ces lignes connaissent le terrible abattement de santé et de force qui vient avec l'asthme. Il y en a pourtant qui ne comprennent pas qu'il y a un vrai remède qui arrête ordinairement cet abattement. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg est un merveilleux écueil à ce mal éternel. Il a des soulagements sans nombre à son crédit. Il est vendu presque partout.

Il se retourna et vit le deuxième espion, celui qui l'avait blessé, debout sur un rocher.

Les deux hommes, l'un attaquant, l'autre se défendant, échangèrent leurs dernières balles sans se toucher.

L'espion, alors, se laissa glisser en bas du rocher et marcha sur Pedro, en criant :

— Maintenant, à nous deux !

A voir Pedro Lamnès se dresser menaçant, terrible en face de son nouvel adversaire, on aurait pu croire que sa blessure n'était qu'une égratignure.

Si l'espion de don Antonio était un gaillard solide, Pedro ne l'était pas moins et nous savons s'il avait de la bravoure.

— Pedro Lamnès, me connais-tu ? demande l'émissaire.

— Oui, je te connais ; tu t'appelles Juan Cadroz ; tu es un espion, c'est-à-dire un lâche, et tu es au service d'un autre lâche doublé d'un traître.

— Mon maître est un officier de la reine, et je me demande pourquoi tu vois en lui un lâche et un traître. Ce que je sais, moi, c'est qu'il récompense largement les services qu'on lui rend ; mais malheur à ceux qui osent se mettre en travers de son chemin.

Pedro, veux-tu que je cesse de te traiter en ennemi ?

— Déjà cette proposition m'a été faite par ton camarade Lorenzo ; tu sais comment j'y ai répondu. Juan Cadroz, jamais un Lamnès n'a trahi son maître.

— Alors, Pedro, ne t'en prends qu'à toi de ce qui va arriver ; que tu sois mort ou vivant, j'aurai les papiers que tu as sur toi.

— Tu ne les tiens pas encore, riposta le fidèle serviteur.

— Fou que tu es, tu vas mourir ! dit l'autre.

En même temps, le bâton levé, il bondit sur Pedro ; mais celui-ci attendait de pied ferme. Il para le coup et fit tomber le gourdin de la main de son ennemi.

Nul mieux que Pedro ne savait manier le bâton de montagnard, qui était dans ses mains une arme terrible ; il pouvait assommer l'espion, mais il lui répugnait de frapper son adversaire désarmé.

Ce sentiment de générosité allait lui être fatal.

Profitant de ce court temps d'arrêt, Juan Cadroz se glissa comme une couleuvre jusqu'à Pedro dont il esquiva le coup et qu'il saisit à bras le corps.

Ce fut une lutte terrible, où se serrant à s'étouffer, chacun faisait des efforts suprêmes pour

couper la respiration à son adversaire. Les muscles du cou tendus à se rompre, le visage congestionné, les yeux injectés de sang sortant des orbites, ils se tordaient comme deux reptiles s'étreignant de leurs anneaux, sans que l'un parvint à terrasser l'autre.

Il était difficile de prévoir comment allait se terminer la lutte, lorsque Pedro sentit la lame effilée d'un poignard s'enfoncer entre ses côtes. Il comprit qu'il était perdu. Il restait debout, mais son sang coulait avec abondance et, dans quelques secondes, il n'aurait plus la force de se défendre.

Dans la lutte, insensiblement, et sans s'en apercevoir, les deux adversaires s'étaient avancés jusqu'au bord du précipice. Tous deux en même temps virent l'effroyable danger.

Juan Cadroz voulut se rejeter en arrière, mais Pedro se cramponna à lui avec cette force et cette énergie qu'on trouve dans les instants suprêmes et que décuple le désespoir. Il pensait à la fille de son maître, qui tomberait fatalement entre les mains de don Antonio de Villina si l'on s'emparait des papiers qu'il avait sur lui.

Il n'avait plus qu'un moyen de protéger l'enfant contre l'ennemi implacable du marquis de Mimosa ; c'était de mourir et d'emporter avec lui dans la tombe le secret que contenaient les papiers.

Et avant que Juan Cadroz ait eu le temps de soupçonner son intention, Pedro se précipita dans le gouffre, entraînant avec lui l'espion de don Antonio.

Les bras des deux hommes se desserrèrent dans la chute, et les corps bondirent séparément sur les rochers aux aspérités tranchantes pour aller s'écraser au fond de l'abîme.

Après s'être remis du coup qui l'avait à moitié assommé, Lorenzo s'était relevé ; mais, obligé de faire un détour, il n'avait pu arriver à temps pour prêter main-forte à son camarade.

Toutefois, n'étant plus qu'à une faible distance du lieu de la lutte, il avait été le témoin de son épouvantable dénouement.

Il s'avança au bord du précipice, y plongea son regard et recula aussitôt avec un commencement de vertige.

A une certaine profondeur, le gouffre, au lieu de se resserrer allait en s'élargissant, on ne pouvait en voir le fond, mais on y entendait un bruit sourd qui

rappelait le mugissement des vagues d'une mer agitée. Il y avait là un de ces torrents alimentés par la fonte des neiges et les pluies d'orage, comme il s'en trouve dans presque toutes les chaînes de montagnes.

La mission de l'espion était terminée, mais pas comme il l'aurait voulu. Il descendit sans accident le versant espagnol des Pyrénées et se rendit au château de Valpenas où don Antonio se trouvait encore.

— Où est Juan Cadroz ? demanda tout d'abord don Antonio.

— Personne ne le reverra, répondit Lorenzo ; il est mort !

Ces paroles ne parurent pas émouvoir l'officier, car il reprit aussitôt :

— Où est la fille du marquis de Mimosa ?

Lorenzo courba la tête et répondit humblement :

— Je ne le sais pas.

Don Antonio s'emporta, frappa du pied avec fureur et vomit des jurons comme il n'en était peut-être jamais sorti d'une bouche espagnole.

Quand il se fut calmé, il ordonna à l'espion de lui apprendre pourquoi il avait si mal rempli sa mission et comment Juan Cadroz était mort.

Lorenzo fit le récit qui lui était demandé, expliquant à son maître que Pedro Lamnès ayant sur Juan et lui une avance de deux jours, il avait eu le temps de mettre l'enfant en lieu sûr, lorsqu'ils avaient pu, enfin, retrouver ses traces.

Il continua en racontant comment, voulant s'emparer des papiers que Pedro avait dans son portefeuille, son camarade et lui avaient poursuivi l'homme de confiance du marquis de Mimosa à travers la montagne. Et il termina en disant comment Pedro s'était précipité dans un abîme en y entraînant Juan Cadroz.

Don Antonio se mit à marcher comme un fou dans la chambre, tempêtant, jurant, sacrant.

Puis, s'arrêtant brusquement devant Lorenzo :

— Retrouveras-tu le précipice dans lequel sont tombés les deux hommes ?... lui demanda-t-il.

— Oui, señor.

— Eh bien, il nous faut les papiers dont Pedro Lamnès était porteur.

Lorenzo secoua la tête.

(A suivre)

La Mort de Flambeau

(Suite de la page 8)

essaya de se lever, mais ce fut vainement. Le mouvement à peine esquissé lui arracha une plainte étouffée. Tout son corps ne formait plus qu'une plaie ; une souffrance aiguë lui tordait les entrailles.

La lune inondait l'amphithéâtre. Flambeau éleva ses pauvres yeux meurtris vers le coin de ciel, entrevu derrière les vitres.

Tout le passé ressuscitait... Le troupeau défilait dans la plaine irisée ; le chant des moissonneurs mourait dans le lointain, comme la rumeur d'un monde qui s'éteint ; les brebis bêlaient tristement...

Et lui, ardent, infatigable, allait d'un bout à l'autre du champ, faisant sentir — oh ! bien doucement — la menace de ses crocs aux indisciplinés.

Quand tous étaient rentrés dans le rang, il reprenait lui-même sa place près du maître, dont les doigts ébauchaient une caresse.

O maître ! où donc étais-tu à présent ?

Le jour blafard entraînait dans l'amphithéâtre ; au loin retentissait la rumeur sourde, hostile, de la ville inconnue. Peu à peu, la vie reprenait son cours dans l'établissement.

Le chien roux frissonna.

Allait-il revoir ses persécuteurs ?

Ils reparurent vers le milieu de la journée. Ils étaient une vingtaine, bizarrement accoutrés, froidement impassibles.

Le chien pleura.

Il ferma ses grands yeux, comme la veille, pour ne pas voir le geste de l'homme savant. Le bistouri glissa sous la chair, le sang gicla et fut projeté sur le vêtement immaculé du vieillard.

— Ce n'est rien, dit ce dernier ; malheureusement, la bête a son compte. C'était un travail, pour tout dire, assez délicat.

A ce moment, la porte vola en éclats. Un homme en blouse apparut, les yeux exorbités, et si menaçant que, devant sa haute stature, les étudiants reculèrent.

Blême, le savant se réfugia derrière eux.

François Leber poussa un cri de douleur et de rage :

— Assassins !

Au son de cette voix bien-aimée, le grand chien souleva ses paupières ; son regard à demi éteint se posa sur le berger.

L'homme des champs se jeta sur le pauvre corps torturé et posa ses lèvres entre les oreilles frémissantes.

(Suite à la page 34)

Feuilleton du "Samedi"

Quand le Coeur Parle

Par JACQUES BRIENNE

No 11 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean Dorlhac rencontre par hasard une inconnue portant un collier d'une grande valeur qu'il a vu monter autrefois dans l'atelier de son père. Il réussit à découvrir que la belle personne doit aller à l'Opéra le lendemain. Le diamantaire se met en colère lorsque son fils le questionne sur le collier du pacha. Intrigué, Jean va à l'Opéra et trouve son père mort dans une loge après en avoir vu sortir l'inconnue au collier. Quelle est cette femme qui a tué son père?

Jean fait une fausse déclaration à la police, car il veut éclaircir lui-même ce mystère. Il quitte sa charmante amie Nicole en lui laissant un montant d'argent, qui est d'ailleurs refusé.

Afin de faciliter ses recherches, Jean se fait diamantaire, comme son père. Il découvre que, à cause du témoignage de son père et de Raban, un Syrien surnommé le pacha a été condamné au bagne, plusieurs années auparavant.

Petit Jean, le frère de Nicole, est malade. Jean Dorlhac l'envoie à la campagne avec sa soeur. L'enfant se rétablit alors rapidement. Nicole découvre que la dame au collier visite souvent une vieille voisine. Après enquête, Jean apprend que l'inconnue est la grande cantatrice Simone Chantal, personne des plus honorables. Décidé à connaître les causes de la mort de son père, Jean réussit à obtenir de l'actrice une entrevue.

Le Syrien revient du bagne sous un faux nom: Gonzalvo Beiros. Il espère s'enrichir pour épouser sa fiancée de jadis, Simone Chantal. Sa soeur, la cartomancienne Anitra, l'encourage.

Le jeune diamantaire s'aperçoit qu'il aime passionnément Simone. Il veut briser ce sentiment qu'il n'a pas le droit d'avoir envers celle qui a tué son père.

XIV

Elle a bien trouvé un moyen de rendre pour lui l'épreuve moins dure; un moyen qu'elle croit sûr et infaillible, encore qu'il soit bien aléatoire.

Elle y pense quand Mlle Dupin est partie, et la nuit venue, elle y pense encore, sans pouvoir dormir.

Elle pleure et elle sourit tour à tour.

Si les événements suivent le cours qu'elle veut leur donner, Jean ne souffrira pas. Au contraire. De longues années de bonheur lui seront assurées.

Elle seule pleurera... et qui sait? Les larmes qu'elle versera seront peut-être moins amères qu'elle ne le croit. Elle va se sacrifier, mais si Jean, lui, est heureux, qu'importe! Le sacrifice sera doux à celle qui le fera.

Aimer, c'est se dévouer à ce qu'on aime. La jalousie est une preuve d'égoïsme. Elle n'est pas une preuve d'amour.

Comme l'a dit Mlle Angélique, il reste à Simone un beau rôle à jouer, le plus beau rôle de sa carrière; elle le jouera jusqu'au bout, même si elle devait en mourir...

Le matin vient.

Les réflexions de la nuit n'ont fait qu'affermir Mlle Chantal dans ses résolutions.

Elle ordonne à sa femme de chambre:

— Défaites les malles, je ne vais pas à Deauville.

Louise proteste, étonnée:

— Comment! Madame ne va pas à la mer?

— Non. J'irai à la montagne, plus tard.

Puis elle téléphone à Jean.

Quelle émotion elle éprouve, lorsqu'elle reconnaît sa voix!

— C'est vous, Jean? Ah!...

Vous allez bien? Je n'irai pas à Chartres, comme il était convenu, cet après-midi... Ce n'est pas possible... Je vous expliquerai... Attendez-moi ce soir chez vous.

Le jeune homme ne devine pas la profondeur de son trouble. Aucun pressentiment ne l'avertit qu'on a travaillé contre lui, et que Simone a résolu de le fuir. Il se croit sûr de l'avenir. Et il attend son heure dans le ravissement et la joie...

Après avoir téléphoné, l'actrice s'habille et se rend chez la cartomancienne.

La soeur du pacha manifeste une vive surprise en la voyant:

— Vous, Simone?

— Oui, madame Anitra. Il faut que je parle à Néhad.

— Mais il n'est pas ici.

— Ne pouvez-vous l'envoyer chercher?

— Je le puis, mais... ça presse donc beaucoup?

— Il n'y a pas une minute à perdre. Allez le chercher vous-même au besoin. Je vous attendrai.

La tireuse de cartes dévisage la visiteuse.

Que se passe-t-il donc?

Mme Anitra n'ignore rien des projets formés par Jean Dorlhac.

Ernest Quinot l'a renseignée, et ce qu'il n'a pas dit, elle l'a deviné.

De son côté, elle n'est pas restée inactive.

Elle s'est refusée à laisser les événements suivre leur cours sans chercher à le modifier.

Non, non; Jean ne partira pas avec Simone.

Tout est prêt pour l'en empêcher.

L'ancien apache de Belleville s'est laissé prendre, après avoir beaucoup hésité, à l'appât d'une grosse somme d'argent.

Grâce à lui, un guet-apens a été préparé où le diamantaire succombera.

Et si par hasard il échappait à l'accident savamment combiné où il doit périr, la cartomancienne le frapperait au besoin de sa propre main, comme elle l'a tant de fois juré.

Mme Anitra ne craint ni les travaux forcés, ni la mort même.

Elle veut se venger d'abord...

Or l'embûche a été préparée pour le soir...

La Syrienne y pensait encore au moment où Simone est entrée.

Que signifie donc cette visite?

La tireuse de cartes ignore la démarche de Mlle Dupin; à plus forte raison ce qui en est résulté.

Elle dévisage l'actrice comme pour pénétrer sa pensée.

Elle hésite un instant.

Ira-t-elle chercher son frère?

Pourquoi pas? C'est le meilleur moyen de savoir à quoi songe Simone.

Elle court. Elle prend un taxi et, bientôt, elle ramène l'alchimiste.

— Simone désire te parler, a-t-elle dit simplement à l'homme

qui ignore que sa destinée doit se jouer ce jour-là.

Lorsqu'il est là, dans la chambre où la voyante donne ses consultations, l'actrice, après lui avoir serré la main, se recueille un instant.

Elle ferme à demi les yeux, et elle évoque l'image de la sainte fille qui l'a galvanisée, et qui à cette heure, sans doute, prie pour elle.

Elle murmure:

— Mademoiselle Angélique, ne m'abandonnez pas!

C'est qu'elle va commencer à jouer son plus beau rôle! Mais cette fois ce sont ses sentiments personnels qu'elle va exprimer!

Elle prononce lentement:

— Néhad, ma destinée a été moins tragique que la vôtre, mais elle a été bien étrange et bien douloureuse aussi! J'espère, comme vous, toucher au terme de mes misères. Dans quelques jours, je quitterai Paris. Je n'irai pas à Deauville...

Elle s'interrompt un instant pour regarder Mme Anitra, puis elle reprend:

— J'irai en Suisse. Et dès que l'automne viendra, je partirai pour l'Egypte.

"Je vous y donne rendez-vous, Néhad. Nous remonterons le Nil ensemble, et je serai censée avoir connu l'homme nouveau, l'Espagnol que vous êtes devenu, aux portes du tabernacle de Tout-Ank-Amen.

"Comme vous l'aviez rêvé, il y a vingt ans, ma destinée sera unie à la vôtre et les serments échangés autrefois seront tenus.

Elle parle si gravement que Mme Anitra, qu'elle a regardée deux fois, et Néhad, que ce discours remue jusqu'au fond de l'âme, ne font même pas un geste.

Ils attendent la suite.

Où Simone veut-elle en venir?

Après une pause, elle reprend:

— Avant de partir, avant de quitter Paris, peut-être pour toujours, il me reste cependant un devoir à remplir.

"Permettez-moi de ne pas vous confier encore mon secret.

Je vous le dirai plus tard. En attendant, et c'est pour cela que je suis venue, je veux vous adresser une prière.

Comme elle hésite, le pacha, très ému, l'encourage :

— Une prière, dites-vous? Ne savez-vous pas, Simone, que vos moindres désirs sont sacrés pour moi?

— Ecoutez. Le soir où j'ai débuté au théâtre, Mme Anitra a attaché à mon cou ce beau collier, que vous aviez monté pour moi, perle à perle.

— "Ce gage inestimable de tendresse et d'amour, je le porte encore. Il ne m'a jamais quittée. Je l'avais sur moi quand, parée et masquée, j'ai pénétré dans la loge où je devais voir mourir mon bourreau.

— Pourquoi rappelez-vous ce souvenir?

— Attendez. Mon collier est aussi innocent que moi. N'empêche qu'il a failli, comme moi, devenir la cause de grands malheurs.

— "Il m'a désignée; il m'a fait connaître à un homme que je ne puis maudire, et qui, pourtant, m'a fait souvent pleurer.

— Je ne comprends pas, réplique le chimiste.

— Heureusement que vous ne comprenez pas. Plus tard vous saurez tout...

Si Néhah ne comprenait pas les paroles de l'actrice, sa sœur, elle, les comprenait très bien.

Le collier avait été le fil conducteur qui avait permis à Jean Dorlhac d'arriver jusqu'à l'actrice.

Mais encore une fois, où Simone voulait-elle en venir?... Elle continuait :

— Ce collier, Mme Anitra me l'a attaché au cou, comme une chaîne, en votre nom. Eh bien! je vous en prie, je vous en supplie même, détachez-le; moi, je n'oserai jamais. Néhah, retirez-le, et permettez-moi ensuite d'en disposer.

— "Quand je reparaitrai devant vous, je ne le porterai plus, je l'aurai donné. Mais qu'importe! Un autre lien, plus solide encore, doit m'unir bientôt à vous.

— Simone, je comprends de moins en moins; mais vos désirs sont des ordres pour moi. Et puis, vous avez raison : ce collier ne vous a pas porté la chance. Donnez-le, je vous en offrirai un autre.

— Détachez-le vous même d'abord.

— Vous voulez?...

— Je vous en prie.

Tandis qu'elle se penche, tandis que Mme Anitra la regarde,

au comble de la surprise, l'ancien forçat, d'une main tremblante, presse un diamant, fait jouer un ressort, retire le collier et le remet à Simone.

Celle-ci l'enferme dans un écrin et bientôt elle s'en va, aussi mystérieusement qu'elle est venue, en disant :

— A demain, pour toujours!

Quelques instants après, Néhah s'en va à son tour.

Il n'a vu, dans les paroles et le geste de Simone, qu'une preuve de plus que toutes les femmes sont superstitieuses.

Et il l'approuve de ne plus vouloir porter un joyau qui ne l'a pas protégée contre le mauvais sort.

Quant à la cartomancienne, elle est bouleversée.

Elle ne sait ce qu'elle doit croire.

Pourtant, elle a besoin de se faire une opinion, car cette nuit même, le diamantaire doit tomber dans un guet-apens qui deviendrait inutile si l'actrice avait dit vrai, si elle partait seule pour la Suisse, au lieu d'aller en Angleterre avec Jean.

La sœur du pacha ne tient plus en place.

Deux fois elle consulte les cartes, mais vainement. Les cartes ne lui apprennent rien.

Enfin, elle sort à son tour, et elle court chez Simone.

Celle-ci est déjà partie, et la femme de chambre ne sait pas est allée.

— Vraiment, vous l'ignorez? insiste la tireuse de cartes,

— Je vous le jure.

— C'est que j'ai de graves nouvelles à lui apprendre.

— Un malheur?

— Presque.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi?

— Parce que madame m'a ordonné, ce matin, de défaire les malles, et m'a dit qu'elle n'allait pas à Deauville!

Ainsi, c'est vrai! Il y a quelque chose de changé dans les projets formés par l'actrice et le diamantaire.

Mme Anitra n'en est que plus anxieuse.

Elle s'en va et, une heure après, elle revient. Mais Mlle Chantal n'est pas rentrée.

Le temps passe.

— Que faire, grands dieux

Bientôt il sera peut-être trop tard.

Tout à coup, la cartomancienne a une idée. Elle se précipite dans un garage, elle loue une voiture, elle part pour Montfort-l'Amaury.

Tant pis! Il faut à tout prix qu'elle ait une explication avec l'actrice, et elle va voir si celle qu'elle cherche n'est pas chez Mlle Dupin...

Elle y est.

Simone a besoin, en effet, de la complicité de sa vieille parente pour mener à bonne fin l'œuvre qu'elle a entreprise.

Pendant qu'Eva est occupée et que la couturière, venue pour procéder à un essayage, ajuste sa robe, Mlle Chantal et Mlle Angélique ont un long entretien.

L'héritière des jansénistes est bien un peu effarée lorsqu'elle apprend ce que veut faire la jeune femme. A ses yeux, la fin ne justifie pas les moyens.

Mais depuis quelques jours, elle subit une crise. Elle s'humanise, si on peut dire.

Sans doute, les rigoureux ancêtres, dont les portraits l'entourent, la blâmeraient.

Mais une voix lui dit que le Dieu de l'Evangile, le Dieu qui a pardonné à la pécheresse, et qui, sur la croix, a exaucé le larron, lui sera clément, à elle aussi...

C'est donc entendu. Elle laissera faire Simone. Elle lui permet même de donner un dernier rendez-vous à Jean, dans le pavillon mystérieux, en pleine nuit...

Vite, Mlle Chantal écrit un mot :

"Petit Jean, dites à votre maître que je l'attends ce soir, à l'heure où il a coutume de se glisser avec vous dans le parc de Mlle Angélique. Mais soyez prudents l'un et l'autre, et vous, Petit Jean, soyez discret."

Elle enferme le mot dans une enveloppe, qu'elle confie à son chauffeur.

— Antonio, tu vas aller à Cernay-le-Bretonneux.

— Bien, madame.

— Tu laisseras la voiture au bas de la côte. Tu monteras au château et tu remettras cette lettre au jeune chauffeur de M. Dorlhac...

Maintenant, Simone a rejoint Eva dans la salle où travaille la couturière.

Mlle Angélique s'est retirée pour prier dans son oratoire.

— Que tu es belle! s'écrie l'actrice en apercevant sa sœur, vêtue de la nouvelle robe qu'on vient de terminer.

On a beau dire, une robe de soie, bien choisie, sortant des mains d'une grande faiseuse, n'a pas de prix, car elle fait jol-

"Restes" Savoureux

Faites des plats alléchants de "restes" avec la Cox : pure, saine, pas chère, elle vous aide à réduire le coût de la nourriture. Pour se procurer le Livre de Recettes Gratuit, écrire à Case postale 73, Montréal, Dépt. E.

LA GÉLATINE
en poudre instantanée

Cox
Fabriquée en Ecosse

TOUT SIMPLEMENT EPUISÉE?

Prenez le Composé Végétal

de Lydia E. Pinkham

Y a-t-il quelque chose qui use plus la femme que cette routine perpétuelle des devoirs domestiques? Vous n'avez pas le temps d'être malade... vous êtes fatiguée... souffrante... cependant, vous ne pouvez arrêter. Il vient un temps où quelque chose éclate, et vous vous rendez compte que vous êtes tout simplement épuisée. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham vous soulagera. Son effet tonifiant vous donnera une vigueur nouvelle et vous fera paraître plus faciles vos tâches quotidiennes.

98 femmes sur chaque 100 femmes qui nous ont fait rapport, disent que ce remède leur a fait du bien. Achetez-en une bouteille aujourd'hui chez votre pharmacien... et observez les résultats.

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto & Ontario.



Une
Belle
Taille

Aux lignes
Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES COYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESETTE & C^{TE},
975, rue de Bullion
Montréal Canada

ment valoir la beauté d'une femme.

— Viens que je te regarde, que je t'admire, ajoute la sœur aînée.

Eva n'était plus la même.

Elle était très jolie avant. Mais la souplesse, l'élégance de sa taille, le charme même de son visage paraissaient tout autres sous ce vêtement merveilleux.

Vous vous rappelez! Eva avait désiré une robe pareille à celle que Simone portait lorsque les deux Jean l'avaient aperçue, chantant, la nuit, le rêve d'Elsa de Brabant.

Une robe en soie bleue, couverte de broderies claires, dessinant légèrement la taille, s'élargissant dans le bas...

Quand, à son tour, Mlle Angélique vit la jeune fille vêtue de sa nouvelle toilette, elle ne put retenir, elle aussi, un cri de saisissement.

Mais son admiration s'exprima d'une autre manière.

— Comme tu ressembles à Simone! dit-elle.

— C'est vrai?

— Vrai, au point qu'on te prendrait pour elle, si elle n'était pas là.

Aucune constatation ne pouvait faire plus de plaisir à la jeune fille, qui aurait voulu ressembler en tout à sa sœur.

Mais l'aînée n'éprouva pas moins d'émotion, en entendant les paroles de leur vieille cousine.

Elle détourna la tête et murmura:

— C'est Dieu qui l'a voulu!

L'arrivée inattendue de Mme Anitra arracha l'actrice et ses parentes à l'attendrissement qui les gagnait toutes les trois.

La cartomancienne, désirant se faire pardonner son indiscretion, prit un ton humble, qui n'était guère dans ses habitudes, pour implorer:

— Excusez-moi, Simone, mais il fallait que je vous voie, que je vous parle, aujourd'hui même. Alors, je me suis permis de venir frapper à cette porte.

— Vous avez bien fait, et puisque j'en ai l'occasion, je vais vous présenter à Mlle Dupin et à ma sœur.

Simone Chantal était tellement décidée à aller jusqu'au bout dans la voie où elle venait de s'engager, qu'elle acceptait comme une chose naturelle, cette visite qui l'aurait fait frémir la veille.

Elle se tourna vers la vieille fille et prononça:

— Ma cousine, je vous présente Mme Anitra, dont je vous ai parlé hier.

Puis, s'adressant à sa sœur, elle dit:

— Eva, cette dame a connu jadis ton père et ta mère!

Enfin, se tournant de nouveau vers la tireuse de cartes, elle reprit:

— Madame Anitra, voici ma jeune sœur.

— Comme elle vous ressemble!

— N'est-ce pas?

— C'est extraordinaire.

— Dites miraculeux!

Mlle Angélique et Eva regardaient de tous leurs yeux la sœur du pacha.

Un monde les séparait de cette femme. Rien ne les rapprochait. Pas même la religion.

Car celle que professait la voyante était de la pure superstition, et, à dire vrai, Mme Anitra produisit aux deux recluses de Montfort-l'Amaury l'effet d'une véritable sorcière.

Simone s'en rendit compte.

Elle abrégua l'entrevue.

— Alors, vous voulez me parler? Venez, madame Anitra.

Elle l'entraîna à l'écart, et dès qu'elles furent seules, la cartomancienne commença:

— Simone, l'heure est très grave. Vous avez votre secret. J'ai le mien. Gardons chacun le nôtre. Mais, moi aussi, il faut que j'agisse, et il faut que je sache. Excusez donc mon indiscretion, et veuillez me répondre.

— Que désirez-vous savoir?

— Vous nous avez dit ce matin que vous alliez en Suisse.

— C'est exact.

— Irez-vous seule? Personne ne vous y rejoindra?

— Personne, à moins que Néhah ne veuille venir.

Mme Anitra resta saisie.

Pourtant, la réponse de l'actrice ne lui suffisait pas. Elle insistait:

— Alors, ce n'est pas comme pour le voyage que vous aviez projeté d'entreprendre en Angleterre et en Norvège?

— Vous saviez?

— Je sais tout.

— Tant pis, ou tant mieux. Dans ce cas, je vous dirai que Mlle Angélique avait, comme vous, deviné bien des choses, et qu'elle m'a fait comprendre que j'avais tort. Je vais donc réparer la faute que j'avais commise.

— Demain, tout sera terminé. Je serai de nouveau libre, et je pourrai tendre la main à celui qui m'attend, et qui espère, depuis si longtemps.

— Simone, je vous crois, je vous admire, et je vous remercie... Dites-moi, pourtant, que deviendra-t-il, l'homme qui a failli...

— Madame Anitra, j'espère que vous reviendrez un jour de vos préventions à son égard. Il a été malheureux, jamais coupable. Quant à son avenir, il deviendra ce que Dieu voudra.

— J'ai l'espoir, cependant, qu'il ne sera pas malheureux. Je le souhaite en tout cas, car je ne pourrais pas vivre heureuse, si j'apprenais qu'il souffre...

— Mais, je vous le répète, je crois avoir trouvé le moyen d'éviter tout nouveau malheur!

La cartomancienne s'en va, très impressionnée, et encore plus émue.

Le milieu où elle vient de pénétrer, les paroles qu'elle vient d'entendre, l'accent dont elles ont été prononcées, la fierté de Simone, qui, pas un instant, n'a baissé les yeux devant elle, tout a contribué à lui faire comprendre qu'elle doit avoir entière confiance dans les promesses de la fiancée de son frère.

Alors, puisque tout est rentré dans l'ordre c'est à elle, maintenant, à prendre des mesures pour que le malheur ne fasse pas une nouvelle apparition au milieu d'eux.

La vie du diamantaire est en danger. Ernest Quinot, instrument docile, a reçu des instructions formelles. C'est ce soir qu'il doit agir.

Il faut lui donner contre-ordre.

Heureusement que Mme Anitra a loué une automobile. Elle renonce à la prudence dont elle a toujours fait preuve, et sans prendre aucune précaution elle se fait conduire à Cernay-le-Bretonneux, chez l'oncle du malandrin.

La nuit tombe; c'est l'heure de la soupe, que la fille du paysan a préparée, pendant que la mère est au château.

— Je voudrais voir votre neveu, Ernest Quinot.

— Il n'est pas là.

— Où donc est-il?

— Je n'en sais rien.

— Il ne dîne pas avec vous?

— Je ne crois pas.

— Alors, il est rentré chez lui, à Versailles?

— C'est probable.

Le père Quinot répond en Normand; c'est une vieille habitude; il ne dit jamais oui ou non franchement.

Mais la tireuse de cartes comprend vite que ce langage ne cache aucune arrière-pensée.

Alors, si l'aide-jardinier n'est pas là, c'est qu'il a dû rentrer à Versailles. Elle remonte en auto, se fait conduire au domicile d'Ernest, frappe violemment à sa porte. Mais celle-ci ne s'ouvre pas, et pour cause.

Le logement est vide. Le mécanicien n'est pas rentré, et sa femme a dû le rejoindre qui sait où?

Une inquiétude, une terreur sans nom s'emparent de la sœur du pacha.

Elle ne sait plus que faire.

Est-ce que, par sa faute, une nouvelle catastrophe va se produire, une catastrophe qui mettra tout en question?

Elle sent une sueur froide perler à ses tempes.

Elle réfléchit, et bientôt elle se dit:

— Il ne me reste qu'un moyen. C'est de prévenir Jean Dorlhac lui-même. Il faut l'empêcher de passer par la route qui doit lui être fatale.

Elle ordonne au chauffeur de la conduire à la gare de Montfort-l'Amaury. Là, elle le paiera et le renverra.

Tant pis, elle rentrera ensuite à Paris par le train, quand elle pourra.

Lorsque le chauffeur est parti, elle s'oriente. Mais il fait nuit, et elle connaît mal le pays.

Elle prend un chemin, et quand elle a fait huit cents mètres, elle s'aperçoit qu'elle ne suit pas la bonne route.

Alors, elle revient sur ses pas, en prend une autre. Et elle va, elle va, dans le silence et la solitude, impressionnée par la nuit, dominée par la crainte de se perdre dans la campagne et d'arriver trop tard.

Bientôt, elle est comme folle.

La peur, une peur stupide, irraisonnée, s'empare d'elle. Elle se met à courir, au hasard.

Tout à coup elle s'arrête, essouffée. La route qu'elle a suivie ne va pas plus loin.

Un grand mur la barre, un grand mur au milieu duquel s'ouvre une grille en fer forgé; elle s'accroche aux barreaux; elle regarde, les yeux agrandis d'effroi. Devant elle, s'étend un cimetière.

Elle voit les tombes qui, sous la clarté lunaire, prennent des formes fantastiques.

Alors, c'est la déroute complète, l'effondrement de sa raison sous l'effet de la frayeur... Mme Anitra a toujours eu peur des morts... Elle s'évanouit et s'effondre sur le sol.

XV

Dans la maison de Mlle Dupin, les trois parentes ont dîné ensemble et mangé du bout des lèvres. Mlle Angélique et Simone savent que des événements graves se préparent. Quant à Eva, elle en a le pressentiment.

Après le départ de la couturière, la jeune fille a voulu quitter sa belle robe bleue. Sa sœur s'y est opposée.

— Garde-la, mignonne. J'ai plaisir à te voir bien habillée. Viens ici que je te regarde encore, et que je te coiffe.

L'aînée a fait asseoir la cadette sur une chaise, a jeté un peignoir sur ses épaules, pour les protéger; puis a dénoué les beaux cheveux blonds.

— Qu'ils sont souples et fins! Attends un peu. Je vais les arranger. Tu ne sais pas te coiffer.

— Apprends-moi, Simone.

— Tiens, regarde dans la glace comme je fais.

L'une de ses mains manie avec habileté une grande peigne d'écaillé; l'autre soutient la belle chevelure aux reflets dorés. Puis, le peigne n'étant plus nécessaire, les deux mains saisissent les cheveux, les tordent, les ramènent sur la tête et les fixent au moyen de crochets invisibles.

Maintenant c'est fini.

— Eh bien! qu'en dis-tu? demande l'actrice en souriant.

Eva se regarde encore dans la glace, puis, au comble de l'émotion, elle saisit sa sœur à pleins bras, et l'embrasse longuement, sans prononcer un mot.

Simone l'a coiffée comme elle se coiffe elle-même. Si bien que la ressemblance entre elles en est encore augmentée. Mêmes traits, mêmes yeux, même robe, même coiffure.

— Tu es plus jeune, heureusement, murmure l'aînée.

— Pauvre Simone, répond avec mélancolie la cadette.

— Ne me plains pas. J'ai eu mon lot de peines, mais j'ai eu aussi mon lot de joies. Et je te le dis, mes peines vont finir.

— Quant aux joies, j'espère bien qu'il en reste quelques-unes encore au fond de la coupe que je dois vider!...

Après le repas, Mlle Chantal entraîne Eva sur la terrasse.

— Marchons un peu. Il fait si bon ce soir!

Elles se prennent par la taille et vont à pas lents.

Mlle Chantal commence:

— Eva, ma chérie, veux-tu me faire un grand plaisir?

— Certainement, je le veux.

— Veux-tu me rendre en un jour tout ce que j'ai fait pour toi depuis que notre mère est morte?

— Ah! Simone, te rendre tes bienfaits! Comment serait-ce possible? Tu as été si tendre, si dévouée pour moi!

— Ecoute. Il te suffira de m'obéir aveuglément ce soir et demain sans me demander d'explications. Après, ce sera fini. Nous serons quittes.

— Que dis-tu? Jamais je ne serai quitte vis-à-vis de toi. Jusqu'à l'heure où la mort nous séparera, je veux t'aimer et t'obéir.

— M'aimer, oui, mais obéir-moi jusqu'à demain seulement. Après, ce ne sera plus nécessaire. Tu veux bien, n'est-ce pas?

— Ne le demande plus, Simone. Dis-moi seulement ce que je dois faire.

— Rappelle-toi la conversation que nous avons eue, il n'y a pas longtemps. Le sort ordinaire des jeunes filles est de se marier. Seules, celles qui sont douées de hautes vertus, comme notre cousine, ont raison de vouloir échapper à la loi commune. Les autres qui ne se marient pas sont à plaindre. J'en sais quelque chose. Je veux donc te marier.

— Je ne refuse pas.

— On affirme que les mariages de raison offrent plus de garanties de bonheur que les mariages d'amour. Je ne le crois pas.

— Heureuses, à mon avis, sont les femmes dont le mari s'est présenté à elles, au jour béni de la première rencontre, sous les traits du Prince Charmant. Je voudrais que ce soit ton cas...

— Justement, je connais un jeune homme...

— Simone! Simone!...

La jeune fille pleure, et dans une étreinte, elle appuie sa tête sur l'épaule de sa sœur.

— Qu'as-tu donc? s'inquiète l'aînée. Voyons, Eva, réponds.

Comme Mlle Angélique, la jeune fille a deviné bien des choses, et le souci que l'actrice a pris de l'habiller et de la coiffer comme elle, ont éveillé en son esprit des idées vagues encore, mais que les paroles échangées depuis un instant ont pour effet de rendre plus précises.

Elle murmura, la tête toujours baissée:

— Ne fais pas attention à mes larmes. Je suis nerveuse aujourd'hui. Continue. Je te répondrai ensuite.

Alors, l'actrice reprend:

DENTIERS 10 jours d'essai GRATUITS!

Pourquoi payer de \$50. à \$75. pour des dentiers?



Autrefois \$35.00

Maintenant \$5.00

Pour faire connaître nos nouveaux Dentiers "Hold-Fast" dans votre localité, nous vous enverrons les deux dentiers ou seulement celui du haut ou celui du bas tels que désirés pour ESSAI GRATUIT. Plus de visites constantes, pleines d'anxiété et dispendieuses chez le dentiste; plus de dépenses extravagantes pour se procurer des dentiers bien ajustés, confortables et agréables à porter. LES DENTIERS HOLD-FAST embelliront votre figure, vous donneront du confort — ils sont légers et semblent naturels. Pourquoi payer ailleurs \$75.00 et plus pour des dentiers quand vous pouvez vous en procurer d'aussi bons de notre maison pour le prix minime de \$5.00? Remplissez le coupon et postez-le aujourd'hui. Ne retardez pas; profitez de cette offre spéciale. Postez le coupon aujourd'hui! Nous vous dirons aussi comment vous pouvez vous en procurer un GRATIS!

CHICAGO DENTAL HOUSE

1445 W. Jackson Blvd., Can. 16, Chicago, Ill.

COUPON D'ESSAI GRATUIT

Chicago Dental House, Can. 16, 1445 W. Jackson Blvd., Chicago, Ill.

Messieurs: Je désire essayer vos dentiers et savoir comment je peux m'en procurer un GRATIS!

Nom _____

Age _____

Rue et No _____

Adresse postale _____

Province _____

— Mon plus ardent désir était de te marier à un jeune homme digne de toi, capable d'apprécier le trésor de délicatesse et de sensibilité que tu es. Ma chérie, tu as reçu ici une éducation et des soins, qui ont fait de toi une créature d'élite.

— Tous les hommes recherchent la beauté physique, mais il en est peu qui apprécient à son prix la beauté morale. Aussi, j'avais peur en songeant à ton avenir.

— Mais, par des voix détournées, le destin a conduit vers moi celui qu'il avait élu, sans doute, celui qui te convient, celui qui semble avoir été créé pour toi, comme tu as été élevée pour lui.

— Je te le présenterai, Eva, et tu le jugeras. Tu seras libre de le refuser, cela va de soi, s'il ne te plaît pas.

— Mais je veux que tu saches à l'avance qu'il est malheureux et qu'il me serait doux que tu veuilles le guérir.

— Simone, j'ai peur...

— Peur de quoi?

— Que tu cherches à échafauder le bonheur d'autrui sur ta propre souffrance.

— Que dis-tu là? Mon bonheur dépend, au contraire, du tien et... de son bonheur à lui.

— Réfléchis, Simone.

— J'ai réfléchi, et puis, sache-le, notre bonne cousine m'approuve.

— Elle sait donc?

— Oui.

— Elle sait que je dois, cette nuit, te présenter à ce jeune homme, et elle souhaite, comme moi, qu'il te plaise!

— Come la vie aura été cruelle pour toi!

— Ne dis pas ça. Le devoir accompli comporte une douceur, que je goûterai d'autant mieux que j'ai la conviction de travailler au bonheur de deux êtres.

me sont également chers. Ne te préoccupe pas de moi.

— Laisse-moi faire.

Eva réplique, d'une voix si basse qu'on l'entend à peine:

— Mais lui, est-ce qu'il consentira?

— Il sera libre, comme toi, de dire oui ou non. Mais je n'imaginerai pas qu'il puisse refuser le bonheur qu'on lui offre.

Et plus bas, très bas, comme dans un souffle, elle ajoute:

— Tu es moi, lorsque j'avais vingt ans. C'est toi qu'il a vu en rêve. Tu es la femme qu'il cherchait, et qu'il a cru trouver lorsqu'il m'a rencontrée.

La conversation continue à voix basse. C'est un murmure de mots très doux, discrets, si l'on peut dire, atténués.

La sœur aînée ouvre son cœur.

Un soupir remplace au besoin le mot qu'on ne trouve pas.

Un serrement de main, un baiser furtif, fait comprendre qu'il n'est pas nécessaire d'apuyer.

Et quand la pudeur, ce sentiment divin si naturel à la femme qu'il en est la première et la plus belle parure, les fait rougir légèrement ou trembler un peu, l'une et l'autre, la nuit propice cache leur confusion passagère.

Le sujet est scabreux, mais comme le jour n'est pas plus pur que leur cœur, Simone peut tout raconter et le jeune fille tout entendre.

Eva comprend ce qu'elle n'avait pas encore deviné.

Simone est une grande artiste, adulée, recherchée, que l'admiration d'une élite a placée sur un trône, où on l'encense, où on la couvre de fleurs.

(A suivre)

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

La Perle Grise

Par ALEK PLUNIAN

No 2

(Suite)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Après une déception d'amoureux, Denis Mauger, officier d'avenir, devient misanthrope irréductible. Il accepte l'invitation de son ami Robert Vilebon qui habite une île des mers du sud. Il y reste près de deux années puis il revient en France avec son ami.

IV

— Bah! Nous n'avons encore que vingt-neuf ans. Ne joue pas au vieil homme. La vie est belle!

— Fichtre oui! Vous verrez ça ici! Une thébaïde, ce castel; un paradis terrestre, ce pays! Mais d'abord, que nous ne manquions pas au rite du protocole! Jacqueline, je te présente notre ami Denis Mauger... Notre cousine, future pédagogue, mais surtout musicienne et sportive. Michel, notre cousin.

Denis jugea d'un regard le frère et la sœur.

Tout de suite Mauger se mit sur la défensive. Cette jeune fille aux yeux clairs et aux dents éclatantes représentait un danger. Danger impossible à fuir, mais qu'une tactique adroite pouvait éviter.

Il serra cordialement la main de Michel Andréaut et s'inclina avec une froide correction devant la Sévrienne. Déjà, dans un élan spontané de camaraderie, elle avançait les doigts devant le nouveau venu. Mais, avec son instinct de femme, elle perçut l'hostilité derrière le salut de Denis. Surprise, elle retint son geste. Ne comprenant pas, elle s'abstenait de juger.

Ils pénétrèrent tous dans un large vestibule très clair égayé de vieilles faïences et de cretonnes où une paysanne accorte les accueillait:

— Bonjour, messieurs et mademoiselle. Donnez-moi votre valise, monsieur, je m'en vais monter ça dans votre chambre.

Ces dames sont allées cueillir des fruits au verger. Elles ne vont sûrement pas tarder à revenir. Quant à ces messieurs, ils ont prévenu qu'ils rentreront plus tôt que d'habitude. Madame a dit de servir le porto. J'ai tout préparé à la salle à manger. Si mademoiselle et messieurs veulent bien y aller?...

— Pittoresque, la soubrette, hein? dit Robert, qu'amusait toujours le caquet de la domestique. C'est une femme du pays, bavarde comme personne, mais active, dévouée et faisant une de ces cuisines!... Avec son mari que nous avons gagné pour l'entretien du jardin, elle constitue tout notre personnel. Ils rattrapent en bonne humeur le style qu'ils n'ont point et, s'ils ne savent pas parler à la troisième personne, ils éprouvent — du moins je le crois — une certaine sympathie pour nous.

"J'aime mieux ça.

Pui, changeant de ton:

— Porto, banyuls.

Une atmosphère d'enjouement s'établissait dans la pièce. Entraîné, Denis se laissa aller. Pour une minute, il retrouva son rire et sa jeunesse.

— Une cigarette, monsieur?

Jacqueline tendait vers lui une boîte en citronnier emplies des cylindres blonds. Un sourire découvrait ses dents claires. Certes, elle ne nourrissait aucune rancune contre lui, cela était visible, et au fond de ses yeux bleus dansait une lueur de gaieté.

Cette sympathie qui se livrait sans réticence, loin de se concilier le misanthrope, le durcit davantage. Il dit seulement, avec une politesse qui coupait court en raison de la sécheresse du ton:

— Merci, mademoiselle.

Cette fois, il fallait bien qu'elle se rendit compte que Denis ne tenait nullement à se mettre en frais d'amabilité.

Jacqueline, qui avait espéré trouver en cet ami de ses cousins un nouveau camarade, fut,

tout au fond d'elle, blessée par cette offensante volonté de réserve. Elle se promit de répondre à cette froideur par une froideur égale.

Un courant d'hostilité s'établissait entre eux à l'insu de tous.

...Il y avait une demi-heure à peine que les jeunes gens s'étaient rencontrés, lorsque Mme Vilebon et Mme Andréaut arrivèrent, suivies de leurs maris qui les avaient rejointes.

— Ah! mon petit Denis, que je suis donc contente de vous voir! Voyons, ne faites pas l'homme du monde! Embrassez-moi. Je vous ai connu si petit que vous pouvez bien faire cela!

Heureux de cet accueil, touché par cette sympathie, Mauger embrassa de bon cœur Mme Vilebon. Il connaissait cette charmante femme depuis l'âge de douze ans. Suivant au lycée la même classe que Robert, Denis allait souvent rejoindre chez lui son camarade. Il aimait entendre M. Vilebon qui, professeur à l'Observatoire, leur parlait du ciel, des nébuleuses, des planètes, de la formation et de la mort des mondes. Amusé par l'attention de ce garçonnet en culottes courtes, le savant s'était pris de sympathie pour lui et, jusqu'à sa sortie de Polytechnique, Denis avait été reçu fréquemment chez les parents de Robert, devenu son meilleur ami.

— Nous allons vous garder, mon cher garçon! Je n'ai pas perdu le goût des belles histoires que je vous racontais lorsque vous étiez petit. Je vous montrerai des clichés pris récemment qui attesteraient certains phénomènes d'érosion survenus à la surface de la lune...

M. Vilebon étreignait affectueusement les deux mains du jeune homme. Il interrompit soudain son étrange compliment de bienvenue:

— Mais avant d'enfourcher mon dada, je ferais beaucoup mieux de vous faire faire connaissance...

Il présenta:

— Denis Mauger, l'ami de Robert. Denis fait partie de la famille. Il est un peu mon fils spirituel...

"Mme Andréaut, ma sœur. Mon sympathique beau-frère, qui est en même temps mon plus cordial ennemi... L'architecture mène à tout, même à des théories follement audacieuses. Je vous dirai son hypothèse de la formation de certaines planètes.

Denis s'inclinait devant Mme Andréaut et serrait la main de l'architecte. Chaque visage qui s'avancait vers lui était souriant et aimable.

Il fut alors très content d'être venu.

V

Il avait dit en arrivant:

— Je resterai huit jours.

Les Vilebon s'étaient récriés. Si peu, pourquoi cela? Ne disposait-il point de tout son temps? Rien ne s'opposait à ce qu'il prolongeât son séjour, voyons!

Il n'avait pas répondu, mais il était demeuré résolu à ne rester qu'une semaine.

Pourtant, dès le premier soir, en se retrouvant seul dans sa chambre, il avait bien fallu qu'il s'avouât que la journée lui avait paru courte. Il se dit:

"C'est parce que j'ai retrouvé avec grand plaisir cet homme et cette femme si bienveillants à mon enfance."

Il songeait ainsi pour s'excuser! Mais oui, pour s'excuser! Il avait pris l'habitude d'un état d'âme et s'était accoutumé à la présence de son ennemi. De son ancienne souffrance, que le temps insensiblement avait usée quelque peu, il ne gardait plus guère que le souvenir. Il ne souffrait plus, mais il n'admettait pas qu'il ne souffrit plus. Il était habitué à son mal comme le malade à sa maladie.

Sa misanthropie avait du plomb dans l'aile, car il fallait, pour qu'elle subsistât, qu'il l'entretint avec soin. Triste, désespéré, il l'avait été avec sincérité.

Il était pour tous et pour soi-même l'homme qui porte une blessure dont il ne guérira jamais.

En vertu de quoi il fallait bien qu'il continuât à fuir la vie des autres hommes et qu'il dédaignât les occasions de s'amuser.

Et pourtant ce jour-là il avait ri de bon cœur.

En se rappelant cela il se gourmanda. Le rire qu'il avait oublié depuis trois ans lui apparaissait comme sa forme propre, son état comme un état définitif.

Il ne percevait point ce qu'il y avait d'artificiel désormais dans cet état, d'arbitraire dans sa prétendue tristesse. Certes, il serait faux de le représenter comme un garçon un peu cabotin jouant au ténébreux. Il était vis-à-vis des autres et de lui-même parfaitement sincère. L'évolution qu'il avait subie avait été trop lente, s'était exercée trop progressivement pour ne pas échapper à son analyse.

Le seul point sur lequel il ne se fût pas modifié était cette méfiance acrimonieuse en laquelle il tenait les femmes, toutes les femmes, quels que fussent leur race, leur âge, leur milieu.

Même Jacqueline Andraut, cela va sans dire!

Evidemment, Denis demeurerait parfaitement correct envers elle! Mais il était déterminé à ne pas traiter la jeune fille en camarade. Tout en lui reconnaissant un certain agrément physique, il songeait résolument qu'il ne lui permettrait point de supposer que son charme pût s'exercer sur lui. Il avait été trahi. Il était fort contre tous les sourires.

...Si cela était vrai, pourquoi donc se défendait-il? Quelles raisons l'obligeaient à se montrer distant, presque hostile, à l'égard de Jacqueline?

La vérité qu'il ne s'avouait pas, la seule qui comptât, était qu'il avait peur de s'attacher de nouveau et de souffrir encore.

La meilleure façon de ne pas succomber à la tentation, n'est-ce pas encore de la fuir?

Les draps frais sentaient la lavande et un rais de lune passant entre les tentures closes de la fenêtre éclairait la pièce d'une lueur diffuse. Les yeux ouverts sur cette clarté, Denis éprouva le bien-être physique du repos après une journée de mouvement telle qu'il n'en connaissait plus depuis bien longtemps.

Après le déjeuner, encouragé par tous ses commensaux, amicalement provoqué par Michel, il avait consenti à enfile les gants

de cuir bourrés de crin et à se mesurer en un courtois combat de boxe avec le sous-lieutenant. Dès le premier round, le jeune officier s'était révélé inférieur et, à la première reprise, un coup droit l'avait envoyé au sol.

— Dis donc, tu reprends la forme que tu avais en rhétorique! s'exclama Robert.

Ils rejoignirent le groupe intéressé des spectateurs et Denis accueillit d'un sourire aimable les congratulations.

— Je vous félicite, monsieur! dit Jacqueline. Mon frère se bat souvent avec des camarades. Il a toujours le dessus sur eux. Mais vous le dépassez.

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle, répondit-il froidement, avec un visage soudain renfrogné.

...Dans la pâle lumière de sa chambre, Denis se rappelait tous les détails de cette journée.

Il était très content de ces premières heures passées au château de Gayat.

Mais en réalité, la présence de la jeune fille représentait pour lui une contrainte.

VI

Huit jours passèrent.

Denis ne parla point de son départ.

La vie à Gayat lui était vraiment une chose douce. Il était là comme un convalescent qui sent lui revenir ses forces et sa joie de vivre. Il se mentait à lui-même lorsqu'il croyait encore à sa tristesse. Par une sorte de bizarre pudeur il dissimulait — à soi autant qu'aux autres — les accès de joie qui le dilataient par instants. Il entendait demeurer l'homme douloureux. Il condescendait, par égard pour ses hôtes, à se mêler à leurs jeux, à leur gaieté, sans plus!

Sa courtoisie ne s'étendait pas, toutefois, jusqu'à Jacqueline. Il lui marquait une froideur si ostensible que malgré sa naturelle bienveillance, la Sévrienne, blessée à vif, affectait désormais de l'ignorer.

Cette attitude de la jeune fille qui aurait dû être agréable à Denis, l'indisposait au contraire. Il était froissé qu'elle le traitât en quantité négligeable et ne s'occupât désormais nullement de lui — pas plus que s'il n'existait pas!

Un matin qu'il lisait sous la tonnelle de roses elle y pénétra à son tour. En le voyant, elle eut un geste comme pour battre en retraite, mais, se ravisant,

elle s'assit dans un des fauteuils d'osier.

Il se leva et s'inclina pour saluer. Elle répondit par une sèche inclination de la tête et se plongea dans sa lecture.

Denis se sentait gauche et très ridicule d'avoir suscité entre eux cette situation fautive. Vouloir réparer eût été aggraver sa sottise.

Il ne pipa point, fort embarrassé de son personnage.

Une demi-heure plus tard, elle se leva et sortit de l'abri des fleurs, sans avoir daigné jeter un coup d'œil sur son voisin.

Denis se traita d'imbécile et lui attribua l'étiquette de péronnelle.

Il eût préféré Jacqueline ironique ou insultante. De la sorte, il eût eu prise sur elle et se fût donné du galant homme en la dédaignant.

Mais il fallait reconnaître que c'était elle qui tenait le beau rôle et que c'est avec une complète indifférence qu'elle acceptait sa présence à lui.

En toute bonne foi, il devait reconnaître qu'elle était dénuée de coquetterie, pensait beaucoup plus au jeu qu'au flirt et se plongeait dans ses bouquins ardu avec l'attention et le sérieux d'une étudiante convaincue.

De n'avoir rien à lui reprocher, il enrageait!

Il aurait été tellement plus simple qu'ils fussent devenus des camarades!

Mais voilà! Il avait tenu les cartes, et au lieu de les jeter convenablement, il avait joué comme un crétin!

Jacqueline avait de la dignité et du cran, cela il fallait qu'il l'admit; qu'il l'admit également que, traité comme elle avait été, il eût réagi de la même façon qu'elle!

Ces constatations n'arrangeaient rien et Denis commençait à penser que toutes les femmes ne sont pas les poupées cruelles qu'il supposait.

Qu'elles peuvent avoir une dignité et savoir s'y renfermer...

Un matin en se réveillant, Denis fut tout étonné d'ouvrir les yeux dans une demi-obscurité. Il consulta sa montre. Huit heures! La lueur claire des autres jours n'envahissait pas la pièce.

Il se leva et écarta les lourds rideaux de velours jaune de la fenêtre. Dehors il faisait sombre. Il pleuvait à verse et le ciel paraissait bouché pour la journée.

Il fut contrarié. Ils avaient projeté pour ce jour une excursion au Mont-Doré.

Les Papiers à Mouches
WILSON'S



TUENT REELLEMENT

Un papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant 2 ou 3 semaines. 3 papiers dans chaque paquet. Pas d'arrosage, de viscosité et de mauvaise odeur. En vente dans les Pharmacies, les Epiceries et les Magasins Généraux.

**10 CENTS LE PAQUET
POURQUOI PAYER PLUS?**
The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Un des plus beaux
romans d'amour
de l'année

**VERS
L'UNIQUE**
par Max du Veuzit

COMPLET

DANS LE NUMERO
D'AOUT DE

**La Revue
Populaire**

Ne manquez pas de
vous le procurer.

COUPON D'ABONNEMENT

Cl-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prop. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTR
975, rue De Bullion - - Montréal

DANS TOUS LES DEPOTS : 15c

Il s'habilla et descendit vers neuf heures à la salle à manger, où le petit déjeuner était servi. Un par un, les hôtes de Gayat arrivèrent à leur tour.

— Quel temps! grommela Denis. Voilà notre promenade dans l'eau!

— Dans l'eau, tu l'as dit, acquiesça Robert en riant. Ça ne fait rien. Nous allons tâcher tout de même de ne pas nous ennuyer. Et d'abord, je propose que chacun de nous confectionne un plat. Nos parents arbitreront et décerneront un prix au meilleur cuisinier.

— Je me méfie! protesta en riant M. Vilebon. Vous cinq réunis n'égalerez certainement pas Caroline!

— Possible, papa! reconnut le jeune homme, mais le menu aura au moins le mérite de l'imprévu.

— Travaillez donc, mes enfants, dit à son tour la femme de l'astronome. Pourvu que Caroline ne ronchonne pas de voir sa cuisine envahie par une armée de gâte-sauce encombrants!

— Je ferai des œufs sur le plat, déclara André tout gonflé d'importance.

— Des œufs sur le plat! s'indigna son frère. Pourquoi ne te bornerais-tu pas à faire bouillir de l'eau pendant que tu y es! Règle de jeu: chacun fera un plat très savant. J'en appelle au jury!

— Approuvé! opinèrent les jurés.

Assez mal reçus par la souveraine du lieu, ils étaient arrivés à la faire abdiquer, elle alla s'occuper de la lessive.

Dès son départ, tout fut en l'air dans la cuisine, tout jusqu'aux magnifiques casseroles de cuivre qui faisaient l'orgueil de Caroline et auxquelles elle se jurait bien de ne jamais toucher.

On sentit tout de suite que Robert et Jacqueline devenaient maîtres de la situation et qu'ils savaient très bien ce qu'ils voulaient faire. Le jeune colonial s'était emparé d'un brochet qui attendait dans la glacière. Preste, il l'avait vidé, bourré d'herbes, saupoudré d'épices, inondé de porto, garni de champignons. La Sévrienne s'agitait autour d'une jatte pleine de crème. Des biscuits, des œufs, du beurre, des flacons, étaient alignés devant elle.

Les trois autres amis avaient l'air quelque peu désarmés.

— La matière première ne manque pas, c'est certain, constata Michel. Il s'agit d'en faire des produits manufacturés, si on peut dire, bons à être livrés à la consommation. La question se pose.

— Je vais faire une salade de tomates, dit André.

De son coin, Robert s'émua:

— Conspuez-le! On a dit un plat, mon vieux! Pas de tire-au-flanc!

Le sous-lieutenant se gratta l'oreille:

— Bigre! C'est facile à dire! Enfin, allons-y!

Il mit de l'eau sur le feu, y jeta pêle-mêle des légumes coupés en dés, des nouilles, des carrés de fromage, une demi-livre de beurre, un quart de vin blanc, et laissa cuire le tout.

— Maintenant, dit-il, je voudrais bien savoir comment on fait une mayonnaise. Hé, Jacqueline?

— Des jaunes d'œufs et de l'huile, répondit-elle brièvement.

Nanti de cette succincte indication, il rata sa sauce, y ajouta du vinaigre, du poivre de Cayenne, des herbes hachées, un demi-gobelet de vin rouge; goûta à sa composition, la trouva acceptable et se déclara enchanté.

Michel et Denis s'étaient livrés à des combinaisons analogues, ayant mêlé les uns aux autres les ingrédients les plus hétéroclites et assez inquiets des résultats de leur empirique chimie.

Dans l'autre camp, les choses semblaient aller mieux. Les deux émules de Brillat-Savarin s'affairaient, sérieux comme des doges, préoccupés comme s'ils se livraient à une besogne dont dépendait le sort des peuples. Véritables artistes, ils attirèrent la foule. Les trois néophytes demeurèrent béants devant les maîtres queux.

Denis remarqua, pour la première fois, que Jacqueline avait des mains fines aux gestes adroits et jolis. Il songea d'une façon très détachée:

"Elle n'est vraiment pas mal, cette petite!"

Sa bienveillance s'arrêta là. La jeune fille chantonait, mais, fidèle à sa tactique, elle continuait d'affecter — sans ostentation du reste — d'ignorer la présence de Denis Mauger.

Pour tout de bon, ce matin-là, il fut irrité contre elle et assez peiné d'être traité de la sorte. Il était impossible que cette tension s'éternisât entre eux. D'autant plus impossible que Denis se plaisait fort à Gayat et envisageait d'y prolonger son séjour.

Puisqu'elle s'en tenait à cette attitude qu'il jugeait désormais inacceptable, il fallait bien que, le premier, il fit vers elle un pas.

Quoi qu'il lui en coûtât, il risqua une phrase gentille:

— Ce que vous faites là est bien appétissant, mademoiselle Jacqueline.

Elle leva les yeux vers lui, stupéfaite:

— Vous trouvez? répondit-elle simplement.

Il se crut encouragé:

— Oui. Je crois que vous devez cuisiner très bien...

— Comme ça!... fit-elle en haussant légèrement les épaules.

Elle se remit à chantonner, coupant net les velléités de conversation de son adversaire...

Et l'heure sérieuse du jugement sonna!

Les membres du jury affectaient des visages graves de nature à impressionner fort les concurrents.

Le brochet ouvrit la séance. A son fumet, les airs sévères se détendirent. A la dégustation, ils s'épanouirent et Robert atteignit pour son œuvre la moyenne honorable de 15 sur 20.

— A mon tour! dit André, en apportant sur la table un plat rempli d'une espèce de pâte massive recouverte d'une sauce bizarre.

Ces dames et ces messieurs les jurés échangèrent des regards chargés de menace.

Le sous-lieutenant bonimentait:

— La présentation n'est rien! Goûtez et comparez avant de juger!...

Méfiant, chacun se servit avec prudence.

— Tiens! s'exclama l'architecte, mais ce n'est pas mauvais cette pâtée!

— C'est même bon, renchérit Mme Andréaut.

— Délicieux! opina le savant. J'en reprends.

André triompha sans modestie:

— Je suis comme ça, moi!

Et, tourné vers ses camarades:

— Ça vous estomaque, vous autres, hein!

— Prétentieux! se moqua Jacqueline.

— A l'amende! rugit joyeusement Michel.

— Tais-toi, bon apôtre, tu en es vert d'envie, jaune de dépit, rouge de colère! A moi la timbale! Les palmes seront offertes au talent!...

Il recueillit 12 points de moyenne, ce qui n'est pas si mal

pour un début, et le concours se poursuivit dans la plus folle gaieté.

Michel, qui avait fait frire dans l'huile une tête de veau, fut accablée de huées amicales et Denis, pour s'être livré à des divagations culinaires dont le seul parfum provoquait des nausées incrochables, entendit les doléances sévères d'un jury écœuré.

La palme alla à Jacqueline avec la moyenne de 17 pour l'entremets et le gâteau qu'elle avait confectionnés avec un art consommé.

— Nous allons couronner la lauréate, en musique, déclara Mme Vilebon avec enjouement.

Peu après, en effet, on passa au salon et André se mit au piano. Aux accents de la *Marseillaise*, Jacqueline reçut "la timbale": un magnifique billet de cent francs.

Dehors, la pluie faisait rage.

— Il est dit qu'aujourd'hui nous ne mettrons pas le nez hors de la maison! constata M. Andréaut.

— Vous devriez nous faire un peu de musique, mes enfants, suggéra M. Vilebon.

Sans se faire prier, Robert prit son violon et, sur les cordes tendues, il se mit à jouer une lente mélodie que chantent aux heures de détente les Maoris.

Brusquement, dans le cerveau de Denis, l'îlot Tafim-Hiva s'évoqua avec son camp, ses palmiers, sa brousse, le sable d'or de sa plage et l'eau transparente du lagon aux perles. Il se retrouvait plus jeune de deux ans dans le paysage familier où il avait erré, douloureux et brutal.

Chose curieuse, les souvenirs évoqués par ce chant étaient seulement sensoriels: impressions visuelles, auditives, tactiles. De son état d'âme d'alors il ne retrouvait rien. Cela le déroutait un peu, l'effarait.

Est-ce donc qu'il serait guéri de son mal?

Non?

Non? Pourquoi pas? Est-ce que le souvenir d'une femme infidèle peut vraiment empoisonner la vie d'un homme? Sa faculté d'aimer, de rêver, était morte. Cette Jane avait tué son cœur. Le bonheur donc, il ne fallait pas que lui, Denis, y songeât. Mais n'était-il pas naturel qu'il retrouvât une saveur à la vie?

Bien sûr, la folle exubérance, la joie trépidante de ses camarades, il ne les retrouverait jamais. Mais enfin, il prenait plaisir à se mêler à leurs jeux, de cela il fallait qu'il convint.

Quand Robert eut achevé son dernier coup d'archet, on l'applaudit :

— C'est une chanson de mes pêcheurs.

— Je l'avais deviné! dit Jacqueline. Comme j'aimerais aller dans ce pays!

— C'est dommage que tu ne doives avoir tous les ans que deux mois de vacances! railla affectueusement Robert. J'aurais pu t'inviter à venir me voir.

— Dites donc, jouez-nous le *Carillon sur le village* tous les deux? demanda Michel. Je vous accompagne.

Il s'assit au piano. L'étudiante accorda son violon.

— Vous êtes prêts?

— Oui.

Michel préluda et les deux violons se mirent à égrener un chant de cloches.

Etranger à l'harmonie de la musique, Denis observait les musiciens, Jacqueline surtout.

Denis songeait en la regardant :

"Si toutes les femmes étaient pareilles à celle-ci, les coquetteries, les trahisons, toutes les laideurs féminines seraient bannies de la terre."

Il la contempla avec sympathie.

Puis ce fut comme s'il se réveillait. Ah ça! que lui prenait-il? Qu'est-ce que tout cela pouvait bien lui faire? Et puis, en admettant même que la nature l'eût faite différente des autres, ce qui était peu probable après tout, en quoi cela pouvait-il l'intéresser, lui, Denis? Ne s'était-il pas promis de ne jamais plus s'attacher à une femme?

Sur un accord de cloches, la mélodie s'acheva. En proie à ses pensées, Denis s'en rendit si peu compte qu'il fallut le bruit des applaudissements pour l'arracher à ses réflexions. Alors, lui aussi, il frappa dans ses mains.

— Tu es à retardement, aujourd'hui! le taquina Robert. Tu aurais dû donner un gage si on jouait à pigeon vole!

— Un ban pour Robert! cria André. Il vient de penser à un jeu qui semble tout indiqué par ce temps dégoûtant.

— On joue?

— Oui!

— C'est ça!

— A pigeon vole!

Tous, jeunes et vieux, s'assirent en rond au milieu de la pièce et, très gravement, le savant qui passait sa vie à observer la gravitation des mondes prit l'initiative du jeu.

— Marmite... vole! Moineau... vole! Tramway... vole!

L'un après l'autre les gages s'accumulaient dans le giron de Mme Vilebon. Déjà Denis, vraiment distrait, avait dû se défaire de sa montre, de son briquet, de son stylographe, de son étui à cigarettes.

— Dindon... vole! Cheminée... vole!

— Un gage encore, Denis!

— J'ai donné tout ce que j'avais sur moi. Je n'ai plus rien...

Machinalement, il promenait ses mains sur son gilet.

— Ah! tiens, si! j'ai encore ça!

Il sortit de son gousset une petite boule qu'il tendit à Mme Vilebon.

— Oh! que c'est joli! Mais c'est une perle!

— Je te crois, maman! confirma Robert, et une belle! De ce petit caillou on a offert à Denis deux cent beaux billets qu'il a refusés.

— Refusés? Deux cent mille francs?

— Oui.

— Et vous promenez cette fortune dans une de vos poches, Denis! Vous y tenez donc bien peu?

— A l'argent? Assurément, madame! En revanche je tiens beaucoup à ce joyau.

— Auriez-vous, par hasard, pour tenir à cette bille brillante, le même instinct que les pics? demanda plaisamment André.

— Ma foi non! J'obéis simplement à une promesse que j'ai faite à Robert!

— Ah!

Tous les visages se tournèrent vers Denis, intrigués. Robert le regarda puis, encouragé par le sourire de son camarade :

— C'est indiscret ce que je raconte?

— Non, pas. Ce n'est pas un secret tellement grave! D'ailleurs, je peux bien le dire moi-même: J'ai promis à Robert de ne me défaire de cette perle que pour l'offrir à la femme que j'aimerais...

Il se reprit :

— Qu'éventuellement je pourrais aimer.

— Ça, c'est du romantisme ou je ne m'y connais pas! s'exclama le sous-lieutenant Vilebon.

— En tous les cas, je trouve l'idée fort jolie! déclara sa mère.

— Très délicate, je suis de ton avis! renchérit la femme de l'architecte.

La perle passait de main en main et boucla le cercle entre les mains de Jacqueline.

La jeune fille l'examina et, la rendant à Denis :

— Elle est très belle, dit-elle seulement.

Les doigts frais de la Sévrienne frôlèrent ceux de Mauger. Le jeune homme éprouva à ce contact une petite émotion qu'il chassa sans l'analyser.

— Attention! Nous allons distribuer les pénitences! annonça le professeur.

Un "Ah!" amusé s'éleva.

Les mains dissimulées, Mme Vilebon demanda :

— Quelle punition pour ce gage?

— Le service du thé avec, à la taille, le tablier de Caroline!

— Pour celui-ci?

— Réciter sur un ton bête une fable de La Fontaine!

— Pour cet autre?

— Faire trois fois le tour du salon en sautant en grenouille!

Des rires fusaient.

— Silence! Il reste des punitions à donner. A qui ce gage, s'il vous plaît?

— Faire avec Jacqueline une valse au rythme accéléré.

Jacqueline protesta en riant :

— Vous me punissez une fois de plus. Je demande qu'on me supprime une de mes peines!

— C'est juste! A qui le gage?

— A Denis.

— Alors, en avant la musique! rugit André.

Il se précipita au piano et joua à toute vitesse les premières mesures du *Beau Danube Bleu*.

— Attends un peu, voyons! lui cria son cousin. Ils ne sont pas prêts!

— Eh bien donc, qu'attendent-ils? Ils ne sont guère pressés!

Ils n'étaient, en effet, pressés ni l'un ni l'autre. Denis se sentait très gauche et Jacqueline ne parvenait qu'à grand-peine à dissimuler une certaine contrariété.

Enfin, ils obéirent à l'impérieuse musique et se laissèrent entraîner par le rythme.

En réalité, Denis était très troublé. Il s'efforçait de comprendre les réactions bizarres qu'il éprouvait à garder contre lui cette jeune fille qui, jusqu'alors, n'avait attaché aucune importance à sa présence hostile.

Les cheveux parfumés de Jacqueline lui caressaient le visage. Il était à la fois mal à l'aise et ravi de tenir en dansant la main fraîche dont la paume était douce. Un bien-être curieux montait en lui et une gêne obscure de s'être montré si peu courtois, si peu empressé. Il la sentait près de lui, indifférente,

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sociétés médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

Montréal, Canada.

Ne Souffrez Plus!



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbre et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du *Traitement Médical F. Guy*.

Consultation:

Jeu et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m. Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5920, rue Durocher, près Bernard

Montréal, Canada.

le regard lointain. Et l'envie lui venait de dire :

— "Je suis là, voyons ! Rendez-vous compte que j'existe."

La danse achevée, on joua au billard et au bridge on prit le thé et, sans que le temps eût paru long, on atteignit l'heure du dîner.

Denis, ce soir-là, se montra gai convive et d'une loquacité qui ne lui était pas habituelle.

Visiblement, on l'approuvait fort, d'aborder cette manière nouvelle, de s'adapter à l'ambiance de joyeuse santé et d'inaltérable bonne humeur qui habitait le château de Gayat.

Le lendemain, le soleil éclaira un ciel lavé, net et propre comme une faïence neuve. Dès sept heures, les cinq jeunes gens se retrouvaient au garage.

Ils partirent pour aller visiter la grotte des Mille-Gouttes, ensuite ils abordèrent l'ascension du Capucin, ce rocher étrange qui affecte la forme grossière d'un homme affublé du capuchon des baigneurs en traitement.

Vraiment, Denis se transformait ! Il devenait presque attentif auprès de Mlle Andréaut dont il s'était constitué subitement, presque le chevalier servant.

En s'arrêtant sur le bord du chemin pour contempler la vallée, il découvrit un églantier sur lequel croissait une fleur, une seule, mais rose et fraîche comme un baiser. Elle était accrochée au rocher et difficilement accessible. Il se laissa distancer de quelques mètres par ses camarades et, au risque de se rompre les os, il atteignit le rosier sauvage dont il cueillit l'églantine.

Il remonta tout heureux, rejoignit le groupe. Sans paraître attacher d'importance à son geste, il offrit la fleur à Jacqueline.

— Tenez mademoiselle.

Elle accepta ce don léger sans chercher à dissimuler sa stupéfaction. Correcte, elle dit, mais sans sourire :

— Je vous remercie vraiment, monsieur.

Il fut déçu qu'elle ne l'eût pas remercié avec effusion, qu'elle ne lui eût témoigné aucun gré d'avoir risqué pour elle de se blesser.

Alors, il se piqua au jeu.

Malheureusement, l'attitude indifférente de la jeune fille ne se modifia en rien. Il en éprouva quelque dépit, mais ne se découragea point. Décidément,

Jacqueline ne ressemblait pas aux autres femmes !

Ils déjeunèrent au Mont-Doré et rentrèrent au château pour l'heure du thé, affamés par leur course.

Dès la fin du goûter, Denis proposa :

— Si on faisait une partie de tennis ?

Jusqu'alors, depuis son arrivée à Ardes, il avait toujours trouvé un prétexte pour ne point pratiquer ce sport qu'il adorait. Il aurait eu pour partenaire ou pour adversaire la jeune fille, objet de sa méfiance, et cela, il ne le voulait point.

Mais, une par une et sans qu'il le sût, ses préventions s'étaient évanouies et maintenant il souhaitait presque de devenir le camarade de Jacqueline.

— Ça va ! dit Robert, formez vos camps. J'arbitrerai.

— Non, protesta l'étudiante, tu pourras jouer. Je me sens un peu fatiguée de ma journée. Je ne tiens pas du tout à manier la raquette aujourd'hui.

Elle s'éloigna.

Tout l'entrain de Denis tomba. Il n'eut plus envie de jouer au tennis !

Cependant, il fallait bien qu'il allât sur le court puisqu'il avait proposé la partie. Il joua mollement, se fit battre, et rentra d'assez mauvaise humeur.

Il prit un bain, se rasa, s'habilla et se regarda dans la glace avec complaisance. C'était la première fois que cette faiblesse lui arrivait depuis la lettre de rupture de Jane Lepage. Il estima que depuis quelque temps sa mine était devenue meilleure et qu'il avait engraisé.

Il redescendit, tout content, et rejoignit ses camarades près du portique.

Jacqueline se retrouvait parmi eux et il fut heureux de sa présence.

— Ah ! te voilà, enfin ! s'exclama Robert en lâchant les anneaux. Nous t'attendions pour faire un concours de tir à l'arc.

— Je suis votre homme, dit-il avec entrain.

Ce jour-là, Denis prit plaisir à regarder Jacqueline s'exercer. Mince, en son costume de flanelle blanche, on la devinait nerveuse et musclée sous sa gracilité. Bien d'aplomb, les reins cambrés, elle lâchait d'un geste souple la corde tendue et sous la mousse blonde de ses cheveux elle avait l'air d'un adorable petit archer issu d'un joli conte.

Mauger se sentait très ému en contemplant la jeune fille.

"J'ai agi vis-à-vis d'elle comme un rustre. Elle ne mérite pas cela. Maintenant que je m'en rends compte, je regrette de m'être conduit ainsi auprès d'elle." Denis reprenait réellement goût à la vie !

Durant les jours qui suivirent, il s'efforça par des soins incessants de s'introduire dans les bonnes grâces de la jeune fille. Mais ses actions ne semblaient pas monter d'un point ! Jacqueline ne paraissait nullement impressionnée par ses attentions trop tardives.

Par un soir délicieux de fraîcheur, après une journée brûlante, tous les hôtes du château s'étaient dispersés. Les parents des jeunes gens s'étaient installés dans le parc, sur des haies longues. Robert et son cousin étaient restés avec Denis sur le large perron qui accédait directement au salon où André et Jacqueline s'apprêtaient à jouer.

Bientôt, effectivement, le chant large du violon s'éleva. La Sévrienne jouait un air tchèque et la prière nerveuse, ardente, de cette musique, trouvait son écho dans le cœur de Denis bouleversé.

La silhouette féminine apparaissait par la porte large ouverte, toute baignée de rose par la lumière des lampes en pâte de verre. En la regardant, Denis eut subitement, tant il était triste et heureux à la fois, envie de pleurer.

Lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre, la vision de la jeune fille l'obséda.

Il se rendait compte à cette minute que la présence de Jacqueline formait la part essentielle de sa joie. Il savait bien que désormais il ne pourrait plus vivre loin d'elle sans souffrir.

Il était évident, bien évident, qu'il aimait Jacqueline !

Et—chose stupéfiante !—il ne songeait plus à se révolter contre ce mal délicieux qui grandissait en lui !

Voilà ! Il l'aimait !

Dire qu'il avait pu croire que son cœur était mort ! Qu'il aurait soutenu que jamais plus il ne serait ému par la présence d'une femme !

Fou qu'il avait été, pauvre fou ! Il l'aimait ! Il lui restait maintenant à la conquérir.

Cela n'apparaissait pas précisément aisé. Sur cela il ne nourrissait pas d'illusions.

Mais Jacqueline resterait à Ardes jusqu'en fin septembre et cela faisait encore deux longs

mois. D'ici là il se serait produit des changements en elle.

Denis de cela ne doutait pas.

Il était amoureux et savait que l'Amour, comme la Foi, soulève les montagnes !

VII

Chaque jour qui passait ajoutait à l'ivresse heureuse de Denis. Son cœur fondait lorsqu'il pensait à Mlle Andréaut. Il retrouvait pour elle la ferveur adorante qu'il avait éprouvée pour Jane Lepage.

Il faisait des rêves !

La vie serait splendide et douce auprès d'Elle !

* * *

Caroline apporta une lettre.

— Y a pas beaucoup de courrier ce matin. Y a rien que ceci pour monsieur Robert.

— Donnez. Merci... Tiens, des nouvelles de Jacques et Alice !... Chic ! ils viennent ! Ah ! mes enfants, comme on va pouvoir s'amuser !

Les quatre cousins accueillirent la nouvelle avec un plaisir évident.

Le colon expliqua :

— Il s'agit des deux Signard que tu as dû voir à la maison, Denis. Des boute-en-train tous les deux !

Mauger se souvint vaguement.

La perspective de ces nouvelles présences l'ennuyait.

On était si bien tous les cinq !

— Jacques a été l'élève de mon père à l'Ecole des Beaux-Arts, expliqua Michel. Mais il a quitté l'architecture pour le journalisme. Un type, ce garçon ! Il est, à trente ans, spécialiste du grand reportage. Il est pilote d'avion, coureur cycliste, conducteur d'auto de course, motocycliste, champion de natation. Pour les besoins de sa documentation il a été successivement plongeur dans un restaurant, dompteur dans une ménagerie, camelot sur les boulevards, précepteur d'un fils de roi, vendeur dans un grand magasin, conférencier, coiffeur pour dames, auteur dramatique, poète et détective. Jacques Signard représente l'homme-protée et l'homme-bolide... Quant à sa sœur, elle lui sert de secrétaire et le suit volontiers dans les aventures les plus périlleuses.

"Voilà les deux personnages.

"Ajoutez à cela qu'ils ont toujours le sourire, sont perpétuellement de bonne humeur, et ont le cœur sur la main !

(A suivre)



Le Capitaine Jolicoeur

de la Police Montée



EPISODE NUMERO 138



1—Un jour que le Capitaine passait dans une région déserte, il entendit un coup de revolver suivi d'un cri de douleur.



2—Il accourut aussitôt et aperçut dans un chemin creux un voleur qui venait de dévaliser une voiture et qui se sauvait sur un cheval.



3—Un homme était étendu sur la route, inconscient. Son compagnon était penché sur lui et examinait soigneusement sa blessure.



4—Le Capitaine portait toujours avec lui les médicaments d'urgence. Grâce à des soins immédiats, le blessé reprit bientôt connaissance.



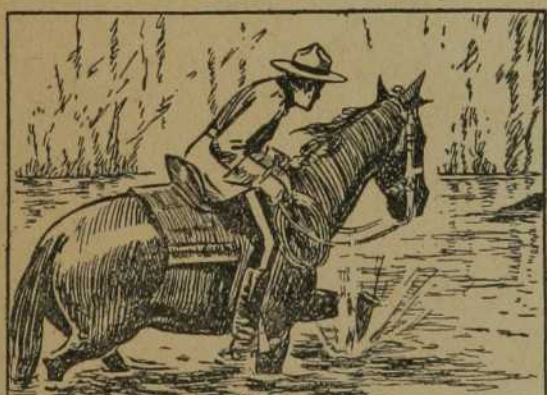
5—Dès qu'il fut bien installé dans la voiture, le Capitaine partit au galop sur les traces du voleur qui avait déjà une forte avance.



6—L'officier suivit ses pistes mais il se trouva bientôt au bord d'une petite rivière. Le fugitif avait dû la traverser.



7—Le Capitaine examina les alentours et il crut distinguer des traces sur la berge de l'autre côté de la rivière. L'eau était peu profonde.



8—Le cheval s'avança hardiment dans le courant et bientôt il montait sur un rocher peu élevé. Le Capitaine en fit alors le tour.



9—Il avait maintenant perdu la trace de celui qu'il poursuivait. Il se demandait comment il pourrait continuer ses recherches.



10—Mais tout à coup, il se trouva devant une caverne qui s'enfonçait sous terre. Au moyen de sa torche électrique, il vit des traces fraîches.



11—Tenant son cheval par la bride, le Capitaine pénétra dans la caverne dont le sol était très humide. Il marcha ainsi quelques instants.



12—Puis le sol se relevait peu à peu. Le Capitaine découvrit alors au fond d'une profonde coulée quelques habitations apparemment désertes.

(La suite de cette intéressante histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



LES AVENTURES DE JEAN

EPISODE NUMERO 24



1—Après avoir mis le feu à la forêt pour éloigner les Indiens, les trois enfants coururent à la rivière où se trouvait le canot de Fleur-des-Bois. Le-Renard et Fleur-des-Bois s'embarquèrent aussitôt.



2—La petite Indienne et son compagnon retournaient au campement pendant que Jean allait rejoindre son père. Jean fit de nouveau ses adieux à ses deux amis car il croyait ne jamais les revoir.



3—Il demeura quelques instants sur le rocher pour regarder le canot s'éloigner rapidement. Il songeait qu'il serait bien heureux si les Indiens voulaient faire la paix.



4—Le chasseur et ses compagnons voyaient la flamme qui dévorait les arbres. Les sauvages étaient partis mais Jean ne revenait pas. Avait-il été fait prisonnier par les Indiens.



5—Tout à coup, ils le virent venir à eux en courant. Quelle joie pour le père et quelle fierté aussi de voir que son fils était si courageux! Jean croyait avoir éloigné enfin les Indiens.



6—Les compagnons du chasseur reçurent Jean avec enthousiasme. Ils le félicitèrent de sa ruse qui avait si bien réussi. Mais il fallait se hâter de quitter le territoire où rôdaient des sauvages.



7—Plume-d'Aigle et ses guerriers se dirigeaient vers leur campement quand ils virent, de l'autre côté de la rivière, les wigwams d'une tribu amie. Le chef décida d'aller demander son aide.



8—Laisant son cheval sous la garde du jeune Indien, Plume-d'Aigle embarqua dans le canot. Il ordonna à ses hommes d'aller lever le campement pour l'empêcher d'être incendié.



9—Le courant de la rivière étant très rapide, Plume-d'Aigle eut quelque difficulté à traverser. Fleur-des-Bois voulait à tout prix empêcher les Indiens de s'emparer des visages-pâles.

VILLEGIATURES



—Avez-vous une villa à louer ?
—Oui, mais dans les prix d'août.

POINT DE VUE



—J'espère, mon fils, que cette fois, tu as une meilleure place dans ta classe ?
—Tu l'as dit, papa... Maintenant, je suis près de la fenêtre...

ENTRE PECHEURS



—J'ai attrapé un poisson tellement gros que j'ai dû prendre une voiture pour le rapporter...
—Moi, dans le golfe St-Laurent, j'en ai pris aussi un très gros... Quand je l'ai retiré de l'eau, la mer avait baissé d'un pied !

HEUREUSE ET MARIE

M. Léon est un jeune homme charmant, mais très timide. Il est fiancé à une jeune fille du nom d'Alice.

Mlle Alice est une demoiselle tout à fait moderne, élevée par sa mère dans cette idée très simple, que les maris doivent obéissance à leur femme.

Pendant les fiançailles, tout marcha à peu près, la future belle-mère et sa fille ayant eu l'intelligence de faire patte de velours. Mais, après le mariage, la chrysalide s'étant faite papillon, Léon fut bientôt édifié sur le vrai caractère de son épouse.

Il est marié maintenant depuis six mois.

Hier, je l'ai rencontré, et ne l'ayant pas vu depuis son mariage, je me hasardai à lui faire quelques compliments.

— Ainsi, lui dis-je, vous voilà tous les deux mariés et très heureux.

— Eh ! oui, fit-il de sa douce voix de timide, c'est-à-dire qu'Alice est heureuse et que moi je suis marié.

CIRCONSTANCE AGGRAVANTE

Le visiteur de la prison.— Et vous, mon pauvre garçon, qu'avez-vous fait pour être emprisonné ?

Le prisonnier.—J'ai tout simplement emprunté de l'argent.

Le visiteur.— Pourtant... ce n'est pas là un crime ni un délit.

Le prisonnier.— Je sais bien. Mais j'ai été obligé, pour décider le prêteur, de lui donner deux ou trois coups de couteau.

LE TEMPS C'EST DE L'ARGENT

—Combien me prendrez-vous pour relier ceci ?

Le relieur.—\$1.50... Oh ! mais, halte, c'est une année du "Samedi"... alors, c'est \$2.50.

— Comment ! mais je me demande pourquoi "Le Samedi" fait augmenter le prix de la reliure ?

— Voilà... vous comprenez que mes ouvriers vont me perdre au moins dix heures à regarder les images et à lire le texte.

REPONSE D'UN IVROGNE

Bois-sans-soif était allé voir un de ses amis malade, et celui-ci lui disait en soupirant :

— Ma santé est bien altérée...
— Fais-la boire, répondit l'incorrigible buveur.

DANS LES COULISSES

Le directeur.— Il me faut une scène d'un réalisme parfait. Ayez-moi quelques hommes qui braillent fort et ferme dans la coulisse.

Le régisseur.— Rien de plus simple. Je vais engager les figurants que l'on a renvoyés sans les payer.

DOCTEUR ET MALADE

La femme d'un cultivateur du bas St-Laurent, tombe dangereusement malade.

Le médecin de la localité est appelé ; il interroge la malade, examine, et, tout en causant, averti par l'expérience, laisse pressentir la crainte de ne pas être payé.

— Monsieur, fait le mari, j'ai là vingt dollars, et que vous tuiez ou guérissiez la chère femme, le magot est à vous !

Huit jours après, la malade était morte.

Au bout de quelque temps, le médecin se présente pour réclamer les cent francs promis.

— Docteur, dit le pauvre mari d'un air affligé, me voilà tout prêt à tenir ma promesse. Permettez-moi seulement deux petites questions en présence de ces dignes témoins : Avez-vous tué ma femme ?

— Tuée ! Assurément non.

— Tant mieux ! L'avez-vous guérie ?

— Non, hélas !

— Eh bien ! si, comme vous en convenez, vous ne l'avez ni tuée ni guérie, vous êtes hors des termes de nos conventions et n'avez légalement rien à me demander !

AU BUREAU DE POSTE

La demoiselle préposée aux bons postaux est dans tous ses états. Ses camarades la taquent.

— Il y a, dit-elle, des gens vraiment méchants !

Le directeur du bureau intervient :

— Ne vous occupez pas des méchants, occupez-vous des "bons" !

L'HOTELIER ET SA LOCATAIRE

— Vous dites que cette chambre est propre ? Je puis écrire mon nom dans la poussière des meubles !

— C'est beau, madame, d'avoir de l'instruction ; moi, je ne le pourrais pas !



—Voyons ! pourquoi l'heure d'Europe est-elle en avance sur celle d'Amérique ?
—Ben !... parce que l'Amérique a été découverte plus tard !...

REGIME COMMUN



—Je suis venu ici pour faire des sports d'hiver afin de maigrir.
—Tiens, c'est drôle... moi j'en fais pour engraisser.



—Epouseriez-vous un homme qui a un oeil crevé ?
—Jamais !
—Alors, retirez votre parapluie.

MAGNETISME ET PRESTIDIGITATION



— Je suis furieux, monsieur! Tout à l'heure pendant la séance, vous avez fait disparaître ma belle-mère...
— Eh bien, mais... Je vous l'ai rendue!...
— C'est justement pourquoi je suis furieux!...

ISAAC A SON PERE

— Faut-il remonter la pendule?
— Non. Les affaires sont trop mauvaises!

GRACIEUSE COQUILLE

Elle est cueillie dans un journal français.

— "C'est à tort que notre confrère *Le Nouvelliste* a signalé la présence, au bal de la Préfecture, de la générale X... et de ses filles. Le général est arrivé seul."

"Soul" au lieu de "seul".

C'est tout de même un peu roide.

AU BUREAU DE PLACEMENT

— Comment, ma fille, vous voulez être bonne d'enfants? mais vous êtes bien petite.
— Justement, Madame, le bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.

ENTRE FIANCES

— Vous m'aimez, dites-vous. Qui me le prouve?
— Je vous le jure sur...
— Jurez-le-moi sur quelque chose de sérieux, sur quelque chose dont vous ne sauriez vous passer.
— Aimée, je vous le jure sur... mes appointements!

LE SECRET

Quel est le secret qui permet de réussir en ce monde? demanda le Sphinx.

— C'est de tenir ferme, répondit le Bouton.

— C'est de n'être jamais en retard, répondit le Calendrier.

— C'est de vivre en pleine lumière, répondit le Feu.

— C'est de piquer les gens sans les offenser, répondit le Couteau.

— C'est d'adhérer à toutes les propositions, répondit la Glu.

— C'est de vivre en tête à tête avec le ciel, répondit la Cheminée.

— C'est de ne point jalouser plus gros que soi, répondit le grain de Mil.

— C'est de frapper fort et ferme, répondit le Marteau.

— C'est de garder soigneusement ce qui nous est confié, répondit le Tonneau.

— C'est de se tenir au frais en toute saison, répondit la Glace.

— C'est de rester insondable et fermé, répondit la Fenêtre.

— C'est d'avoir horreur du vide, répondit la Caisse.

— C'est de garder une poire pour la soif, répondit le Financier.

ENTRE AMIS

— Depuis l'invention faite par M. et Mme Currie, ma femme ne s'occupe plus que de radium; elle s'intéresse avec passion aux rayons X...

L'autre, avec un soupir:

— Hélas! La mienne ne s'intéresse qu'aux rayons... de soierie!

LE REVENANT

Un paysan se présenta tout ému au curé de sa paroisse, lui contant qu'il avait vu un revenant, et que, depuis lors, il en était encore tout épouvanté.

— Quand avez-vous vu ce revenant? lui demanda le curé.

— La nuit dernière, vers minuit, en rentrant chez moi.

— Et où donc?

— Le long de la muraille de l'église, au clair de la lune.

— Bon! et quelle forme avait le spectre?

— Ah! monsieur le curé, la forme d'un âne énorme.

— Que la paix soit avec vous, mon ami: c'est votre ombre, sans doute, qui vous aura effrayé.

L'INFAILLIBLE SCIENCE

— Docteur, sauvez-moi, je suis empoisonnée.

— Mais non, madame, calmez-vous!

— Je vous assure que si!

— Qu'avez-vous mangé à dîner?

— Du gigot.

— A l'ail?

— C'est possible, docteur... C'est horrible, n'est-ce pas?

— Ce n'est rien du tout.

— Non, ce n'est pas de l'ail, c'est de l'arsenic, je suis empoisonnée avec de l'arsenic! Docteur, sauvez-moi!

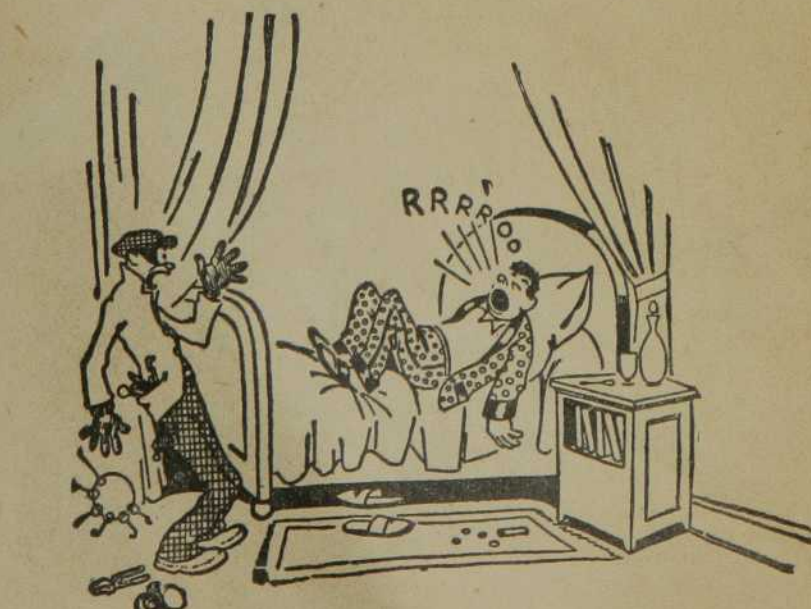
Le docteur, agacé par cette malade imaginaire, de répliquer gravement:

— En ce cas, madame, tranquillisez-vous! L'analyse chimique a fait d'énormes progrès depuis quelques années: N'y eût-il qu'un milligramme d'arsenic, nous "le retrouverons à l'autopsie"!

ENFANT TERRIBLE



— Tu es sage au moins, ma petite Yolande... Tu ne pleures jamais?
— Oh! Pas souvent m'dame... Pasque maman dit que lorsque je suis pas sage je suis très laide et que je vous ressemble!...



Le cambrioleur. — Si c'est pas malheureux!... Je m'achète une lanterne sourde, un masque noir, des gants feutrés, des semelles silencieuses, et cet idiot-là vient d'avaler vingt comprimés de véronal...

UN MODESTE

Mastuvu est un modeste. Lui-même me l'a dit l'autre jour.

— Moi, a-t-il dit, je ne suis pas comme ces confrères prétentieux qui ne cessent de vous parler d'eux-mêmes, et qui se croient des phénix. Je suis un modeste. Et c'est méritoire, car, avec le talent que je possède, bien peu d'hommes le seraient.

A LA SORTIE DU SPECTACLE

On vient de jouer un vaudeville désopilant. La salle entière et les acteurs eux-mêmes se sont tordus de rire. Et, comme le rideau s'est baissé sur le mariage traditionnel, une brave ménagère, qui attend son vestiaire, conclut philosophiquement:

— Maintenant, les voilà mariés!... c'est fini de rire!...

L'ESPRIT DES SALONS

— Sait-on comment ils ont fait pour se marier?

— Il y a deux versions, fort différentes. Les uns prétendent "qu'il" s'est jeté à ses pieds. Les autres affirment "qu'elle" s'est jetée à sa tête.

ENTRE AMIS

— Quelle triste mine, mon cher ami... Vous est-il arrivé quelque accident?

— Pas d'autre que les persécutions de mes créanciers.

— Vous devez de fortes sommes?

— Non, mais beaucoup de petites... et, vous savez, les dettes, c'est comme les enfants, plus c'est petit, plus ça crie!

A LA CHAMBRE DES DEPUTES

Un électeur à un honorable:

— Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour me prévenir lorsque M. B..., votre collègue et mon député que je n'ai pas l'honneur de connaître, prendra la parole?

— Très volontiers! Vous n'aurez qu'à me regarder, je quitterai la Chambre dès qu'il montera à la tribune, comme je le fais toujours, d'ailleurs, chaque fois qu'il prononce un discours.

AIR CONNU

Un paysan ayant écrit les paroles d'une romance qu'il vient d'entendre, aborde un ami:

— Toi, dit-il, qui es musicien, dis-moi l'air de cette chanson-là?

JEUX INNOCENTS

Un soir de la semaine dernière, on jouait, pour tuer le temps, au jeu bien connu que voici: Quelqu'un donne la première lettre d'un mot, que les autres personnes doivent, à tour de rôle, compléter à leur fantaisie, mais très vite, sous peine de donner un gage.

Un monsieur, donc, lance: F. Aussitôt, avec une grande rapidité, les assistants répondent l'un après l'autre:

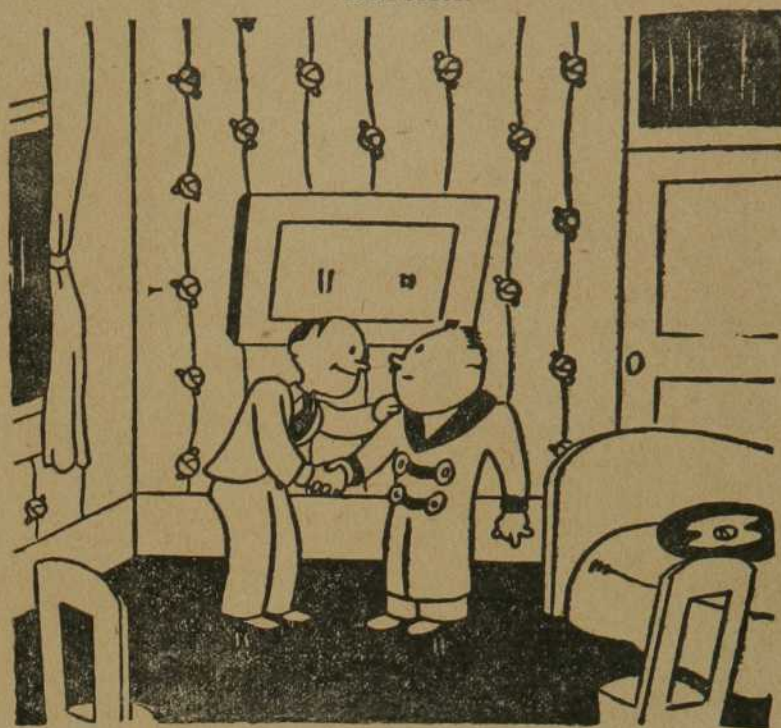
— Fil, Fleur, Flanelle, Fluxion, etc.

Lorsque c'est à elle de parler, une dame extravagamment prétentieuse de sa nature, laisse tomber, dédaigneusement, cette perle de ses lèvres:

— Farmacien!!

On s'est fait une pinte de son sang.

CONFUSION



—Voilà une semaine que je ne réussis pas à fermer l'oeil. J'ai besoin de mille piastres.

—Je veux bien t'aider...

—Tu me prêtes mille piastres?

—Non! Je te donne un remède pour dormir...

A L'ECOLE

Le maître.—Que contient l'eau de mer, à part le chlorure de sodium?

L'élève.—Des harengs, des soles, des sardines, quelques rares baleines, pas mal de requins et d'immenses bancs de morues!

UNE MERE A SA FILLE

Après tout, si tu n'as pas encore trouvé de mari, ce n'est pas ma faute; je t'ai fait apprendre la musique, le dessin, l'équitation; tu apprends maintenant à faire des fleurs en papier et à peindre sur verre. Si tout cela ne réussit pas, je ne vois plus qu'un moyen: c'est que tu apprennes à faire la cuisine.

DEVINETTES PLAISANTES

— Quel est le comble du scrupule devant un plateau de rafraîchissements? Quel est celui de la méchanceté?

R.—Le comble du scrupule est de refuser de boire dans une "tasse à thé" (athée). Celui de la méchanceté est de battre "la semelle".

Q.—Quel est le voyage tout indiqué pour un gantier?

R.—Le voyage tout indiqué pour un gantier c'est d'aller à Gand, de Pau (gants de peau).

EPITAPHE

"Ci-git madame X..."

— Elle a beaucoup souffert. Mais ce n'est rien à côté de ce que j'ai enduré.

REMERCIEMENTS DEPLACES



—Vous m'entendez, employé Ducorneau, c'est la dernière fois que je vous dis d'arriver à l'heure...

—Je vous en suis reconnaissant, patron, car ça commençait à devenir un peu fastidieux!...

PREFERENCE



—Choisis ta mort... voici la clef des oubliettes... la clef de la chambre aux supplices... la clef du...

—Vous n'auriez pas la clef des champs?

LE ROMAN D'UN ROI

(Suite de la page 9)

Pour se préparer au nouveau rôle qu'il lui fallait jouer, on lui coupa les cheveux, on lui barbouilla les mains et le visage puis, à la place de son élégant costume de cavalier on lui fit endosser un grossier habit de paysan. Ce déguisement amusa fort le prince et, grâce à la légèreté de son caractère, il oublia pendant quelques instants qu'il venait de perdre un royaume et que sa tête était mise à prix.

Comme il achevait un modeste repas, son guide et compagnon, le gentilhomme Giffard lui présenta cinq robustes paysans, les frères Penderell qui devaient lui servir d'escorte pour le protéger en cas de besoin. Comme on se mettait en route à pied, on signala les soldats de Cromwell dans le voisinage. Charles Stuart ne s'émut pas pour cela, il continua gaillardement sa route, à peu près certain de ne pouvoir être reconnu et, de fait il passa auprès de ceux qui le cherchaient et ne se doutèrent pas que ce paysan sale et mal habillé était le prince fugitif.

On campa, ce soir-là, en plein bois sous une pluie battante, et Charles Stuart, habitué à la vie luxueuse dans les châteaux, dut se contenter d'une misérable couverture étendue à terre à l'abri d'un arbre.

De bon matin on quitta cet endroit peu confortable, et l'on voulut traverser la rivière Severn pour se rendre en pays de Galles. On passa près d'un moulin dont le propriétaire les interpella vivement en leur demandant qui ils étaient.

— Nous sommes, répondit un des frères Penderell, des voisins qui rentrent chez eux.

Nullement convaincu, le meunier appela à l'aide en jurant qu'il allait faire assommer ces voyageurs dont la tête ne lui revenait pas du tout. Le prince et ses compagnons ne jugèrent pas prudent d'insister et ils se sauvèrent à toutes jambes. Un peu plus loin ils traversèrent la rivière à la nage et l'un des frères Penderell faillit se noyer.

Cette fuite dura une semaine entière; la petite troupe couchait dans les bois et parfois dans des granges abandonnées; enfin on arrive à Moseley chez un nommé Whitgrave qui est resté fidèle à Charles Stuart et prépare avec lui un plan d'évasion; on se rendra à Bristol et là on frêtera un navire qui conduira le prince en France.

Pendant que l'on discutait, une compagnie de cavalerie de Cromwell arrive et manifeste l'intention de fouiller la maison de M. Whitgrave; ils se retirent pourtant sans mettre leur projet à exécution, et

le prince est encore sauf cette fois-ci.

Pour la vingtième fois on se remet en route, côtoyant le danger d'être reconnu et pris à tout instant; chemin faisant, le cheval du prince perd un de ses fers et il faut s'arrêter chez un forgeron. Ce dernier est un farouche partisan de Cromwell et Charles Stuart a tôt fait de s'en rendre compte dans sa conversation avec lui.

— Les Ecossais, dit-il, se sont bien battus à Worcester, mais ce sont tout de même des coquins, et Charles Stuart est le pire coquin de tous; j'espère bien qu'il sera vite pris et pendu.

Ce n'était pas un langage très rassurant, mais heureusement Bristol n'était plus très loin et ce serait le salut définitif. Hélas une autre déception attendait encore les fugitifs: il n'y avait dans le port aucun navire qui pût conduire le prince en France et la surveillance était extraordinairement rigoureuse.

On se rendit alors chez un ami, M. Norton, pour attendre des jours meilleurs. Charles Stuart se cacha soigneusement dans cette maison et on le fit passer pour un domestique malade. Pendant quelques jours tout alla bien; le prince, fatigué, fut content d'avoir du repos mais ensuite l'impatience le prit et le rendit imprudent. Un matin il sortit de la chambre où on le confinait et, comme il avait très faim, il descendit aux cuisines. Il y trouva de gais compagnons attablés et buvant du vin qu'une accorte servante leur servait.

Il y avait là trois hommes qui causaient bruyamment; l'un était un grand garçon à la tournure massive mais dont les gestes et manières révélaient le soldat; c'était un nommé Saddy. Le deuxième, aux cheveux longs et à la barbe inculte, était un aventurier prêt à servir l'un ou l'autre parti selon le prix qu'on y mettait et les trahissant tous deux à l'occasion; le troisième était le plus calme, il s'occupait surtout à boire, sans doute pour justifier ses fonctions, car c'était Pope le sommelier de la maison. De son côté, la servante était fort occupée à remplir les verres qui étaient souvent vidés.

Le roi fugitif s'approcha de la table et demanda aux joyeux compagnons la permission de s'asseoir près d'eux; après quoi il pria la servante de lui apporter à manger. La conversation fut bientôt générale entre les quatre hommes qui, au bout de dix minutes causèrent

comme des amis de longue date. On parla naturellement des événements du jour, et surtout de la bataille de Worcester.

— Vous y étiez? demanda Charles.

— Oui, répondit le gros Saddy, et j'ai vu le fameux Cromwell comme je vous vois. Un rude homme!... il s'est avancé presque tout seul devant le fort royal et a sommé le commandant de se rendre mais on lui a répondu par des boulets.

— Si je vous comprends bien, répondit le prince, vous faisiez partie de l'armée de Charles Stuart?

Le gros Saddy parut un peu confus, puis avoua qu'il en avait fait partie parce qu'il croyait que le roi serait le plus fort, mais il voyait bien maintenant qu'il s'était trompé.

— Alors vous connaissez sans doute le roi? demanda Charles Stuart.

— Sans doute. J'étais dans le régiment de ses gardes et j'ai été près de lui pendant la bataille de Worcester; je puis vous dire exactement comment il était habillé.

— Vous pourriez donc le reconnaître? demanda encore Charles en allumant tranquillement une pipe.

— Oh, bien sûr! et quelque soit son déguisement!... je ne lui conseille pas de se trouver sur ma route car je lui crierai à la face: vous êtes Charles Stuart aussi vrai que je suis un honnête homme!...

— On m'a dit quelquefois, continua Charles, que je lui ressemblais; est-ce vrai?

— Euh!... oui, il y a peut-être quelque chose, mais je puis affirmer que le roi Charles est au moins deux pouces plus grand que vous.

Pendant cette conversation, le sommelier Pope continuait de boire comme un trou et, aux dernières paroles de Saddy, il eut un petit rire.

Quand Charles Stuart fut remonté dans sa chambre, M. Norton vint le trouver et lui affirma qu'il venait de commettre une grave imprudence et qu'il avait été probablement reconnu.

— Par cette brute d'ancien soldat, sans doute? N'ayez pas cette crainte, il est bien trop bête!

— Pas par lui mais par le sommelier Pope.

— C'est différent. Dans ce cas, priez-le donc de monter me parler.

Comme Norton ne voulait pas et parlait au contraire de fuite immédiate, le prince exigea qu'on lui amenât Pope et il fallut bien en

passer par là. L'instant d'après le sommelier se présentait.

— Vous savez qui je suis? lui demanda le prince. Vous savez que je me nomme Charles Stuart, que je suis errant, malheureux et proscrit. Que voulez-vous faire? me trahir ou m'être fidèle.

— Ah, sire! dit le sommelier en baisant la main du royal fugitif, que jamais un verre de vin n'approche de mes lèvres si elles laissent échapper ce secret! Je vous jure que je me ferai tuer avant qu'un de vos ennemis porte la main sur vous!

Et le vieil ivrogne était sincère; il garda son secret. Mieux encore, il contribua à dérouter les soupçons s'il y en eut quelques-uns.

Quelques jours plus tard, le prince errant arrivait enfin et après mille dangers nouveaux, à Bright-helmstone, près de Southam, où un petit navire consentit à l'emmenner loin des côtes d'Angleterre.

Le 16 octobre il débarquait en France, à Fécamp, à l'abri enfin de tout danger, mais non pas de toute misère, car il n'était pas en très somptueux équipage et n'inspirait guère confiance aux hôteliers. A Rouen l'un d'eux refusa carrément de le recevoir parce qu'il était trop déguenillé, ainsi que ses compagnons, et que l'hôtel ne recevait pas de vagabonds.

Enfin, le 30 octobre au soir, le royal fugitif arrivait à Paris, et là ce n'est pas dans un simple hôtel qu'il se rendait, mais au palais du Louvre où Louis XIV lui fit le plus cordial accueil.

Neuf ans plus tard il ne s'appela plus Charles Stuart, mais Charles II; il était de retour en Angleterre et assis sur le trône. Il en profita pour mener la vie dure à ses anciens ennemis et se rattrapper en plaisirs des mauvais jours passés.

A tel point même qu'il en arriva à voir le fond de son trésor et qu'il fut très heureux que son royal ami Louis XIV voulut bien lui faire une pension.

— o —

LA MORT DE FLAMBEAU

(Suite de la page 19)

Dans un ultime effort, le chien se souleva, lécha la main amie, et retomba sur le marbre. Quelques spasmes détendirent ses nerfs, puis il expira...

François Leber se redressa, terrible. Des larmes inondaient son rude visage brûlé par le soleil généreux des étés.

— Ah! sauvages!... sauvages! hurla-t-il.

Et, pieusement, il emporta le chien mort dans ses bras.



NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Aimez-vous la pêche à la ligne? Si c'est votre plaisir, allez en Afrique, et vous aurez peut-être la chance de pêcher dans les rivières de ce continent un *Microstomlichthys oboroubashforddeani*. Toutefois, si vous bégayez, il est mieux de ne pas essayer de vouloir ensuite dire à vos amis le nom de ce poison-là.

Le Texas est particulièrement riche en noms de villes puisés dans les pays des autres parties du monde; on y peut voir ainsi: Asie, Chine, Egypte, Angleterre, Indes, Irlande, Japon, Norvège, Turquie, Siam, Québec, Suède, Java et probablement d'autres encore.

Ce qu'on peut certainement appeler la plus grande chambre à coucher du monde entier est une salle de la Maison municipale de logement à New-York, 25ième rue, qui contient dix-sept cents lits sans aucune cloison intérieure. Quel concert de ronflements!...

Un journaliste de Boston prétend que dans un siècle d'ici l'usage du baiser sera disparu complètement. Voilà un pessimiste qui sera certainement démenti par les faits.

Une prison de l'Etat d'Ohio installe actuellement un jeu de golf de dix-huit trous pour ses pensionnaires. A quand la prison qui ouvrira pour les siens une école de commis-voyageurs ou de pilotes d'aéronefs?

Une compagnie a exploité en Californie des mines d'or extrêmement pauvres mais qui l'ont tout de même payée; la teneur en or n'était que d'une valeur de huit cents par tonne de sable travaillée et cependant la compagnie a retiré pour cinquante millions d'or en vingt-trois ans. Elle avait à son emploi 200 hommes manoeuvrant un matériel perfectionné, et il a été déplacé 130 millions de verges cubes de sable de plus qu'il n'a fallu pour creuser le canal de Panama.

Un nommé E. L. Wells, de Columbus, Georgie, chante dans l'église de la Trinité de cette ville depuis soixante-quinze ans.

La ligne de chemin de fer qui va de la côte est de la Floride à Kay-West a un parcours de cent milles au-dessus de la mer.

Il existe aujourd'hui dans quelques grandes villes, des salons de beauté pour chiens où on leur taille et frise les poils; on y donne également des bains parfumés et on y fait des applications de rayons ultra-violets. Aimer les bêtes est une bonne chose, mais à ce point-là ça s'appelle de la folie.

A Topeka, dans le Kansas, on a trouvé au fond d'une rivière des dents fossiles de mastodonte; ces dents ont sept pouces de longueur, quatre de largeur et trois d'épaisseur; elles pèsent chacune une dizaine de livres. Voilà un animal, le mastodonte, qui devait donner de fiers coups de gueule!

Une ville du Michigan porte le nom de *Détour*. C'est peut-être afin d'engager les touristes à en faire eux-même un pour la visiter.

On a inventé un instrument d'optométrie pour vérifier l'état de la vue des chevaux de course. Il paraît que 90 pour cent des accidents qui arrivent sur les champs de courses sont dus à la vue défectueuse des chevaux.

Il existe à Berlin un palais d'hiver... pour la saison d'été; on y patine sur la glace artificielle, on y fait des courses en skis et en raquettes sur de la neige artificielle également et l'établissement est assez grand pour donner des satisfactions à des centaines de joueurs en même temps. En vérité, avec la glace, les dents, les moeurs et tout le reste, nous sommes bien au siècle de l'artificiel.



“Comment puis-je combattre le film et sauver mes dents?”

L'HISTOIRE d'une dent perdue est brève. Le film attaque. La dent résiste. Le film s'accumule. Il abrite des millions de germes qui causent la carie. Une lutte invisible se poursuit. Finalement le film triomphe. Et une autre dent est perdue.

Qu'est-ce que le film ?

Le film est toujours présent — dans toutes les bouches — sur toutes les dents — s'accumulant constamment. Parfois il est invisible — mais plus souvent il forme une couche jaune et laide.

Le film est un dépôt visqueux. Des parcelles d'aliments s'y attachent. La substance calcaire dans la salive s'unit au film et forme le tartre — un dépôt dur et irritant qui fait saigner les gencives et les expose à l'infection.

Mais c'est par la carie que le film fait plus de tort. Dans le film sont des germes microscopiques... *Lactobacilli*. Ces germes émettent des enzymes qui produisent un acide puissant. Cet acide ronge l'émail de la dent comme d'autres acides rongent l'étoffe ou le bois. De plus en plus profond va l'acide. De plus en plus grand devient la cavité. Finalement le nerf est atteint... le conduit de la racine est infecté... et, à moins d'être traité à temps, les conséquences peuvent être graves.

Comment combattre la carie ?

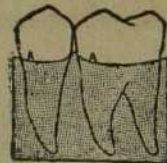
Rappelez-vous de ceci: une dent propre ne carie jamais. Pour garder les dents propres et libres de film employez le Pepsodent au lieu des dentifrices ordinaires. Pourquoi? Parce que le Pepsodent contient une substance spéciale pour enlever le film.

Cette substance détersive est une des grandes découvertes du jour. Sa faculté d'enlever toute trace de film est révolutionnaire! Le fait qu'elle est deux fois

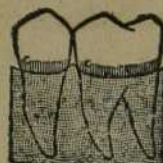
plus douce que d'autres matières communément employées est reconnu partout.

Alors, quand vous êtes tenté d'essayer un dentifrice bon marché et inefficace, souvenez-vous que le seul moyen sûr de combattre le film est d'employer le Pepsodent — la pâte dentifrice spéciale pour enlever le film. Servez-vous-en deux fois par jour et consultez votre dentiste au moins deux fois l'an.

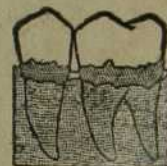
Comment le Film mène au saignement des gencives



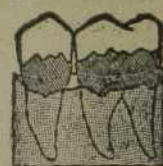
1 Des dents normales, propres. (A) la ligne de gencive.



2 Le Film (C) commence à se former près de la gencive. Les microbes commencent à se développer dans le film.



3 Le Film s'unit à la substance calcaire dans la salive et forme le tartre qui irrite et fait saigner les gencives.



4 Le tartre continue à se former, irritant davantage les gencives. Elles saignent et s'exposent à une infection sérieuse.

Pepsodent — est la pâte dentifrice spéciale pour enlever le film.

La Pâte Dentifrice Pepsodent est fabriquée au Canada

MONSIEUR PIERRE

(Suite de la page 6)



Cheveux Grisonnants

Vous pouvez rendre leur beauté naturelle aux cheveux grisonnants avec le Shampooo "Tunisian Henna" d'Evan Williams. Pour les cheveux très gris, le "Special Tunisian Henna". Absolument inoffensifs.

Importé d'Angleterre
Par Coiffeurs
EN VENTE PARTOUT

**EVAN WILLIAMS
SHAMPOOS**

TEINTURES

AMPOLLINA

INALTERABLES en
PERMANENTES

Gratuits Carte
de Couleurs
et instructions

FABRIQUÉS
PAR LA PLUS CÉLÈBRE USINE
DE TEINTURE AU MONDE

BARIBEAU & FILS LEVIS, P.Q.



MAUX DE TÊTE

TOUJOURS SOULAGÉS
PAR

ANTALGINE 25¢



JEUNES MARIÉES

N'oubliez pas que la maladie inspire la sympathie. Jamais l'amour. Veillez à votre santé et dès que vous éprouverez les premiers symptômes de maladies féminines, employez sans tarder les PILULES FEMOL — le remède par excellence des femmes. Des milliers de jeunes mariées en ont fait l'expérience et s'en sont bien trouvées — suivez leur exemple.

En vente partout \$1.00 la boîte. Expédiée poste payée ou C. O. D. INSTITUT CAZO (S. A.) Place Royale—Montréal.



PILULES FEMOL

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto, 8, Ont.

Était-ce l'influence de son nom ou le résultat de l'éducation un peu masculine que son père lui avait donnée — Mme de Rieux était morte en la mettant au monde — elle était passionnée pour la chasse, plus qu'aucun de nous.

Je dis "aucun de nous", parce que je me trouvais un des fidèles habitués de ces réunions.

Mlle de Rieux était un "fusil" de premier ordre, un peu vif, peut-être, comme on dit, et parfois imprudent, mais qui, à bonne portée, manquait rarement son but: lièvres et perdreaux en savaient quelque chose.

Mais, cette année-là, Diane supplia tellement son père, et, tous, nous joignons si bien nos instances aux siennes, que le marquis lui permit de faire ses premières armes à une grande battue.

On lui donna les recommandations les plus précises pour ne tirer qu'à découvert. On chargea son fusil avec un soin minutieux, et on la plaça sous la direction spéciale d'un chasseur qu'on savait expérimenté et prudent.

Je me souviens de ce départ pour la chasse, si bruyant, si animé, où nous entourions gaiement l'héroïne de la fête, qui marchait, fière et déjà triomphante, belle comme la déesse dont elle portait le nom.

Mlle Diane et son guide, qui ne devait pas la quitter, se postèrent à la lisière du taillis, au rond-point des Bruyères, que tu connais sans doute.

Ils avaient ainsi, pour tirer, en arrière de la ligne, toute la largeur de la route.

Le marquis se plaça à trente pas de sa fille, sur la même ligne.

Il y avait à cette époque, en forêt, une incroyable quantité de chevreuils: dès les premiers cris des batteurs, la fusillade se mit à crépiter de plusieurs côtés, grisant les chasseurs.

Diane ne fut pas d'abord favorisée. Rien ne lui venait que quelques lièvres effarés que l'on dédaignait ce jour-là. La pauvre débutante piétinait d'impatience.

Enfin, comme un éclair, un "broquart" sauta le chemin et roula au milieu, frappé par la chasseresse, tout émue. À peine son compagnon lui avait-il rapidement rechargé son fusil, que les rabatteurs, si rapprochés qu'on commençait à les apercevoir entre les arbres, annoncèrent:

— Chevreuils, en avant!

Cinq jolies bêtes venaient de bondir devant eux. Elles s'élançèrent entre le marquis et sa fille.

J'étais tout près. Je vis la jeune fille épauler de nouveau... j'ouvris la bouche pour l'empêcher de tirer, mais je n'eus pas le temps. Deux coups de fusil précipités retentirent aussitôt, suivi d'un cri déchirant.

Le marquis, battant l'air de ses bras, s'abattit lourdement. Il avait reçu, en pleine poitrine, un coup de chevrotines, à trente verges.

Il était tué raide.

Je n'ai pas à dire la scène qui suivit. Tous les chasseurs étaient accourus. Chacun s'empressait, les uns auprès du pauvre corps, les autres cherchant à arracher la malheureuse jeune fille à l'affreux spectacle, lorsque, affolée, pâle comme un spectre, menaçante et terrible, elle se redressa en demandant:

— Qui est-ce?

On avait entendu deux coups en même temps.

Alors, plus pâle qu'elle encore, le chasseur qui l'avait assistée s'avança et dit:

— C'est moi...

Mlle de Rieux ne prononça pas une parole. Elle étendit le bras et montra la route au coupable, qui s'éloigna, chancelant, tête basse, pour toujours.

III

— Ce coupable, ajouta M. Pierre, s'est retiré du monde à la suite de cet épouvantable drame. Officier, il a renoncé à sa carrière. Il a même abandonné son nom, car, lorsqu'on le prononçait, il entendait les gens, trop informés par les journaux, chuchoter:

"C'est lui qui a tué le marquis de Rieux."

Depuis de longues années, il ne connaît plus personne d'autrefois, et personne ne le connaît plus.

Il passa sa vie comme un paria, seul, triste, abandonné, mais sans regret, pourtant, et sans remords. Oui, sans remords, car ce coupable est innocent.

Mlle de Rieux n'a jamais su la vérité.

Le coup qui avait tué son père venait d'elle.

Son compagnon n'avait pas tiré.

Mais, au fatal moment, il avait, en un instant, compris que l'existence de cette adorable jeune fille serait à jamais brisée si elle connaissait l'affreuse réalité, et il s'était sacrifié pour elle.

— Quel mobile, m'écriai-je, sans hésiter sur la personnalité du héros, a pu vous inspirer pareil dévouement pour Mlle de Rieux?

Alors, tristement, M. Pierre répondit:

— Je l'aimais. H. DE FORGE

La Grande Aigle

(Suite de la page 5)

Midi passa. Cachée là-haut entre les nuages, l'aigle reposait sur ses ailes. Son flair était en éveil. Ce silence, cette cour déserte, cette ferme endormie lui semblaient suspects; et elle redoubla d'attention.

Les ombres des maisons, des arbres et des clôtures commencèrent à s'allonger.

Toute la journée, toute cette belle journée de soleil, la cage, abandonnée dans la cour vide, l'avait attirée et comme appelée: et les fils du fermier, dissimulés à une fenêtre de sa maison, s'y étaient tour à tour postés, le fusil en main. Et l'aiglon ne s'était pas arrêté de donner des coups de bec et d'engager péniblement entre les barreaux sa tête, son cou, ses ailes, tantôt l'une et tantôt l'autre.

Maintenant que le jour déclinait, les enfants avaient repris leurs jeux et couraient de la porte à la cage. Et bientôt ils s'amuseraient gaiement sur la pelouse. Les grandes personnes aussi sortirent et reprirent leurs occupations coutumières.

Dans la soirée claire et sereine, la jeune bru du fermier déposa son nourrisson sur la toile nouvellement tissée, et qu'on avait étendue au soleil pour la blanchir. Et elle se mit à rincer sa lessive près du puits.



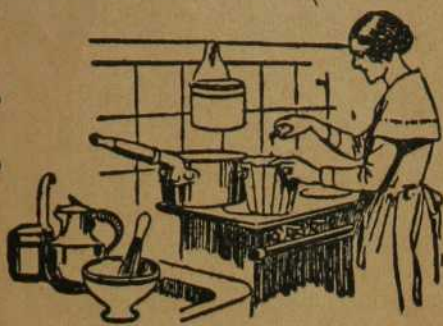
Soudain une ombre, un éclair d'ombre passa dans l'air calme. Le silence fut déchiré par un bruissement singulier, suivi d'un puissant coup d'ailes. La jeune femme se retourna vivement. Un énorme oiseau avait à peine touché terre et remontait déjà vers le ciel. Elle se leva, sans même lâcher le paquet de linge mouillé qu'elle tenait à la main, glacée de terreur. La bête rapace avait agrippé son enfant et l'emportait dans ses serres. La mère le suivit d'un regard fixe, durant une seconde infinie. Et déjà l'air bleuissait entre son enfant et la terre.

Alors, affolée, le cœur broyé par l'angoisse, elle eut une inspiration. Elle se précipite sur la cage, saisit l'aiglon et, avec des gémissements et des cris, le tendit des deux mains au-dessus de sa tête. Et elle ne sentait pas les furieux coups de bec qui ensanglantaient ses bras et son visage. La grande aigle suspendit un instant son vol; et la jeune femme, qui clignotait des yeux à chaque battement de ses ailes, pouvait voir entre ses serres son enfant enroulé

(Suite à la page 39)

Nos Recettes de Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER
Directrice de la Chronique Culinaire



LIMONADE D'ORANGES

Prenez deux livres de sucre et trois oranges. Frottez tous les morceaux de sucre des deux côtés sur la pelure de l'orange, puis pressez le jus que contient le fruit et versez par-dessus le tout une chopine d'eau tiède. Laissez fondre pendant un jour, ajoutez-y un peu d'acide citrique et passez à travers une mousseline.

LIMONADE

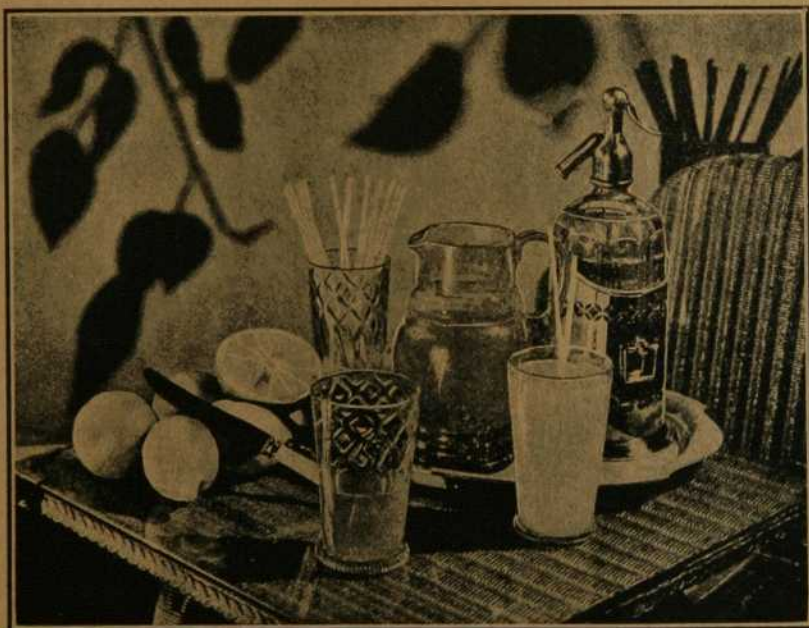
Faites fondre une demi-livre de sucre dans une pinte et demie d'eau et passez-y le jus de quatre citrons. Pour l'orangeade, on remplace le citron par l'orange. Quelques personnes coupent leurs citrons ou

SIROP DE CERISES

Retirez les noyaux et les queues à quatre livres de cerises bien mûres et bien saines; mettez sur le feu avec deux verres d'eau; faites jeter quelques bouillons et passez au tamis; ajoutez alors deux livres de sucre par chaque livre de liquide, mettez sur le feu, faites bouillir, écumez, terminez en faisant refroidir et mettez en bouteilles.

JUS D'ANANAS

Ecrasez un ananas conservé, passez le jus à travers un linge fin, puis versez-le dans un demiard de lait avec le jus de citron, sucrez légèrement et ajoutez un peu de glace pilée. Si vous possédez un vase de



La table des rafraîchissements.

leurs oranges par tranches, et jettent dessus de l'eau bouillante: le procédé ne doit être employé que pour la limonade de malade.

PUNCH FROID

Enlevez le zeste d'un orange et d'un citron: coupez-les en filets. Mettez-les dans un bol et exprimez-y le jus de l'orange et du citron. Ajoutez une demi-pinte de sirop de sucre. Couvrez bien le bol et laissez macérer pendant une heure. Versez-y une demi-bouteille de rhum, et une demi-pinte d'eau froide, mêlez bien et passez à travers une étamine dans un autre bol, que vous entourerez de glace, ou mieux encore, dans une sorbetière que vous mettrez à la glace.

métal à double fond contenant de la glace pilée, versez la boisson dans le récipient interne, elle se rafraîchira sans l'addition de glace fondue qui peut manquer de propreté. Cette observation s'applique à toutes les boissons rafraîchissantes.

CAFE GLACE

Pour une trentaine de tasses, prenez une livre de véritable moka moulu, une livre de fin sucre blanc en poudre, cinq demiards de bonne crème douce et un peu de vanille.

PETITE BIÈRE

Une poignée de houblon pour 1 seau d'eau, une chop. de son et une roquette de mélasse, une tasse de levain et une cuillerée de gingembre.

Encore un Gagnant Elevé au LAIT EAGLE!



"VOTRE Lait Eagle est un merveilleux aliment infantile," nous écrit Madame F. J. Hellyer, 96 Cedar St., Brockville, Ontario. "J'ai 7 enfants, dont six ont été élevés à votre lait. Le septième est âgé de 2 mois et je viens de le mettre au régime du Lait Eagle. Mon expérience m'assure qu'il s'en trouvera bien."

"Je vous envoie la photographie de l'une de mes petites filles, âgée de 4 ans. A l'âge de 8 mois, elle a mérité le premier prix des bébés bien portants de sa classe, à l'Exposition de Brockville. J'attribue sa bonne santé actuelle au Lait Eagle, que je recommande aux mères en toute confiance."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, suivez le conseil de centaines de milliers de mères, et essayez le Lait Eagle. Avec le coupon ci-dessous, vous obtiendrez des renseignements complets.

Lait CONDENSE
Marque Eagle

The Borden Co., Limited,
Yardley House, Toronto, Ont.
Veuillez m'envoyer la nouvelle édition du "Bien-Être de Bébé", contenant tableaux de coupages, photographies et historiques de bébés élevés au Lait Eagle.

Nom _____
Adresse _____
Prov. _____ F123

SAVON



COMFORT

LES ménagères expérimentées choisissent le Comfort—le savon à laver jaune économique—le sachant toujours le même, inoffensif et digne de confiance.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

BONHEUR PERDU ET RETROUVÉ

(Suite de la page 4)

Sur le chemin, monsieur Beauchesne descendait en compagnie de Madeleine, une amie d'Yvette. Ils se tenaient étroitement enlacés et semblaient se dire des choses aimables.

Yvette sentit une jalousie subite la mordre au cœur. Elle eût voulu se cacher et n'eut que le temps de se mettre derrière une touffe d'arbrisseaux. Pour plus de précaution, elle baissa la tête et fit semblant de continuer sa cueillette; mais ses doigts crispés froissaient les pauvres fleurs innocentes.

Madeleine et Adélar! Était-ce possible, cela? Hier encore, ils ne se connaissaient même pas.

Avait-elle bien vu?

Prudemment, elle releva la tête; ils venaient de passer. Plus de doute, c'était bien lui, avec sa boîte de couleurs, et elle, avec sa pochette de cuir marron et son canotier de paille.

Elle les vit s'éloigner, heureux.

Pauvre Yvette! son cœur blessé s'agitait violemment, ses jolis traits se contractaient; elle sentait les larmes lui venir en pensant que son bonheur la fuyait, comme ça, inopinément, à l'instant même où elle croyait l'atteindre; cet ingrat bonheur, si longtemps caressé!

Tout à l'heure la forêt lui paraissait pleine d'enchantements, et maintenant elle la trouvait d'une tristesse désolante.

Craignant que les amoureux ne revinssent sur leurs pas, Yvette s'éloigna rapidement sous bois, sans trop savoir où elle allait. Elle montait toujours plus haut, jusqu'au moment où, à bout d'haleine et d'émotion, elle se laissa choir sur un banc, la tête lourde et les oreilles bourdonnantes.

Elle eût bien voulu raisonner, se persuader que son amour n'avait été qu'illusoire, elle ne pouvait coordonner ses idées en déroute. Du reste, le repos après la fatigue et le grand air tiède l'engourdisaient; ses paupières s'appesantirent et elle tomba dans un léger assoupissement.

Lorsqu'elle se fut remise, qu'elle eut repris conscience d'elle-même, elle se sentit humiliée que son intuition féminine l'eût trompée en lui faisant prendre les simples amabilités de monsieur Beauchesne pour la manifestation de son amour.

Elle se promit de ne plus penser à cette triste aventure.

Et comme il est naturel à toutes les femmes, quand elles réagissent contre leurs sentiments, dans leurs grandes résignations, l'enfant, qui

n'était qu'à sa première déception, se mit à sangloter, de dépit un peu, de regret beaucoup.

Petite pluie libératrice qui apaise la tourmente et purifie le ciel.

— C'est dommage, dit-elle, dans un long soupir, voilà un beau rêve qui s'évanouit.

Puis, se souvenant de sa petite soeur, elle se leva et décida, pour se rendre au couvent, de prendre un raccourci.

Elle venait à peine de franchir les premiers buissons lorsqu'elle s'entendit appeler de très près. Elle se retourna aussitôt et vit, presque avec stupeur, monsieur Beauchesne qui la saluait respectueusement. Cette apparition inattendue la rendit muette et la fixa sur place, comme pétrifiée.

— Voulez-vous me faire l'honneur, Mademoiselle, de jeter un coup d'œil sur mon tableau?

— Comment! vous ici, Monsieur Beauchesne?

— Moi-même, heureux de vous rencontrer, Mademoiselle. Pourquoi cela vous surprend-il?

Yvette comprit son erreur, et, quoiqu'elle fit son possible pour dissimuler son émotion, elle répondit passablement gênée:

— C'est que... tantôt... beaucoup plus bas, j'ai cru vous avoir vu descendre de la montagne. Je me demande comment j'ai pu me tromper.

Le peintre souriait malicieusement:

— Ce devait être mon cousin, artiste comme moi. Nous nous ressemblons comme deux frères jumeaux. Il était ici avec sa fiancée, mademoiselle Madeline Lachance. Nous avons diné ensemble, sur l'herbe.

— Ah! sans doute, c'étaient eux, affirma Yvette, ils passaient assez loin sur le chemin, tandis que moi je m'amusais à cueillir des violettes sous les arbres.

Le jeune homme l'observait attentivement. Il semblait lire en elle le trouble dans lequel l'avait jetée sa méprise.

Yvette sentit cette inquisition secrète et, pour faire diversion, se mit à parler du beau temps, de l'attrait de la montagne, de sa petite soeur qu'elle devait aller voir et pour qui elle s'était si bien habillée.

Maintenant elle avait retrouvé son entrain et le timbre de sa voix claire.

— Mais voyons votre tableau, dit-elle enfin d'une façon ingénue fort engageante.

Elle s'avança et jeta un regard amusé sur l'attirail du peintre; pinces, palettes, couleurs, éparpillés sur le gazon, dans un pittoresque désordre.

En levant les yeux sur le chevalet, elle vit un paysage de toute beauté et ne put retenir son admiration.

— Que c'est beau! C'est vraiment beau, monsieur l'artiste. Cette peinture porte la marque du génie; c'est une toile de maître; je vous en félicite.

Puis elle se pencha pour mieux voir.

Tout à coup, elle sursauta de plaisir en joignant les mains. Vers le fond discret du tableau, au milieu du décor de printemps naissant, elle s'était reconnue; oh, oui! elle se revoyait dans sa pose de tout à l'heure, sur ce banc, à côté de ce gros vieux tronc de chêne.

Se redressant d'une manière soignant affectée, elle prit un petit air de reproche.

— C'est comme ça, monsieur Adélar, vous vous mettez à croquer les demoiselles sans leur permission?

L'artiste, ravi de l'effet de sa surprise, se frottait les mains.

— Que voulez-vous, on prend son bien où on le trouve. Il manquait à mon tableau une note fraîche et gaie, plus vivante que l'herbe nouvelle et la fleur du printemps. En allant vous asseoir à cette place, vous m'avez servi à sou-

hait.

— Et à cette distance, m'avez-vous reconnue?

— Assurément!

Il y avait une telle sincérité dans la voix du peintre, un tel ravissement dans ses yeux, que ce seul mot en disait long, très long.

La jeune fille rougit, et pour se donner une certaine contenance, se remit à regarder obstinément le tableau.

Décidément, l'affaire prenait bonne tournure. Yvette semblait réfléchir, ne sachant comment s'y prendre dans cette minute décisive.

Soudain, retournant vers le jeune homme un visage épanoui de jeune écolière, elle lui dit avec un sourire qu'elle sut rendre mutin:

— Il me plaît beaucoup, votre tableau, monsieur Adélar. Comme je serais heureuse... au cas où vous cherchiez acquéreur... si vous vous adressiez de préférence à moi.

— Oh! mademoiselle, comment avez-vous pu supposer que je fusse capable de vendre un tableau sur



pour le Confort de Bébé

Il n'y a rien de mieux pour frotter le petit corps de Bébé après son bain. Elle assouplit sa peau tendre et la protège contre la siccité, l'échauffement et les gerçures. Servez-vous-en aussi quand vous changez ses couches, pour calmer l'inflammation de la peau; sur son cuir chevelu pour empêcher les croûtes de lait; dans ses narines, pour le protéger contre les rhumes. Pure et inoffensive pour les peaux les plus délicates.

AVEZ SOIN DE TOUJOURS EXIGER LA VÉRITABLE "VASELINE", VERIFIEZ LA MARQUE QUAND VOUS ACHETEZ. Sans cette marque, vous n'obtenez pas le produit authentique de la Chesebrough Mfg. Co., Cons'd., 5520, ave. Chabot, Montréal.

Un Concours de Popularité

AVEC

\$200.00

DE PRIX EN ARGENT

commence dans

LE FILM

D'AOUT

Un beau roman d'amour

L'Élu de son Cœur

par ROSELYNE

70 photos d'acteurs et d'actrices

En vente partout: 10c

lequel vous figurez? Aucun trésor du monde ne saurait m'en dédommager; mais, si vous le permettez, j'irai chez vous, demain soir, vous en faire hommage. Puis-je espérer ce bonheur?

Ils se regardèrent longuement en silence et, dans ce moment — où leurs âmes s'entretenaient dans une langue inconnue — leurs moindres doutes s'enfuirent.

— A donnant donnant, dit Yvette.

Et, détachant de sa poitrine le bouquet de violettes, elle le fixa à la boutonnière de son ami.

Vivement, celui-ci porta les fleurs à ses lèvres.

Alors Yvette, très émue, ajouta d'une voix grave:

— Elles sont encore toutes perlées des larmes que j'ai versées pour vous.

Et aussitôt, elle s'échappa, elle s'envola, comme un papillon qu'on n'a pas su bien tenir.

— Yvette!

Elle se trouvait déjà hors de portée, mais elle se retourna, fit au jeune homme un joli signe amical et lui cria gentiment:

— Au revoir, Adélaïde, à demain soir!

La forêt avait repris ses charmes. La brise était plus douce. Les lilas se caressaient au sommet des arbustes; leur parfum se faisait plus pénétrant, quelques oiseaux chantaient leur bonheur de vivre.

Yvette respirait un air qui la grisait.

LEONCE ZALLONI

La Grande Aigle

(Suite de la page 36)

dans ses langes, et qui pendait comme un serpent. Il lui sembla que l'aigle s'abaissait. Les deux instincts de mère en détresse s'étaient compris. La puissante bête descendait lentement, lentement, vers la pelouse. La femme lâcha l'aiglon, fit quelques pas, et s'affaissa sans connaissance, près de son enfant reconquis.

Mais au moment où l'oiseau déposait sa proie et de nouveau cinglait dans l'espace, l'éclair d'un coup de fusil jaillit de la maison.

La grande aigle tomba, inanimée, les ailes largement ouvertes, sur la toile étendue, tandis que l'aiglon, libre, d'un vol rapide et saccadé, regagnait, par-dessus les cimes des arbres, son vaste royaume.

HENRI MARTIN

L'OISEAU S'ENVOLE

(Suite de la page 7)

Pierre s'était tu. Le silence soudain fit sortir Madeleine de son accablement. Elle assura sa voix du mieux qu'elle put, pour répondre, un reproche dans l'accent:

— Croyez-vous, Monsieur, que votre mère m'ait ouvert son foyer dans l'intention de faire de moi sa bru un jour?

Elle n'en put dire davantage et s'enfuit, brisée par ces émotions successives, tandis qu'il l'accompagnait d'un regard où brûlait tout son amour. Lorsque Madeleine eut disparu au tournant de l'escalier de pierre, le jeune homme se dirigea vers le petit salon où il savait trouver à cette heure Mme de Civry, à laquelle il voulait au plus tôt faire part de ses intentions.

Dans sa chambre, la jeune fille, chancelante, se laissa tomber sur un fauteuil. L'inattendu de sa situation l'éblouissait, la lettre de sa soeur, froissée par ses doigts, n'était plus guère qu'un chiffon dont, pour le moment, elle semblait avoir oublié le sens.

Epouser Pierre de Civry! quelle surprise et quel émerveillement! Comment avait-elle pu, en dehors de toute coquetterie, s'attirer l'estime et l'affection de ce garçon sérieux, intelligent, posé, qu'une immense fortune devait éloigner d'elle, d'autant plus sûrement qu'il était très recherché dans le monde, où les mères pourvues de filles à marier le regardaient d'un oeil favorable?

Il y aurait eu là de quoi combler d'orgueil des filles plus fières que Madeleine Restaux... il y avait de quoi faire palpiter de bonheur la blonde élue.

Elle marchait de la fenêtre à la porte pour user son émoi, et de minute en minute sa décision s'affermait. Elle partait, elle soignerait son père; dès qu'il serait assez fort pour supporter une émotion joyeuse, elle lui annoncerait la grande nouvelle. Ah! le malade serait vite guéri! Il appellerait Pierre lui-même et elle reviendrait vite prendre au château la place dorée de petite châtelaine qui lui était offerte. Combien il serait doux de suivre le chemin de la vie en s'appuyant sur le coeur généreux de Pierre de Civry!

Une rumeur attira la jeune fille vers la fenêtre. Elle souleva le store sans se douter que, ce faisant, elle marchait vers son destin. Les valets de chiens ramenaient de la promenade trente bêtes qui n'avaient

pas leurs pareilles pour le sanglier, et grâce auxquelles la renommée de l'équipage de Civry était solidement établie à vingt lieues à la ronde. Cela avec les quatre autos, les six cents hectares de belles terres et les riches troupeaux qui étaient à Pierre, serait à Madeleine aussi. Elle s'en réjouit follement, une seconde. Et puis, l'instant d'après, envahie d'une pâleur, elle laissa retomber le tissu fragile comme un mur impénétrable entre l'opulence et sa modeste vie.

Elle ne devait pas, elle ne pouvait pas accepter la recherche de Pierre. Les Civry étaient trop fortunés, ils appartenaient à un milieu trop différent de celui où la petite institutrice avait été élevée. Se glisser dans cette famille par la porte d'un amour que n'avait certes pas souhaité la comtesse, ce serait une mauvaise action, presque un abus de confiance... Madeleine frémit, jamais on n'avait envisagé cela sous l'honnête toit des Restaux.

Madeline se redressa. Elle regarda, dans sa main, la petite lettre l'appelant au secours et en reçut une force nouvelle, qu'une prière rapide rendit nébranlable.

En hâte la jeune fille emplit sa malle, qu'elle fit descendre et porter à l'auto. Pierre se trouva là pour ouvrir lui-même la portière; il murmura, et l'on eût dit une tremblante promesse:

— Mademoiselle... au revoir!

Très vite, elle jeta:

— Adieu!

Et la berline, en un démarrage de tempête, emporta vers ses devoirs la fille d'humble, mais de bonne race, que la tentation de l'or n'avait pas pu séduire.

JEAN MAUCLERE

CRUCHE CASSEE

— Sais-tu que la femme si naïve de ce pauvre Bertrand s'est fracturé un bras?

— Il n'a vraiment pas de chance d'avoir maintenant une "cruche cassée" dans son ménage!

AU CONCOURS AGRICOLE

— Permettez-moi, madame, de vous présenter un de mes bons amis, brave cultivateur, qui est, croyez-moi, beaucoup moins naïf qu'il n'en a l'air.

— Madame, riposte le campagnard, c'est la différence qu'il y a entre mon ami et moi!

Vous n'OSERIEZ pas



... vous servir de ces choses devant votre médecin pour enlever un COR!

Pourquoi tailler avec des ciseaux, piquer avec une aiguille ou trancher avec une lame de rasoir? Ne savez-vous pas que vous vous exposez aux plus graves conséquences — à la douleur, à l'infection! Un médecin qui vous verrait agir ainsi tremblerait pour vous. N'avez-vous pas à votre disposition le "Blue-jay", l'anti-cor sûr et scientifique?

Invention d'un chimiste fameux et fabriqué aujourd'hui par Bauer & Black, célèbre maison d'articles de pansements chirurgicaux, le "Blue-jay" arrête la douleur instantanément et enlève le cor en 3 jours. Une seconde application est rarement nécessaire. Des millions ont évité l'infection en ayant recours au "Blue-jay" dès l'apparition d'un cor. 35c dans les pharmacies. Grandeurs spéciales pour oignons et callosités.



1. TREMPEZ LE PIED 10 minutes dans l'eau chaude; essuyez.
2. A P P L I Q U E Z "BLUE-JAY", plaçant le centre du tampon sur le cor.
VOICI CE QUI SE PRODUIT: A est le doux médicament qui s'attaque au cor. B est le tampon de feutre qui élimine la pression et enlève la douleur. C est la bande qui tient le tampon en place.
3. APRES 3 JOURS, enlevez l'emplâtre, faites tremper le pied et squelez le cor.

BLUE-JAY
EMPLATRE ANTI-COR
SCIENTIFIQUE BAUER & BLACK

● "FOR BETTER FEET" — Une brochure gratuite contenant de précieux renseignements pour ceux qui souffrent des pieds, ainsi que d'utiles exercices pour les pieds. Demandez-la à Bauer & Black Limited, 104 Spadina Ave., Toronto. (D)

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

Robes du soir que vous pourrez porter longtemps
sans qu'elles soient démodées



5183— Rien de plus gracieux que des volants sur les épaules. Pour 36 de buste (gr. 18), $4\frac{1}{2}$ verges de tissu léger de 39, 1 verge de tulle de 72. Pour 12 à 20; 30 à 40 de buste, 50 cents.

5093—5274—Voici un ensemble des plus charmant. Une robe pour le dîner et un sac à main pour le soir. Pour 36 de buste (gr. 18), $4\frac{3}{4}$ verges de soie légère de 39 pour la robe. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste, 50 cents. Sac à main, une seule grandeur, 25 cents.

5275 — La robe idéale pour le dîner. Jupe six-pièces attachée à la taille. Pour 36 de buste (gr. 18), $4\frac{7}{8}$ verges de soie de 39. Pour 12 à 20; 30 à 40 de buste, 50 cents.

5095—5225—Une robe du soir n'est pas jolie sans des gants qui s'y harmonisent. Pour 36 de buste (gr. 18), $4\frac{1}{2}$ verges de soie de 39 pour la robe. Pour 12 à 20; 30 à 40 de buste, 35 cents. Gants de velours, $5\frac{1}{2}$ à 7, 25 cents.

5186—La robe de dentelle est toujours à la mode. Celle-ci a une charmante ligne des épaules. Pour 36 de buste (gr. 18), $5\frac{7}{8}$ verges de dentelle de 35. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste, 45 cents.

DU NOUVEAU



Si vos épaules sont endolories par les brûlures du soleil, portez ce charmant gilet. Fait d'étoffe épaisse et brillamment colorée, il est léger en même temps que fort joli. On peut le fermer avec de gros boutons ou une attache tricotée.



Le pique-nique est toujours le grand plaisir des enfants. Voici un moyen commode d'apporter les provisions nécessaires aux jeunes appétits. Un chariot pliant transportera le large panier sur le champ ou la grève. En vente chez les marchands de matériel sportif.



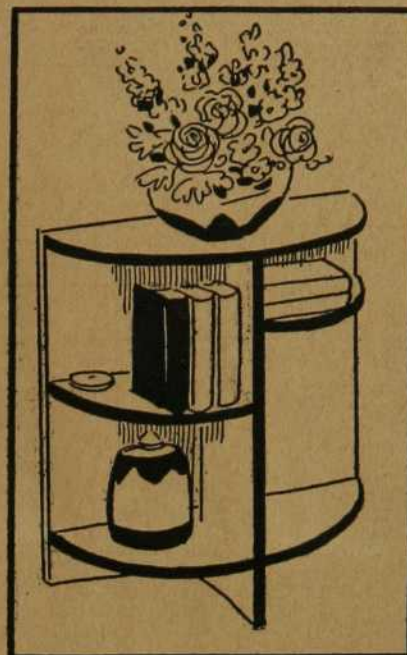
On porte beaucoup de ce temps-ci les plumes laquées sur les chapeaux. Notre dessin montre un chapeau blanc dont le ruban est remplacé par une longue plume blanche avec points noirs. Deux petites feuilles avec points blancs rajoutent aussi un chapeau sans bords.



L'arrosoir automatique est très peu souvent un objet de beauté dans un jardin. Un architecte-paysagiste a imaginé cet appareil: un arrosoir formé de trois fleurs dont les étamines sont des petites boules trouées. Les fleurs sont fixées à un plat servant d'abreuvoir pour les oiseaux.

LES DERNIERES NOUVEAUTÉS

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"



Notre dessinateur vous offre cette petite table très pratique et très décorative. Dans le vivoir, le studio, et même le corridor, vous la trouverez très utile. En deux couleurs vives, elle augmente la beauté des menus bibelots.



La grande nouveauté est le meuble de liège. Celui-ci, à cet effet, se vend maintenant en planche mince comme les bois plaqués. Notre dessin donne un charmant modèle de buffet. Le liège se lave bien surtout lorsqu'il est recouvert de vernis.



Pour avoir des draperies de couleur claire ou foncée — que le tissu soit léger ou pesant — ...il n'y a rien comme la

TEINTURE Savon SUNSET POUR TEINTURE INDELEBILE

Les teintes produites par le Sunset augmentent de beaucoup la valeur des tissus et en prolongent la durée, car chaque fibre est imprégnée de colorant. La couleur résiste au soleil, à l'usage, aux lavages — elle est INDELEBILE! Pour quelques cents seulement!

Rose	Jaune	Bleu marine
Vieux rose	Orange	Noir
Ecarlate	Brun clair	Gris
Cardinal	Brun foncé	Taupe
Vin	Bleu pâle	Héliotrope
Sable	Bleu vif	Pourpre
Kaki	Vieux bleu	Vert pâle
		Vert foncé

Demandez à votre marchand de vous montrer la carte de couleurs Sunset. S'il ne vend pas Sunset, écrivez-nous pour obtenir les couleurs désirées. 15c le morceau, avec dépliant indiquant 300 combinaisons de couleurs avec Sunset.

NORTH AMERICAN DYE CORPORATION,
LIMITED

Dépt 10, Toronto, Ontario

Concessionnaires:

Harold P. Ritchie
& Co., Limited
Toronto, Ontario



EMBELLISSEZ VOS YEUX

Transformez-les avec ce nouvel embellisseur de cils d'application facile qui relèvera l'éclat de vos yeux. Fait paraître les cils naturellement noirs, longs et soyeux. Aucune habileté requise. N'échauffe pas les yeux. A l'épreuve des larmes. Essayez-le. Noir ou châtain. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distribué par Palmers Ltd., Montréal.



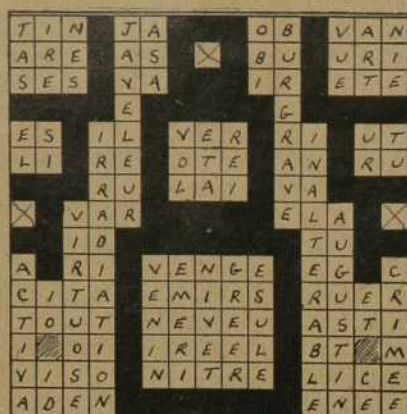
La Nouvelle MAYBELLINE

NE BRULE PAS — A L'EPREUVE des LARMES

Le Liniment Egyptien Douglas constitue le meilleur vésicatoire connu. Indispensable pour les bêtes sur la ferme. Excellent pour la fourrure des bêtes. Ne laisse aucune trace.

\$5.00 A GAGNER CHAQUE SEMAINE

SOLUTION
du
PROBLEME
No 85
de
MOTS CROISES
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE



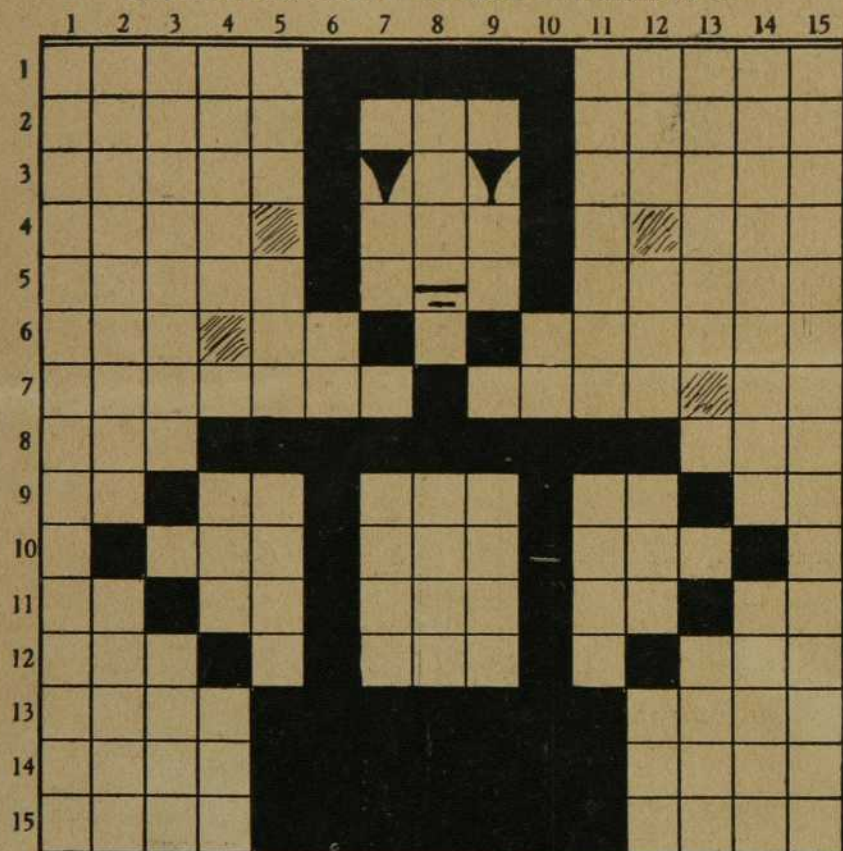
LE SAMEDI donne chaque semaine CINQ prix de \$1.00 chacun. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous avant le

5 août

Les bonnes solutions sont tirées au sort, chaque semaine, et les cinq premières sortantes gagnent les prix. Adressez LES MOTS CROISES (Le Samedi), 975, rue de Bullion, Montréal, - Canada.

Voir en page 12 les noms des 5 gagnants du Concours No 84.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 86



NOM

ADRESSE

Horizontalement

1. Coffret. — Refuges.
2. Plante grimpante. — Poil des paupières. — Plaine de l'Amérique du Sud.
3. Bouclier de Pallas. — Recueilli.
4. Dent d'engrenage. — Vêtement. — Trois lettres de melon.
5. Insectes coléoptères. — Deux syllabes d'un mot qui signifie: qui nourrit.
6. Phonétiquement, viscère double. — Conjonction. — Côté d'une chose opposé au côté principal.
7. Personnes qui savent trouver le mot des énigmes. — Célèbre par sa tour penchée. — Préposition.
8. Triage. — Adverbe de lieu.
9. Interjection. — Abréviation courante. — Tranchant d'un instrument. — Indique répétition. — Deux lettres de toi.
10. Oiseau. — Colère. — Masse de pierre.
11. Dieu. — Avant-midi. — Garçon d'écurie de courses. — Année. — Pronom.
12. Roi de Hongrie. — Nom des temples japonais. — Ville du Pérou.
13. Partie velue des étoffes. — Wagonnet plat.
14. Genre de myriapodes. — Réalisa la première machine volante.
15. Du verbe être. — Cabane des nègres.

Verticalement

1. Traitement des affections morbides par l'électricité.
2. Façonne les cigares. — Littérateur français.
3. Graveur italien. — Membre des oiseaux.
4. Voisin du pouce. — Se rendra. — Article.
5. Qui a des aptitudes spéciales. — Pièce de la charrie. — Femme mariée.
6. Règle double.
7. Avalé. — Scénario cinématographique.
8. Montagne de l'Asie-Mineure. — Me rendrai.
9. Connu. — Mère de Castor.
10. D'un verbe qui exprime la gaieté.
11. Qui vivent sur les hautes montagnes. — Membre.
12. Grain dont on fait le pain. — Pomme de blanc de plomb. — Partie provenant de la dissociation d'un électrolyte. — Etendue d'eau.
13. Objet curieux. — Couvert d'iode.
14. Qui n'est pas conforme aux règles. — Terre argileuse (pluriel).
15. Celui qui s'engage, par une déclaration écrite, à se charger d'un ouvrage à de certaines conditions.

LA CHANSON FRANÇAISE

(La Revue Populaire et Le Film publient également des chansons françaises.)

J'avais pourtant juré

(Ronn-Daniderff)

Enregistré sur disque Pathé, No 94027, par La Palma.

I

J'avais pourtant juré de poursuivre ma route
Sans jamais m'arrêter au détour du chemin;
Car je portais en moi la rancœur et le doute
Et je ne croyais plus en aucun lendemain.
Mais voilà qu'aujourd'hui ton sourire et ton charme
Font germer en mon cœur l'espoir des longs baisers,
Et cela m'est si doux qu'oubliant mes alarmes
J'espère en le bonheur... J'avais pourtant juré!

II

J'avais pourtant juré de semer la souffrance
En narguant la douleur d'un pauvre cœur jaloux,
Et, bien seul ici-bas, sans foi, sans espérance,
De rire sans pitié des amants et des fous!
Mais voilà qu'aujourd'hui par toi je souffre et pleure;
Devant ta trahison je me sens torturé,
Et j'écoute à jamais la tristesse de l'heure
Qui pleure dans mon cœur... J'avais pourtant juré!

III

Mais qui n'a pas juré tout au long de sa vie
Et de ne plus aimer, et de ne plus souffrir,
Car on se croit guéri, mais l'âme est asservie
A l'espoir de l'amour comme à son souvenir.
Mais n'importe après tout, puisque la seule ivresse
C'est de croire au bonheur, ne fût-ce qu'un seul jour,
Et ne vaut-il pas mieux souffrir d'une caresse
Et mourir d'un baiser... que vivre sans amour!

Nuits Napolitaines

(Max-Zamecnik)

Enregistré sur disque Starr, No 15512, par Fournier de Bellevil

I

Je me souviens des baisers échangés
Passionnément,
Je me souviens de ton rire léger,
Mon cher tourment,
Et sous des astres clairs
Pour toi si j'ai souffert.

Refrain

O nuit de Naples,
O nuit d'étoiles,
O blanches voiles
Des rêves d'or,
Nuits d'Italie,
O poésie.
Votre voix, du passé, me berce encor.
Des sérénades berçaient mon âme,
Des yeux de femme cherchaient mes yeux.
Nuit éternelle,
Nuit infidèle,
Ciel d'amour, ciel trompeur, ciel merveilleux.

II

Mon cœur est mort par un soir parfumé
A tout jamais.
Ciel d'Italie, ô splendeur de l'azur,
Au souffle pur,
Sous ton immensité
Tous mes espoirs mentaient.

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 